This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

G. 3.

James Smith.

of Jordanhill.

BV
2290
.A2
1780

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

Jesuits. Letters from missions

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME DIX-SEPTIEME.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere de Tartre, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à M. de Tartre ſon pere.

A Canton, le 17 Décembre 1701.

MON TRÈS-CHER PERE,

P. C.

Me voilà enfin arrivé à la Chine, après une navigation de ſept à huit

413777

mois, pleine de dangers & de fatigues. La premiere choſe que je vous demande, après que vous aurez lu cette lettre, c'eſt de remercier Notre Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promiſſion, après laquelle je ſoupirois depuis tant d'années. Notre voyage a été ſingulier en deux choſes : la premiere, eſt que jamais vaiſſeau n'étoit venu à la Chine en ſi peu de temps, puiſqu'en moins de cinq mois, nous nous ſommes trouvés à cent cinquante lieues des terres de la Chine : la ſeconde, que jamais vaiſſeau n'a eu tant de peine à y entrer ; car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'induſtrie humaine, nous n'avons pu gagner *Canton*, qui eſt le port où le vaiſſeau devoit hiverner. Tout ce temps-là s'eſt paſſé à eſſuyer des tempêtes, & à errer d'iſle en iſle, dans une attente continuelle du naufrage ; trop heureux, après tous ces dangers, d'avoir trouvé, à plus de cent lieues de *Canton*, un endroit où le vaiſſeau puiſſe être à l'abri des vents pendant l'hiver.

C'eſt de cet endroit que je me ſuis rendu ici par terre, pour me rejoindre à la troupe apoſtolique qui y étoit déjà depuis la Nativité de Notre-Dame. Cet

après que nous eûmes penſé périr la premiere fois, le Pere de Fontaney voyant que le vaiſſeau faiſoit peu de chemin, s'étoit embarqué à *Sancian*, ſur quelques galeres que les Mandarins lui avoient envoyées, & avoit mené avec lui les Peres Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui & Frere Brocard; tandis que le Pere Contancin & moi nous reſtions ſur le vaiſſeau, pour en ſuivre juſqu'au bout la deſtinée en qualité d'Aumôniers. C'eſt ſur-tout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis, mon compagnon & moi, à toutes ſortes d'épreuves. Nous ſommes faits à préſent à voir la mort de près, & le manquement de reſſource où nous nous ſommes trouvés, au milieu des plus grands périls, nous a accoutumés à ne mettre jamais notre confiance que dans la bonté & dans les miſéricordes du Seigneur. C'eſt à lui ſeul que nous ſommes redevables d'être échappés vingt fois du naufrage; car quoique nous euſſions un Capitaine & des Officiers très-habiles & très expérimentés, les mers où nous étions étoient ſi intraitables, & les orages ſi violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenoit inutile. Dieu ſoit béni à jamais de nous

avoir préſervé de tant de dangers. Nous ſommes préſentement au port. Jamais je n'ai eu plus de ſanté ni plus de forces, il ne me manque à préſent que de ſçavoir ſuffiſamment la langue, pour m'employer tout entier à faire connoître ce grand Dieu à un million de Chinois, que j'ai devant les yeux, & qui ne le connoiſſent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je ſuis ici pour parler ſçavamment de cette Miſſion. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aie vu moi-même, ou dont je ne me ſois aſſuré par le rapport de gens dignes de foi. Dans cette lettre je ne ferai que vous rendre compte des aventures les plus ſingulieres de notre voyage. Vous me demandâtes à mon départ que je vous les fiſſe ſçavoir; il faut vous obéir, mon très-cher Pere, & vous marquer le profond reſpect que je veux conſerver pour vous en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déjà écrit de l'iſle de Gorée (1), près du Cap-Verd, où nous trouvâmes quelques vaiſſeaux François, & entre autres celui du Capitaine de la Rue, qui s'eſt rendu ſi fameux dans la

(1) Cette Iſle eſt ſur la côte d'Afrique,

derniere guerre par ſa valeur & par ſes exploits. Comme ces vaiſſeaux devoient bientôt retourner à Saint-Malo, nous les chargeâmes de nos lettres. Si elles vous ont été rendues, comme il faut l'eſpérer, vous aurez déjà appris ce qui nous étoit arrivé depuis le Port-Louis, d'où nous partîmes le 7 mars 1701, juſqu'au Cap-Verd où nous étions alors.

Mais après tout, nous n'avions encore vu que les mers pacifiques, hormis vers le cap de Finiſterre (1) où elles ſont aſſez groſſes pour des gens qui ne ſont pas encore emmarinés. Nous n'avions ſouffert que ce que ſouffrent les nouveaux venus, dont l'imagination n'eſt pas encore faite à voir s'abaiſſer ſous leurs pas le plancher qui les ſoutient, ni à demeurer dans des maiſons qui tournent à tous vents. La plupart en furent quittes pour cinq ou ſix jours d'étourdiſſement & de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas ſi long-temps incommodés. Pour moi, je payai, dans une après-dinée, tout ce que je devois à la mer, & pendant que les autres étoient encore tout languiſſans, & pouvoient à peine ſe ſou-

(1) Ce Cap eſt à la pointe la plus occidentale de l'Eſpagne, dans la province de Galice.

tenir, je m'étois déjà fait le pied marin, comme si j'eusse été un vieux navigateur; & je me vis dès-lors en état de faire sur notre vaisseau les fonctions d'Aumônier, que j'ai toujours exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eûmes doublé le cap de Finisterre, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieues par jour que nous faisions sans peine à la faveur des vents alisés (1). Nous étions tous les jours vis-à-vis quelque nouveau Royaume, & nous passions d'une partie du monde en l'autre, tout en dormant. Nous allâmes reconnoître l'isle de *Fer* (2), où les Géographes François ont fixé le premier méridien, & après y avoir commencé à regler notre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-Verd, d'où nous découvrîmes, dès le 24 mars au soir, les deux montagnes qu'on nomme *les Mammelles*. N'ayant pu gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvante à

(1) Ce sont des vents qu'on trouve vers les Tropiques, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces vents soufflent presque toujours entre le nord nord-est & l'est.

(2) C'est la plus occidentale des isles Canaries.

ceux de la fortereſſe de Gorée, & à deux vaiſſeaux Maloüins qui étoient mouillés tout auprès. Ils appréhendoient que nous ne fuſſions des Corſaires, ou des ennemis, qui fuſſent venus là de nuit pour quelque mauvais deſſein; & dans cette penſée ils ſe diſpoſoient déjà à nous recevoir par une décharge de tout leur canon. M. Oury, notre Capitaine en ſecond, alla avec la chaloupe de notre vaiſſeau les tirer d'inquiétude, & leur apprendre qui nous étions. Le lendemain, qui étoit le vendredi ſaint, M. de la Rigaudiere, notre Capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la Paſſion de Notre-Seigneur & par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonſtrations de dévotion & de religion, excepté quelques matelots, nouveaux convertis, qui allerent ſe cacher, pour n'être pas obligés d'aſſiſter à cette pieuſe cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-Verd, nous fîmes faire les Pâques à l'équipage. C'étoit trop pour cela que neuf Prêtres que nous étions: on ſe partagea. Les uns allerent à la fortereſſe de Gorée, où ils prêcherent & confeſſerent pendant tout ce ſaint temps, les autres

s'attacherent aux deux vaiſſeaux Malouins, où ils trouverent de quoi exercer leur zèle : il y en eut qui ſe tranſporterent dans le continent d'Afrique, & qui allerent à une ville qui s'appelle *Rufiſque*, où ils inſtruiſirent quelques Portugais Chrétiens. Je ſuis ſurpris que depuis que les François ſe ſont emparés de l'iſle de Gorée, ſous M. le Maréchal d'Eſtrées (1), il ne ſoit encore venu à perſonne la penſée d'établir-là une Miſſion. Il y auroit beaucoup de bien à faire, on y trouveroit des Chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux Catholiques à entretenir dans la piété ; des eſclaves qui appartiennent aux François, à inſtruire & à baptiſer ; des millions de Negres Mahométans plus faciles qu'ailleurs à convertir ; car comme ces peuples ne ſont pas fort inſtruits dans leur religion, & qu'ils ne ſçavent que ce que leurs *Marabous* (2) leur apprennent, en leur liſant une eſpéce d'Alcoran qui n'eſt pas celui des Turcs, mais un tiſſu d'impertinences & de fables groſſieres ; il y a de l'apparence qu'ils écouteroient bien

(1) M. le Maréchal d'Eſtrées prit cette Iſle ſur les Hollandois, le 1er novembre 1617.

(2) C'eſt le nom que les Negres donnent à leurs Prêtres.

plus volontiers les vérités ſolides du Chriſtianiſme, & qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embraſſer. Ils honorent le prophête Mahomet, & ſont fort religieux à ſe faire circoncire. La plûpart ſe mêlent de magie, du moins font-ils acheter à très-grand prix des pactes écrits en caracteres myſtérieux, qu'ils appellent *griſgris*, & qu'ils donnent comme des remedes préſervatifs contre toutes ſortes de maux. Un de ces Negres ne crut pas après trente ans de ſervitude, avoir perdu ſon temps d'obtenir pour récompenſe un de ces *griſgris*; il prétendoit en le portant être à l'épreuve de tous les coups de mouſquet & d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos François en fiſſent ſur lui aucune expérience. En quittant cette terre infortunée, il n'y eut pas un ſeul Miſſionnaire qui ne gémît devant Dieu de l'extrême abandon où étoient ces pauvres Negres, & qui ne fût volontiers demeuré avec eux, dans l'eſpérance de les gagner à Jeſus-Chriſt.

Nous ne reſtâmes que huit jours au Cap-Verd, parce que nous n'avions pas encore grand beſoin de rafraîchiſſement ni de repos, & que d'ailleurs ce n'eſt pas un lieu fort propre à ſéjourner,

Gorée eſt une petite Iſle, où il n'y a de place que pour la fortereſſe & pour quelques Habitans, à peine pûmes nous y trouver aſſez d'eau pour remplir nos bariques.

Le bétail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y eſt toujours embraſé & la terre ſtérile. Dans la campagne on voit des éléphans, des cerfs & des ſinges. Les habitations ne ſont que de méchantes caſes couvertes de roſeaux, les habitans vont preſque nuds, & tout leur habit conſiſte dans une toile de coton dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'à la moitié de la cuiſſe; c'eſt tout ce que la chaleur du pays leur permet de porter ſur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de bléd, point de fruits. Ce qui eſt admirable, c'eſt que ces malheureux ne laiſſent pas de croire que leur pays eſt le paradis de la terre. On leur feroit une eſpece d'injure de paroître leur porter compaſſion; auſſi les voit-on toujours avec un viſage gai & riant, & ſans la crainte des coups de bâton que les Européens ne leur épargnent guere, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fût. Ils ſont de ces peuples qui croyent

que le blanc eſt la couleur des diables, & qui comptent parmi les prérogatives de leur nation d'être les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il eſt certain que cette couleur ne rend point déſagréable, quand c'eſt un noir d'ébene bien profond & bien éclatant, comme ils l'ont effectivement preſque tous.

Ce fut le 31 mars que nous ſortîmes de la rade de *Gorée*, avec un bon vent. En moins de deux heures toute la côte d'Afrique diſparut à nos yeux. Le Gouverneur de la fortereſſe nous avoit avertis de nous tenir ſur nos gardes, tandis que nous ſerions dans ces parages; parce qu'il avoit eu avis qu'il rôdoit des corſaires aux environs de *Cambie* & des côtes du *Sénégal*; (1) mais nous fûmes aſſez heureux pour n'en point trouver. Vers les ſept ou huit dégrés de latitude nord, les calmes nous prirent, & nous commençâmes à reſſentir d'exceſſives chaleurs. Nous avions le ſoleil preſque ſur nos têtes, & il ne faiſoit point de vent. Nos Officiers auroient bien voulu ſe baigner, mais on n'oſe le faire dans ces mers, à cauſe des requins,

(1) Ce ſont deux Royaumes d'Afrique, où l'on fait un grand trafic de Negres.

ces gros poiſſons, qui ſont ſi avides de la chair humaine. Nous en prîmes une aſſez grande quantité; car dans les calmes, on les voit d'ordinaire à la ſuite des vaiſſeaux; mais ceux que nous pêchâmes, n'avoient guere que ſix ou ſept pieds de long, & ce n'eſt rien en comparaiſon de tant d'autres poiſſons plus gros qui ſont dans ces mers. Nous vîmes des ſouffleurs de plus de vingt pieds de long. Enfin nous paſſâmes pour la premiere fois la ligne; c'étoit un dimanche; par reſpect pour ce ſaint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de *baptême*. Elle conſiſte à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore paſſé la ligne; à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour ſe rédimer de cette vexation, qui eſt devenue depuis long-temps une eſpece de droit inconteſtable.

Depuis la ligne juſqu'au détroit de *Java*, qui eſt la premiere terre des Indes que nous ayons reconnue, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de plus de quatre mille lieues, il ne nous arriva rien de remarquable, & notre navigation fut très-heureuſe. Nous trouvâmes ſeulement quelques calmes durant leſ-

quels les courans nous firent approcher fort près des côtes de l'Amérique. Nous eûmes auſſi quelque gros temps dans les mers du cap de Bonne-Eſpérance, & par le travers du banc des Aiguilles. (1) Nous n'avions point encore vû la mer ſi agitée, mais nous craignions aſſez peu, parce que nous étions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues auſſi haut que des montagnes, ne nous empêchoient pas de faire nos quatre-vingt & cent lieues par jour. Il y avoit de la fatigue; mais quel plaiſir auſſi de ſe voir avancer à ſi grandes journées vers ſon terme! Avec cela nous avions le divertiſſement d'une chaſſe & d'une pêche toute nouvelle. On tiroit les poiſſons en volant, & on prenoit les oiſeaux à la ligne. Cela vous paroîtra extraordinaire, & rien n'eſt pourtant plus vrai. Les marſouins ou cochons de mer ſont des poiſſons; lorſqu'ils paroiſſoient hors de l'eau, & qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; & les damiers, qui ſont des Oiſeaux, venoient ſe

(1) Ce Banc eſt au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, à la pointe la plus méridionale de l'Afrique.

prendre ſur la ſuperficie de l'eau à des hameçons où étoient attachés des appas. Jamais je ne vis tant d'oiſeaux, ſur-tout de ces damiers, que dans ces vaſtes mers, qui ſont entre le cap de Bonne-Eſpérence & l'Iſle de *Java*. Les froids qui ſe rendent ſenſibles en ces quartiers-là, après qu'on eſt ſorti de la Zone torride, cauſerent le ſcorbut à une grande partie de notre équipage, trois hommes en moururent aſſez promptement. La crainte de la mort diſpoſa deux de nos matelots, l'un Suédois & l'autre Hollandois, à écouter plus volontiers nos inſtructions, & à faire enſuite abjuration du Luthéraniſme. Enfin nous découvrîmes les terres de *Java*.

L'endroit où nous allâmes reconnoître cette Iſle, étoit plus loin de ſoixante lieues vers l'Orient qu'il ne falloit. On voit là des montagnes auſſi hautes que celles des Voges; (1) mais en retournant ſur ſes pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaiſſent, & l'on découvre de belles & grandes plaines, parſemées de bocages, d'eſ-

(1) Ces montagnes ſéparent la Lorraine de l'Alſace.

pace en eſpace, & ornés d'une infinité d'arbres extraordinaires, de cocotiers, de bananiers, &c. Je ne ſçai ſi ce pays eſt véritablement auſſi beau qu'il nous le paroiſſoit de loin. Car les yeux d'un homme enfermé dans un vaiſſeau depuis quatre mois ſont bien trompeurs. Toute terre lui fait un agréable ſpectacle. Un rocher ſur lequel il apperçoit quelque verdure, le réjouit. Enfin rien n'eſt ſi triſte que de voir toujours un vaiſſeau & toujours la mer. On avoit ordre de mouiller à l'Iſle du *Prince*, (1) pour y faire en paſſant du bois & de l'eau, & non pas à l'Iſle de *Java*, qui appartient aux Hollandois; de peur que ces Meſſieurs fortifiés de cinq ou ſix vaiſſeaux d'Angleterre & de leur nation, dont il y en a toujours pluſieurs à *Bantan* & à *Batavie*, (2) ne nous inquiétaſſent. Néanmoins, comme l'Iſle du *Prince* eſt déſerte, & qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'étoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous

(1) Elle eſt près de l'iſle de *Java*, à l'entrée du détroit de la *Sonde*.

(2) *Bantan* & *Batavie*. Ce ſont les deux principales villes de l'iſle de *Java*. Le Roi de Bantan eſt depuis quelques années tributaire des Hollandois.

fournir les rafraîchiſſemens, dont nous avions beſoin. Il falloit donc à tout hazard aller à l'Iſle de *Java*, & jetter l'ancre auprès d'une habitation des Inſulaires.

Un petit brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoître & nous demander de la part des Hollandois, qui nous étions. On dit au Capitaine pour l'amuſer, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules, & d'autres rafraîchiſſemens, pendant que nous écririons à Meſſieurs les Hollandois qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déja à s'enterrer tout vifs dans le ſable, c'eſt le remede le plus prompt pour guérir le ſcorbut, lorſqu'on vit débuſquer de derriere une pointe de l'Iſle un gros vaiſſeau qui portoit pavillon Hollandois. Auſſi-tôt nous mîmes notre pavillon en berne, (1) c'eſt le ſignal pour avertir ceux qui ſont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient ſe traîner, retrouverent leurs jambes à la vue d'un vaiſſeau Hollandois, & ſe rembarquerent très-leſtement. Le vaiſſeau Hollandois

(1) C'eſt-à-dire, qu'on plia le pavillon autour de ſon bâton.

s'approcha de nous ; mais voyant qu'on ne ſe donnoit aucun mouvement à ſon approche, & qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connoiſſance de ce que nous étions, il craignit à ſon tour, & s'éloigna de lui-même, de peur apparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau & quelques proviſions à *Java*, on remit à la voile dès le ſoir du même jour avec un aſſez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour nous donnâmes l'allarme au vaiſſeau Hollandois, qui crut que nous arrivions à toutes voiles ſur lui. Il appareilla en (1) hâte pour prendre le deſſus du vent, mais on ſe contenta de le laiſſer derriere, afin qu'il ne pût point donner de nos nouvelles à *Bantan*, avant que nous fuſſions ſortis du détroit. Le calme nous retint dans un même lieu preſque le reſte du jour, ce qui donna le loiſir à une infinité de petits canots des *Javans* de venir nous apporter des fruits & des raretés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des ſinges &

(1) Appareiller ſignifie en terme de marine ; mettre à la voile.

des oiſeaux fort curieux. J'y remarquai entr'autres, des perdrix extraordinairement belles, & de petites peruches d'une gentilleſſe charmante. Ces peruches ont comme les beaux perroquets le plumage mêlé de verd & de rouge; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées ſur la tête à peu près comme celles des paons & ne ſont pas plus groſſes qu'un tarin. Quand j'apperçus cette foule d'Indiens, qui tournoient & voltigoient autour de notre vaiſſeau, dans des creux d'arbres qui leur ſervoient de bateau; que je vis ces arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part & d'autre; que je reconnus ces Iſles & ces mers dont j'avois lû les noms barbares dans la vie de ſaint François-Xavier, je commençai tout de bon à ſentir que j'étois dans un nouveau monde je promenois avec plaiſir ma vue de tous côtés dans l'étendue immenſe de ces plages; que les miracles de l'Apôtre des Indes, & encore plus ſes ſouffrances & les converſions qu'il y a faites, ont rendu ſi fameuſe.

Nous paſſâmes heureuſement & en très-peu de temps les détroits de *Java* & de *Banka*, qui ſont deux endroits des plus critiques de la navigation de la

Chine, & nous touchâmes à l'Iſle de *Polaure*, où l'on avoit réſolu de prendre un peu de repos. Cette Iſle eſt habitée par les *Malais*, (1) qui ſont Mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un Capitaine, qu'ils ſe choiſiſſent eux-mêmes. C'eſt une eſpece de petite République. Les *Malais* ſont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à *Corée*. Ils vont preſque nuds; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils ſe mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées; mais toutes naturelles & d'un très-bon air. Ils portent tous à la ceinture une eſpece de poignard ou de criç, dont ils ſe ſervent dans l'occaſion avec une adreſſe merveilleuſe. Ils ſont braves naturellement; & quand ils ont pris leur opium, qui leur cauſe une eſpece d'yvreſſe, ils deviennent redoutables: nos François l'éprouverent à la révolte de Siam. J'ai oui raconter qu'un *Malais* ayant reçu un coup de pique dans le ventre, & n'étant plus en liberté de s'approcher de ſon ennemi, qui demeuroit toujours éloigné de

(1) Leur principal pays eſt cette grande peninſule qu'on voit dans les cartes entre l'iſle de *Sumatra* & le golfe de *Siam*.

lui de la longueur de la pique, ils ſe l'enfonça lui-même toute entiere dans le corps à force de bras, & à travers de toute ſa longeur, alla tuer celui qui l'avoit bleſſé. Ce fait eſt bien inventé, s'il n'eſt pas entiérement véritable.

Quand nous arrivâmes à *Polaure*, le Gouverneur de l'Iſle pria le Capitaine de notre vaiſſeau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'iſle, parce qu'il n'y avoit, diſoit-il, que trois ou quatre jours qu'un forban (1), qui avoit pris pavillon François, étoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, & qu'il y avoit à craindre que ces Inſulaires voyant notre pavillon blanc, ne nous priſſent pour des voleurs, & ne ſe jettaſſent, les armes à la main, ſur ceux qui approcheroient de leurs caſes. Que cela fût vrai ou non, pour ménager ou le reſſentiment ou la jalouſie de ces Barbares, on ſe renferma dans un eſpace aſſez petit vers le rivage où l'on débarqua les malades. On apportoit là de toute l'Iſle toute ſorte de rafraîchiſ-

(1) C'eſt un vaiſſeau pirate qui n'a commiſſion d'aucun Prince, & qui exerce ſes brigandages indifféremment ſur tous les vaiſſeaux qu'il rencontre, de quelque nation qu'ils ſoient.

ſemens,

ſemens, & le Gouverneur lui-même y mettoit le prix. Ce n'eſt point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achete, ce métal étant regardé comme inutile à la vie, c'eſt avec du fer. Ils en font des inſtrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maiſons, pour s'armer en guerre; & avec le fer ils ſe paſſent aiſément de tout ce qui ne croît pas dans leur Iſle. Une armée entiere de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaiſſeau, chacun dans leur canot, compoſé ſeulement de trois planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en paiement de petites curioſités d'Europe, ils ne daignerent pas ſeulement les regarder. On leur préſenta enſuite ce qu'on crut qu'il leur pouvoit être de plus d'uſage, des chapeaux, des ſouliers, des vaſes de fayance. Ils ſe mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fuſſent ſujets aux mêmes beſoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant aviſé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, auſſi-tôt ils apporterent, à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandiſes pour avoir ce clou.

J'avoue que je deſirai pluſieurs fois dans cette Iſle d'avoir le don des langues,

pour pouvoir expliquer à ces pauvres *Malais* quelque choſe de nos myſteres. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne ſeroit pas difficile de les convertir. Ils ſont doux, familiers, de bonne amitié & de bonne foi. On ne ſçait parmi eux ce que c'eſt que le larcin; je les pratiquai plus que perſonne, pendant le ſéjour que nous fîmes-là, parce que j'accompagnai les malades à terre, à la priere d'un Anglois, Enſeigne & premier Pilote de notre vaiſſeau, qui étoit attaqué du ſcorbut, & qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'Iſle eut l'honnêteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces Inſulaires me faiſoient d'amitié; ils ſe mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embraſſant comme ſi nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits préſens, & me conduiſant par tout où je voulois. J'eus même la permiſſion du Gouverneur de parcourir avec un de nos Peres tout l'intérieur de l'Iſle. Nous étions bien aiſes de voir s'il n'y avoit point là quelques ſimples & quelques plantes médecinales, qui ne fuſſent point encore connues en Europe. Le frere du Gouverneur voulut bien ſe

donner la peine de nous conduire partout. Cette Iſle n'eſt qu'un amas de cinq ou ſix montagnes; il y a peu de terres baſſes. Par tout on voit des cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe; les habitations ſont diſperſées de côté & d'autre. On diroit à voir l'iſle ſans villes ni villages, qu'elle eſt entiérement déſerte; néanmoins tout y fourmille de monde, & dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes; elles ſont là comme dans le reſte de l'Aſie, preſque toujours renfermées.

On ne reſta à *Polaure* qu'autant de temps qu'il étoit néceſſaire pour rétablir les malades; après huit jours ils furent preſque tous guéris. On appareilla avec un très-bon vent, & en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel*, c'eſt un effroyable rocher de plus de cent lieues; décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps: il s'étend le long des côtes de la *Cochinchine.* (1) L'amphitrite à ſon premier voyage de la Chine penſa y périr. Les pilotes croyoient en être bien loin, &

(1) Ce Royaume a le *Tong-king* au nord, & les Royaumes de *Camboye* & de *Siam* à l'occident.

il ſe trouva qu'ils en écornoient encore un endroit, où la mer n'avoit que quatre à cinq braſſes d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bâtir à *Sancian* une chapelle ſur le tombeau de ſaint François-Xavier; ils furent exaucés & échapperent au péril comme par une eſpece de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de 80 ou de 100 lieues, Faire naufrage ſur ces terribles rochers & être perdu ſans reſſource, n'eſt preſque qu'une même choſe. On ne ſçait que ſept ou huit Matelots Chinois, qui en ayent apporté des nouvelles par une aventure des plus ſurprenantes. Leur vaiſſeau s'étant briſé, ils gagnerent à la nage quelques petits Iſleaux ou rochers qui s'élevoient là au-deſſus de la mer; ce n'étoit que pour prolonger leurs vies de quelques jours, & ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tôt ou tard; mais la Providence veilla ſur leurs beſoins, & ne les abandonna pas dans une ſi grande extrémité. Des bandes d'oiſeaux venoient ſe repoſer ſur ces rochers, & ſe laiſſoient prendre à la main. Le poiſſon ne leur manquoit pas; ils n'avoient qu'à deſcendre au pied de leurs rochers, où ils trouvoient toujours des huîtres ou des cra-

bes : l'ingénieuſe néceſſité leur avoit même appris à ſe faire des habits avec les plumes de ces oiſeaux qui leur ſervoient de nourriture. Ils buvoient de l'eau qui tomboit du ciel ; quand il avoit plu, ils l'alloient ramaſſer dans tous les creux des rochers. Ils vêcurent là pendant huit ans, & ne revinrent à *Quang-tong* que ces années dernieres. Un vaiſſeau qui s'étoit briſé ſur le *Paracel*, leur fournit du bois pour faire une eſpece de gatimaron, (1) ſur lequel ils oſerent enfin braver les dangers de la mer. Ils furent aſſez heureux pour gagner la grande Iſle d'*Haïnan*, (2) d'où ils ſe rendirent enſuite ici.

Après avoir doublé le *Paracel*, il ne paroiſſoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous étions partis de France, nous touchions preſque déja aux terres de la Chine, n'étant pas à plus de cent cinquante lieues de *Quang-tong*. Il ne reſtoit plus qu'une promenade, chacun s'ap-

(1) C'eſt un radeau qu'on fait de planches & autres bois liés enſemble.

(2) Cette Iſle eſt au milieu de la Chine, vis-à-vis la partie occidentale de la province de *Quang-tong*.

plaudiſſoit d'une ſi heureuſe navigation. Nos pilotes diſoient que jamais vaiſſeau Européen n'étoit venu ſi vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au port, Dieu ſe préparoit à exercer notre conſtance, plus de quatre mois, par des orages & des tempêtes; de ſorte qu'il nous devoit cent fois plus coûter d'entrer à la Chine que d'y venir.

Nous étions par le travers du Golphe de la Cochinchine, lorſqu'un de ces terribles vents, qui infeſte les mers de la Chine & du Japon, vint fondre ſur nous. Son coup d'eſſai fut d'abattre notre mât de beaupré, (1) & enſuite celui de miſaine, (2) qui tombants avec un fracas épouvantable dans la mer, emporterent tous les matelots qui étoient deſſus. C'étoit le matin, je tâchois alors de réparer par un peu de ſommeil le temps de la nuit que j'avois employé à aſſiſter à la mort notre premier pilote Anglois. La ſecouſſe du vaiſſeau m'éveilla, j'accourus où j'entendis crier : quel ſpec-

(1) C'eſt le mât qui eſt couché ſur la proue du vaiſſeau.

(2) C'eſt le ſecond mât du vaiſſeau, il eſt vers la proue, entre le grand mât & le mât de beaupré.

tacle ? Un effroyable abattis de mâts & de vergues, qui flottoient pêle-mêle, & que les vagues pouſſoient avec impétuoſité ſur le flanc du vaiſſeau; des cordages qui les y retenoient encore, & qu'on ſe hâtoit de rompre à grands coups de hache; des matelots bleſſés, qui crioient miſéricorde, & qui demandoient qu'on leur tendît quelque choſe pour s'aider à ſe débaraſſer des cordages & des voiles, où ils étoient enveloppés. Tout l'avant du vaiſſeau nud de ſes ancres & de ſes agrès, je crus d'abord que la proue étoit fracaſſée, & que nous allions couler à fond; mais non. Nous retirâmes neuf ou dix Matelots de la mer à demi morts, deux furent noyés. On coupa vîte les amares des mâts rompus, & l'on ne ſongea plus qu'à raffermir le grand mât, qui avoit perdu ſes meilleurs appuis par la chûte des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres Miſſionnaires étions occupés à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort préſente avoit abattus; on entendoit des confeſſions, on imploroit le ſecours du Ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de

Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'Aumônier, je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois partout avertiſſant les matelots qui étoient dans le travail, de faire du fond du cœur des actes de contrition. Il ſuffiſoit de les avertir; la vue du danger ſupplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent qui n'avoit agi que par ſurpriſe, commença enfin à nous aſſaillir à force ouverte & à mugir de toute ſa fureur dans le peu de voiles qui nous reſtoient. Le mât du grand hunier ne put tenir contre ſa violence, il ſe caſſa par le milieu & tomba ſur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant & frappant deſſus à chaque roulis il ne la déchirât. Les plus hardis des Matelots monterent à la hune pour couper les cordages qui le tenoient ſuſpendu, il en coûta la vie à un, ſans qu'on pût conſerver la grande voile; elle fut miſe en pieces auſſi bien que celle de l'artimon, (1) de ſorte que nous n'eûmes plus aucunes voiles pour gouverner le vaiſ-

(1) Le mât d'artimon eſt entre le grand mât & la poupe du vaiſſeau.

ſeau dans la tempête, mais ſeulement des lambeaux de toile & des filaſſes qui pendoient aux vergues, & qui claquoient avec un bruit épouventable, comme ſi le corps du vaiſſeau ſe fût fracaſſé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut, fut quand le grand mât tomba; car il tomba à ſon tour comme les autres, & cent autres plus forts ſeroient tombés, tant la tempête étoit violente. Autour du grand mât il y a quatre pompes qui deſcendent juſqu'au fond du vaiſſeau. Quand le grand mat tombe ſur quelqu'une, elle creve le vaiſſeau par en bas, & il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'eſt pas poſſible de remédier. Heureuſement pour nous le nôtre tomba comme ſi l'on eut dirigé ſa chûte. La dunette ou la chambre des pilotes fut emportée par le vent un moment après; c'étoit à chaque inſtant un nouveau malheur.

Pour appaiſer la colere de Dieu & nous attirer la protection des ſaints Patrons, à qui nous avions confiance; on me chargea de faire des vœux au nom de tout l'équipage. Le premier étoit pour *Quang-tong*. On promettoit, en cas qu'on y arrivât heureuſement, de

dire à l'honneur de saint François-Xavier une Messe votive, où tous ceux qui étoient dans le vaisseau feroient leurs dévotions. L'autre vœu étoit pour la France, où, si l'on pouvoit retourner, on s'engageoit à mettre dans quelque chapelle de la sainte Vierge un grand tableau, qui représentant l'image de notre démâtement, éternisât notre reconnoissance, & apprît à la postérité, à qui nous avions eu recours dans des dangers si évidens.

On ne reclame pas en vain le nom de la Mere de Dieu, ni du grand saint François-Xavier en des mers, qui sont si fameuses par leurs miracles. Jamais vaisseau ne fut plus agité pendant près de vingt-quatre heures que dura encore la tempête. Cent fois des coups de mer, venant se briser contre les flancs du vaisseau dûrent le mettre en pieces; cent fois nous dûmes être ensevelis sous les vagues, grosses comme des montagnes, que le vent élevoit & déchargeoit sur nos ponts. Enfin, c'est un miracle, que nous étant laissés dériver au gré des courans & de la tempête, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'allâmes pas donner contre quelqu'un. Après la miséricorde

du Seigneur nous en ſommes redevables à la puiſſante interceſſion de la ſainte Vierge & de l'Apôtre des Indes.

Le calme étant revenu, on remâta le vaiſſeau avec des huniers de rechange; cette nouvelle mâture étoit pitoyable; nous allions pourtant, & même nous fîmes peur à un vaiſſeau Portugais qui nous ſuivit de loin quelque temps, & qui n'oſa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'étions pas en état de courir après lui. Enfin on découvrit *Sancian*; nous euſſions bien voulu y aborder. Les graces que ſaint François-Xavier venoit de nous faire, méritoient aſſez que nous allaſſions en pélérinage à ſon tombeau; il n'y eut pas moyen alors; le vent étoit bon, & il falloit ſe hâter d'arriver à *Canton* avant le changement de *Mouſſon.* (1)

Nous avançâmes juſqu'aux Iſles des Larrons, (2) à l'ouverture de la paſſe

(1) En ce pays-là le vent ſouffle pendant ſix mois de l'oueſt à l'eſt, & pendant ſix autres mois de l'eſt à l'oueſt, & c'eſt ce qu'on appelle *mouſſon.*

(2) Ces Iſles qui ſont à l'entrée du golfe de *Macao*, ſont bien différentes des iſles des Larrons, à qui la feue Reine d'Eſpagne, Marie-

de *Macao*. (1) Avec quatre heures de vent nous étions rendus au port; mais un calme ſoudain nous arrêta-là, & Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le ſoir on apperçut de grandes lames de mer ſe déployer de l'orient, un ciel en feu, & tout rouge de nuages, un clapotage de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées & par tourbillons, tous funeſtes préſages d'un ouragan prochain. La chaloupe étoit allée au vaiſſeau Portugais demander un pilote qui ſçût la carte du pays, & qui pût nous conduire au plus vîte dans quelque port entre les Iſles qui ſont là aux environs. Le Capitaine Portugais ſe contenta de répondre, que quand il ſeroit à *Macao*, il en envoyeroit un avec des bateaux à remorque, après quoi il alla lui-même ſe mettre à l'abri ſous les Iſles voiſines. Notre vaiſſeau étoit trop gros pour le ſuivre. Le parti qu'on prit, fut de relâcher à *Sancian*, que nos pilotes connoiſſoient, & dont ils avoient

---

Anne d'Autriche a donné ſon nom, & qu'on appelle aujourd'hui *les iſles Marianes*, dont on a donné l'hiſtoire au public depuis quelques années.

(1) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

fondé les côtes au voyage précédent.

Ainſi donc le lendemain matin le ciel & la mer s'étant montrés plus menaçans que jamais, on leva l'ancre & l'on fit vent arriere vers *Sancian*. Le ciel ſe découvrit un peu; mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit dequoi voir ces admirables élévations de la mer, dont parle le Prophête; car en peu de momens elle entra dans ſa plus grande fureur. Mais nous n'étions pas aſſez tranquilles pour contempler les merveilles d'un ſi terrible ſpectacle; & c'eſt en y repenſant aujourd'hui que nous ne ſçaurions nous empêcher de louer & de craindre celui qui en eſt l'Auteur.

L'ouragan faiſoit un déſordre effroyable au-dehors & au-dedans de notre vaiſſeau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles d'araignée, nos foibles antennes ſe briſoient; toute la mâture, qui n'étoit que de pieces mal aſſorties, ſe démembroit de toutes parts; on n'avoit pas plutôt remédié à un mal qu'il falloit courir à l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe crioient miſéricorde; à chaque vague qui les élevoit, ils croyoient que c'étoit fait d'eux; parce que le vaiſſeau qui alloit rapidement de la

directeurs du commerce de la Chine l'accompagneroient; que sans attendre que le vaisseau y arrivât, on feroit toujours travailler à une nouvelle mâture & à la cargaison, afin qu'on pût retourner en Europe dès le mois de janvier. Le Pere de Fontaney, avant que de partir, alla dire la Messe à la chapelle que nos Peres Portugais ont élevée depuis un an sur le tombeau de saint François-Xavier, & s'embarqua ensuite pour *Coang-haï*, où il arriva le jour de saint Laurent. Il nous envoya de cette ville, qui est à quatre ou cinq lieues au nord de l'Isle *Sancian*, une galere de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions, au tombeau de l'Apôtre des Indes recueillir le feu sacré d'un zèle vraiement apostolique. C'est ce que nous tâchâmes de faire durant l'espace de près de trois semaines que nous restâmes dans cet ancrage, éloigné de deux lieues du tombeau. On y alloit souvent dire la Messe, & nous eûmes la consolation de voir tout l'équipage y venir par bandes pour honorer le Saint, & pour y communier. La chapelle que les Jésuites Portugais y ont fait bâtir, est assez jolie; ce n'est que du plâtre; mais les

Chinois ont répandu ſur ce plâtre leur beau vernis rouge & bleu, qui rend les dedans très-propres & très-brillans.

Pour ce qui eſt de l'iſle de *Sancian*, nous ne l'avons pas trouvée ni ſi bien cultivée ni ſi peuplée qu'on l'a publié; après avoir eu tout le loiſir de la reconnoître & en dedans & en dehors, pendant près de deux mois que nous n'avions fait que côtoyer ſes environs. *Sancian* a près de quinze lieues de tour; il y a trois ou quatre villages dont les habitans ſont preſque tous de pauvres pêcheurs. Autour de leurs habitations ils ſement un peu de riz pour leur ſubſiſtance; du reſte ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'eſt toujours de compagnie; de loin on diroit voir une petite armée navale. Nos Peres Portugais, depuis qu'ils y ont bâti la Chapelle, ont converti quelques habitans de l'Iſle. Leur deſſein eſt d'établir une Miſſion dans la ville de *Coang-hai*, qui n'eſt qu'à quatre ou cinq lieues, comme nous avons dit, & d'où celui des Peres qui y demeurera, fera des excurſions à *Sancian* & aux Iſles voiſines. Ainſi ils eſpérent que ce lieu, ſanctifié par la mort de l'Apôtre des Indes, ne ſera plus profané par le culte des Idoles & qu'ils y au-

ront bientôt une fervente Chrétienté.

Sur la fin du mois d'Août nous apperçumes un matin trois galeres chargées de bannieres, de pavillons, d'etendards, de lances, de piques, de tridents, & ſur-tout de groſſes lanternes, autour deſquelles on liſoit en caracteres Chinois les titres de la dignité d'Envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de rameurs & de ſoldats Chinois ſe faiſoient entendre une muſique compoſée d'un timbre de cuivre, & d'un cornet à bouquin, qui ſervoient comme de baſſe & d'accompagnement à un fifre & à deux flûtes du pays. C'étoit le Pere de Fontaney avec toute ſa ſuite de *Tagin*, c'eſt-à-dire, d'Envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjouit davantage fut qu'on nous apporta de nouveaux mâts & des vergues, qui, quoique foibles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, ſuffire pour faire les cinquante lieues qui reſtoient de *Sancian* à *Canton*. Pendant qu'on les plaçoit le Pere de Fontaney reçut la viſite du Mandarin de *Coang-kai*, qui ſe fit avec toutes les cérémonies Chinoiſes; & nous allâmes nous autres contenter pour la derniere fois notre dévotion, au tombeau de ſaint François-Xavier.

Dès le ſoir on leva l'ancre, les trois galeres du *Tagin* nous eſcortant plutôt par honneur que par néceſſité. Le Pere de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la riviere de *Canton*; mais les courans, les mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à l'Amphitrite de s'éloigner de plus d'une lieue de *Sancian*, dans l'eſpace de dix jours, il ſe détermina à ſe ſervir de ces galeres pour tranſporter les Miſſionnaires à *Canton*. Il s'agiſſoit de voir qui demeureroit Aumônier ſur l'Amphitrite. Comme j'étois celui des Miſſionnaires qui avoit le moins beſoin de repos, & que d'ailleurs j'étois en poſſeſſion de cet emploi depuis notre départ d'Europe, le Pere Fontaney me laiſſa ſur le vaiſſeau avec le Pere Contancin. Nous dîmes donc adieu à nos chers compagnons, qui s'embarquerent avec le Pere de Fontaney, & qui en trois jours arriverent heureuſement à *Canton*.

Comme la ſaiſon des vents d'eſt n'étoit pas encore venue, on eſpéroit que l'Amphitrite pourroit, en s'aidant des marées, ſe traîner juſqu'à *Canton*, ainſi qu'il avoit fait le voyage précédent; mais à ce premier voyage il n'étoit pas

dans un ſi mauvais état. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendoit de l'art & du travail; on appareilloit pluſieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, ſouvent on reculoit; de ſorte qu'en trois ſemaines nous ne pûmes venir que juſqu'auprès de *Nicouko*, à ſept ou huit lieues de *Sancian*. Monſieur de la Rigaudiere voyant que le voyage traînoit trop en longueur, écrivit à *Canton* qu'on vînt au-devant de nous avec une *Somme* Chinoiſe, ſur laquelle il déchargeroit les préſens de l'Empereur, & les effets de Meſſieurs de la Compagnie de la Chine. Le Pere de Fontaney ſe diſpoſoit à faire ce que ſouhaitoit Monſieur de la Rigaudiere, lorſque nous fûmes accueillis d'une troiſieme tempête, plus terrible que les deux précédentes, & qui, au naufrage près, nous fit tomber ſucceſſivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver ſur la mer.

Je commence, mon très-cher Pere, à me laſſer de vous décrire des tempêtes, & ſi celle-ci n'avoit quelque choſe de bien particulier, je n'en parlerois pas. Mais que voulez-vous? Ce n'eſt point ici un roman, où il ſoit libre de diverſifier les aventures pour le plaiſir du

lecteur, J'écris celles qu'il a plu à Dieu de nous envoyer, & je ne les écris que parce que je ſçai que vous m'aimez aſſez pour être bien aiſe de ſçavoir juſqu'aux plus petites circonſtances de ce qui m'eſt arrivé ſi loin de vous. Nous étions donc, comme j'ai dit, à ſept ou huit lieues à l'eſt de *Sancian*, vis-à-vis l'iſle de *Nicouko*, avançant tous les jours un peu, malgré les vents & les marées contraires, lorſqu'un ouragan, ou plutôt un de ces Typhons des mers de la Chine, qui ſont un aſſemblage de tous les vents à la fois, nous rejetta à plus de quarante lieues au loin.

Nous eûmes quelques préſages de cette tempête, & M. de la Rigaudiere vouloit faire entrer le vaiſſeau dans un aſſez bon port, qui eſt au nord de *Nicouko*. On l'avoit ſondé deux jours auparavant, en y allant enterrer notre premier pilote Anglois. Mais le pilote Chinois, ſous la conduite de qui étoit alors notre vaiſſeau, ſe mit à rire de ce que nous avions peur, & nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le port de *Macao*. Un Capitaine eſt obligé de ſe fier à l'expérience des pilotes côtiers. L'habileté prétendue de celui-ci nous fit demeurer fermes ſur nos ancres;

mais nous ne tardâmes pas à nous en répentir. Nous étions assez au large ; vers les onze heures du soir il vint du nord un vent terrible accompagné de pluie, qui nous fit chasser sur nos ancres, & nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au-dedans du vaisseau comme au-dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui étoit nécessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de sûreté ; mais le matin la mer se trouvant trop grosse on ne put jamais lever l'ancre ; il fallut en couper le cable, & la laisser-là. Il n'étoit plus temps de songer à se jetter dans le port de *Nicouko*, parce que le vent venoit delà. On prit donc le parti de retourner à notre ancien asyle de *Sancian* ; mais en y allant, notre grande voile se déchira ; bientôt après le mât de misaine se rompit, & la voile d'artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la hâte de toutes neuves ; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pûmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, & nous fûmes enfin obligés de nous laisser aller au gré des vents & à la miséricorde du Seigneur.

Pur ſurcroît de malhur ; le ciel devint ſi noir ; & la pluie ſi épaiſſe qu'on ne voyoit plus ou l'on alloit. Nous étions cependant abattus comme dans un cul de ſac, ayant de tous les côtés des terres où le vent nous portoit. Comment les éviter ? On devoit être deſſus avant que de pouvoir prendre aucune précaution. Monſieur de la Rigaudiere fit mettre au haſard une grande voile toute neuve, qui nous ſervît dans l'occaſion. On vit la terre qui ne paroiſſoit pas à plus d'un quart de lieue ; ce n'étoit que des rochers eſcarpés ; la mer y briſoit avec tant de fureur que nous déſeſpérions de pouvoir jamais nous ſauver-là ; mais il ne paroiſſoit pas poſſible de faire route ailleurs. Chacun ſe crut perdu, on ſe diſpoſa à la mort, & on crioit par tout miſéricorde. Nous entendîmes pluſieurs confeſſions, & après nous être recommandés à Dieu, nous ne ſongeâmes plus qu'à courir de tous côtés, pour préparer les autres à bien mourir. On alloit toucher, & il n'y avoit plus qu'un bon coup de fuſil de notre vaiſſeau à un horrible rocher, qui étoit à la pointe d'une Iſle nommée *Ou-tcehou*, on tâcha de virer & de l'éluder, en prenant le vent de travers avec

la grande voile ; le canot & la chalouppe retardant ce mouvement ; on coupa leurs amares, après avoir ſauvé les hommes qui étoient dedans La grande voile ſe déchira encore en pluſieurs endroits mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avoit reçues, firent détourner le vaiſſeau & nous évitâmes la pointe d'*Outcheou* ; étant tombés enſuite ſous le vent de cette Iſle, nous ne la craignîmes plus ; mais il y en avoit encore une infinité d'autres, & la tempête ne faiſoit que commencer, faute de pouvoir s'aider des yeux en plein midi, à cauſe du temps noir & de la pluie, on ſe ſervoit inceſſamment de la ſonde pour voir par la diminution du fond, ſi l'on s'approchoit des iſles ou de quelque banc de ſable. Notre ſeule reſſource étoit une groſſe ancre qu'on prétendoit mouiller quand, le fond ne ſe trouveroit plus que de dix à douze braſſes d'eau ; mais toutes les ancres imaginables ne raſſurent gueres en ces fâcheux momens. Nous étions aux priſes avec une mer furieuſe & des vents déchaînés, nous ne ſçavions où nous étions, ni où nous allions. Nous ſçavions ſeulement que nous étions environnés de périls & d'écueils. Nous eûmes recours tout de nouveau à celui qui

qui commande à la mer & aux vents, & réſignés à tout ce que ſa juſtice voudroit bien ordonner de nous, nous eſpérâmes qu'il ſe ſouviendroit de ſes anciennes miſéricordes.

Après le danger d'*Ou-tcheou*, j'avois fait à la ſollicitation & au nom de tout l'équipage, un vœu à Sainte Anne d'Auray; c'eſt une petite ville de Bretagne, où cette Sainte eſt particuliérement honorée des navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied, & d'y faire leurs dévotions dans la fameuſe chapelle de cette Sainte. Ces ſortes de vœux ſe font toujours les larmes aux yeux & avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la dévotion des matelots, c'étoit eux qui les premiers nous conjuroient de réciter des prieres. Les plus fervens m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confeſſe; & quelques-uns, qui, depuis huit ou dix ans, n'avoient point voulu approcher des ſacremens, & n'étoient catholiques que par reſpect humain, ſe convertirent ſincérement, & ont mené depuis ce temps-là une vie très-édifiante. Nous avions alors avec

nous deux Miſſionnaires des Miſſions étrangeres; MM. Baſſet & Beſnard; ils s'étoient trouvés dans le vaiſſeau quand nous fûmes ſurpris de la tempête vers *Nicouko*. Comme ils ne devoient pas retourner en France, non plus que le Pere Contancin & moi, nous convînmes de faire tous quatre en particulier un vœu à l'honneur de nos Anges gardiens. C'étoit leur fête le lendemain; nous les priâmes donc d'être nos guides en un ſi grand danger, & ce fut ſans doute par leur aſſiſtance, & par celle de la Sainte dont les matelots avoient imploré le ſecours, que nous en ſortîmes enfin.

Le reſte du jour & de la nuit ſuivante; la guerre fut toujours horrible entre la mer & les vents. Vers le minuit, le fond ne s'étant plus trouvé que de douze braſſes, on laiſſa tomber la groſſe ancre qui nous reſtoit. Je ne puis vous repréſenter les agitations de notre vaiſſeau. Imaginez-vous un lion en furie qui tâche de ſe débarraſſer & de rompre ſa chaîne, & qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, & nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence, replongés dans de nouveaux périls.

On délibera ſi on tâcheroit de ſe rejetter dans la grande mer, au hazard d'être portés par des courans vers l'Iſle *d'Haïnan*, où nos cartes nous montroient pourtant une infinité d'écueils & de bancs de ſable, ou bien ſi l'on feroit côte, réſolus d'échouer ſur le premier endroit qui nous paroîtroit favorable, afin de ſauver nos vies & une partie des marchandiſes. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin on découvrit aſſez loin de nous des terres, on y mit le cap (1), mais afin de pouvoir au moins choiſir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles, même celles d'étai (2), & on s'en ſervoit le mieux qu'on pouvoit pour gouverner le vaiſſeau ; la plupart furent rompues & miſes en pieces, parce que la tempête ne diminuoit point & ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin on arriva à la vue de trois terres, dont l'une étoit celle de la Chine, & les autres celles des deux Iſles déſertes & eſcarpées. Il s'agiſſoit de voir où

(1) C'eſt un terme de marine, qui ſignifie qu'on dirigea la route du vaiſſeau de ce côté-là.

(2) Ce ſont des voiles triangulaires qui ſe mettent ſans vergues aux étais du vaiſſeau.

l'on iroit échouer. Ceux qui avoient le plus d'envie de ſe ſauver, ſouhaitoient qu'on allât droit à la grande terre de la Chine; mais le vaiſſeau ne s'y ſauvoit pas, & il ſe ſeroit infailliblement briſé ſur les rochers, qui paroiſſoient ſur la route à plus d'une demi-lieue du bord. M. de la Rigaudiere prit une réſolution plus ſage; il fit tourner vers l'Iſle la plus avancée en mer; ne doutant pas que derriere cette Iſle, il ne dût trouver quelque abri & quelque bon mouillage. Par un coup du ciel le vent ſe ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, & avec la ſeule civadiere (1), attachée au tronc, qui reſtoit du mât de miſaine, & la voile d'artimon, on cingla par le milieu du canal qui eſt entre les deux Iſles, toujours la ſonde à la main, juſqu'à ce qu'on trouvât du fond & une mer plus tranquille ſous le vent de la derniere Iſle. Ce fut-là que nous mouillâmes d'abord avec une aſſez petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour ſe mettre plus au large, parce qu'on s'apperçut que dans les baſſes marées peu s'en falloit que le gouvernail du vaiſſeau ne talonnât, & ne

(1) C'eſt-là la voile du mât de beaupré.

le briſât en frappant ſur le fond.

Nous ne ſçavions où nous étions, & nous n'avions ni chalouppe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras, & du beſoin que nous avions de leur ſecours. Pendant deux jours rien ne parut; néanmoins avec nos lunettes d'approche, il nous ſembloit voir tout le long de la côte de beaux ports, des villes murées & des pagodes. Faute de chalouppe & de canot pour aller à terre, nous fîmes, avec de vieux morceaux de mâts & d'avirons briſés, une eſpece de gatimaron ou de radeau. La conſtruction n'en étoit pas difficile, & ne retarda pas long-temps. Comme on en faiſoit l'épreuve, & qu'on eſſayoit, ſi, avec ce méchant amas de planches, il étoit poſſible d'aller braver les écueils & les monſtres de la mer, des bateaux Chinois parurent. C'étoit le Mandarin d'armes, qui, ayant ouï nos coups de canon, envoyoit reconnoître qui nous étions. Nous apprîmes de ces Chinois que nous étions à la rade de *Tien-paï*; que l'Iſle où nous avions mouillé, s'appelloit *Fan-ki-can*, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Poules, parce que les Chinois, en paſſant près de-là dans leurs voyages

de mer, avoient coutume de laiſſer quelques poules dans l'Iſle à l'honneur d'une Idole qu'ils reverent, pour avoir un vent favorable. Ils ajoûterent qu'à une lieue, dans les terres, étoit la ville de *Tien-paï*; que le Mandarin d'armes s'appelloit *Li-touſſe*, & qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit arrivé de *Macao*.

Au nom de *Li-touſſe*, nous nous récriâmes, & nous bénîmes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs elle nous faiſoit tomber entre les mains du meilleur ami que les François euſſent à la Chine. Ce Seigneur étant Mandarin d'armes à *Macao*, leur avoit déja donné mille marques de bienveillance, & leur avoit rendu tous les ſervices qui dépendoient de lui; de ſorte que MM. de la Compagnie de la Chine, qui en avoient été informés en France, avoient mis entre les mains de M. de la Rigaudiere un beau ſabre pour lui en faire préſent. MM. Baſſet & Beſnard, qui ſçavoient le Chinois, furent députés pour lui aller demander un bon pilote, qui connût la côte; des bateaux qui remplaçaſſent notre chalouppe; des proviſions de bouche pour nous ravitailler, car notre biſcuit avoit été gâté par l'eau de la mer; de la chaux pour raccom-

moder le four qui avoit été abattu par les grands roulis de notre vaiſſeau; enfin des meſſagers qui allaſſent porter de nos nouvelles à MM. les Directeurs du Commerce de *Canton* & au Pere de Fontaney, que nous ſçavions devoir être fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à *Nicouko* ni à *Sancian*.

On ne peut marquer plus de zele que le Mandarin *Li-tou-ſſe* en fit paroître pour nous donner tout ce que nous lui demandâmes, & pour rendre ainſi quelque ſervice à notre Nation; il envoya trois galeres nous ſaluer, & nous faire offre de ſa maiſon, ſi nous voulions aller à terre. Mais il ſe donna de bien plus grands mouvemens encore, quand il ſçut que le vaiſſeau étoit chargé de magnifiques préſens pour l'Empereur. Il y alloit de ſa tête, ou du moins de ſa fortune, s'ils fuſſent venus à périr dans l'étendue de ſa Juriſdiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le ſuccès, & on rend ſouvent les Mandarins reſponſables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plutôt des exprès aux Mandarins qui lui étoient ſupérieurs, au Vicerοi de *Canton*, au *Tſon-*

tou, qui eſt comme le Gouverneur des deux provinces, tant pour recevoir leurs ordres, que pour ſe décharger ſur eux d'une partie du ſoin & de l'inquiétude où il ſe trouvoit à notre occaſion. Pendant qu'il prenoit avec eux des meſures ſur ce qui nous regardoit, il nous arriva encore dans la rade même de *Tien-paï*, une diſgrace qui lui donna, auſſi bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'iſle de *Fan-ki-chan* nous avoit ſervi d'abri contre les reſtes de la derniere tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y étoit affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous reſtoient, & on avoit déſagréé le vaiſſeau, comme s'il eût été dans un bon port. On ſongeoit déjà à bâtir dans l'iſle un hôpital pour les malades, lorſque Dieu tira encore des tréſors de ſa colere, un de ces furieux ouragans, dont il nous avoit déja plus d'une fois châtiés. Pour le coup il faut l'avouer, nous fûmes un peu abattus & humiliés ſous la main puiſſante de Dieu. Juſqu'alors j'avois regardé d'un œil aſſez tranquille tous les orages; le bon effet qu'ils produiſoient dans notre équipage en réveillant le ſouvenir des ſentimens ſalutaires que nous avions tâché de lui

inſpirer durant la traverſée, me conſoloit de toutes nos fatigues ; je les animois à ſouffrir patiemment, dans l'eſpérance que Dieu y mettroit bientôt fin. Mais voyant qu'il redoubloit ainſi coup ſur coup, ſans nous donner ſeulement huit jours de relâche, je n'oſois plus les exciter qu'à la réſignation à ſes ſaintes volontés. Battus de cette nouvelle tempête, nos vies ne tenoient plus, pour ainſi dire, qu'à de foibles cables, encore ſe déchiroient-ils à vue d'œil, & à chaque demi-heure on étoit obligé de les regarnir & de les matelaſſer. S'ils ſe fuſſent rompus comme dans la derniere tempête, nous ne ſçavions où aller échouer ; car le vent venant avec une fureur épouventable de l'Iſle même de *Fan-ki-chan*, ce côté nous étoit fermé ; il auroit fallu périr au mileu de la rade de *Tien-pai*, où tout eſt plein de bancs & de bas fonds, à plus d'une lieue & demie du rivage, d'ou vraiſemblablement perſonne n'eût pu gagner la terre. Ces inquiétudes durerent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne m'a paru ſi longue. Ce qui m'allarmoit n'étoit pas mon danger particulier ; graces à Dieu les épreuves paſſées m'avoient préparé à tout ; & je crois que

j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, déliver à mes risques, tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Ma douleur & ma crainte, étoient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens qui avoient paru l'invoquer avec beaucoup de foi; & qu'on vît périr au port un navire chargé de toutes les ressources & de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre Mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit sa providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avoit point abandonnés.

Tandis que nous luttions de la sorte avec la mer & les vents, le pauvre Mandarin *Li-tou-sse* étoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions été ensevelis sous les eaux avec les présens de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il monta sur les hauteurs de *Tien-paï*, avec des lunettes d'approche pour nous reconnoître. Aussi-tôt qu'il nous appercut, il dépêcha une barque & un petit Mandarin pour nous engager à venir dans le port même de *Tien-paï*; nous mettre en sûreté aussi-bien que le vaisseau. Dans ce même temps

on avoit député le *Siang-kong* (1) du Pere de Fontanei à *Tien-paï*, pour prier ce Mandarin de nous envoyer des barques; le conſeil ayant réſolu de jetter à l'Iſle de *Fan-Ki-chan*, & même de tranſporter à *Tien-paï* tout ce qu'on pourroit de la cargaiſon du vaiſſeau. *Li-tou-ſſe* ramaſſa donc à cet effet tout ce qu'il put trouver de barques, de galeres, de *ſommes* de bateaux pêcheurs dans le port de *Tien-paï*, & nous les envoya. Nous fûmes ſurpris de voir venir ſi promptement à notre ſecours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux pilotes Chinois ſi l'Amphitrite, qui prenoit dix-ſept pieds d'eau, pourroit entrer dans le port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prît le moment des nouvelles ou pleines lunes, pendant leſquelles les marées ſont fort hautes; qu'à l'entrée du port il y avoit une barre, ſur laquelle on ne trouvoit ſouvent que quinze pieds d'eau; mais que la haute marée y hauſſoit quelques fois juſques à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venoit que dans dix jours, & dans cinq jours on nous menaçoit encore

(1) C'eſt un Lettré qui ſert de Catéchiſte au Pere de Fontaney.

d'un coup de vent semblable au dernier. On résolut donc de ne perdre pas un moment, & de se servir, pour transporter les marchandises à terre, des bateaux du Mandarin *Li-tou-sse*.

Dans le temps qu'on tiroit les balots des *soutes* (1) du magazin, il se fit une révolte parmi l'équipage qui suspendit tout. Les matelots ayant pris l'alarme pour eux-mêmes dans la dernière tempête, trouvoient fort mauvais qu'on songeât plutôt à mettre en sureté les marchandises que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé, on ne fît plus de difficulté de les hazarder encore en haute mer, & de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, & elle eût eu de fâcheuses suites, si Monsieur de la Rigaudiere ne l'eût promptement appaisée par sa prudence & par son autorité. Cependant les balots étoient sur le pont prêts à être déchargés sur les bateaux Chinois, qui étoient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps, il arriva une

(1) Ce sont des retranchemens qu'on fait au bas étage du vaisseau.

grosse pluie, qui obligea à tout remettre dans les *soutes*, parce que c'eût été perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magazin.

Il sembloit que Dieu prît plaisir à éprouver notre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros bateaux Chinois, pour voir du moins s'ils pourroient transporter quelque chose à *Tienpaï*. Les écoutils où les chambre se trouverent trop étroites pour des balots de marchandises d'Europe, & il fallut renvoyer ces gros bateaux à vuide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvoient porter le lendemain les balots l'un après l'autre à *Fan ki-chan*, où dès ce soir là-même, on alla bâtir une case pour les mettre à couvert. Pendant la nuit, les pêcheurs à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournerent sans rien dire d'où ils étoient partis, & ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui étoit dans le vaisseau y demeura malgré nous, & nous fûmes obligés de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquié-

me tempête dont on nous avoit menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, & elle commença avec la même impétuosité que les autres; mais elle ne dura pas, graces au ciel, & ce fut-là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du Pere de Fontaney. Nous lui avions envoyé à *Canton*, & à *Coang-haï* plusieurs exprès : Messieurs Basset & Besnard avec Monsieur Oury, Capitaine en second; y étoient même allés pour l'informer de nos malheurs & de nos besoins; lui de son côté couroit pendant ce temps-là d'Isle en Isle, avec des périls extrêmes & de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas même les débris de la chalouppe, ni du canot que nous avions abandonnés vers *Sancian*. Le *Houpou* cependant (c'est le Mandarin des douannes) arrivé de *Canton* à *Tien-paï* pour ses intérêts, nous dit que le Pere Peliſſion, Supérieur de notre Maiſon de *Canton*, en étoit parti par mer en même-temps que lui, pour venir enlever, au nom du Pere de Fontaney, les preſens de l'Empereur; qu'en attendant, on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits

pour les marchandiſes. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter, euſſent été plus diligens, que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un dimanche au ſoir on vit deux galeres, qui paroiſſoient prendre la route de *Tien-paï*; un moment après on s'apperçut qu'elles avoient le cap ſur nous; on regarde avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qu'on croit blanc, après il devient jaune; enfin on y voit de gros caracteres Chinois; c'eſt le *Tagin*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce ſont Meſſieurs nos Directeurs de *Canton*, avec les Peres de Fontaney & Peliſſon. Auſſi-tôt les ſoldats ſe mettent ſous les armes, on prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces Meſſieurs, nous nous embraſſâmes avec plaiſir. Ils nous avoient apporté des mâts, & des rafraîchiſſemens. Les Chinois prierent qu'on ne tirât pas le canon qu'ils ne fuſſent retirés bien loin avec leurs galeres. On remâta promptement le vaiſſeau, afin de le faire entrer plus vîte à *Tien-paï*. Le port eſt grand & ſpacieux; mais ce ne ſont preſque par-tout que des ſables qui ſe couvrent & ſe découvrent

dans les marées, à peine y a-t-il dix fond pour les galeres Chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau; mais pour y aller, il faut passer, comme j'ai dit, sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées; mais le vent se trouva contraire.

Les Mandarins de *Tienpaï* vinrent là rendre leurs visites au Pere de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs & de bons traitemens; sur-tout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur port, ils nous en indiquerent un autre, environ vingt-cinq lieues plus bas. Les pilotes Chinois interrogés, nous en dirent des merveilles; on les y envoya sonder avec un de nos pilotes. Cependant on retourna à l'ancrage de *Fan-ki-chan*, où le Pere de Fontaney fit charger les présens de l'Empereur, & les fit transporter à *Tien-paï*, sur une galere qu'il avoit amenée exprès de *Canton*. Il étoit convenu avec les Mandarins qu'il les conduiroit par terre; le *Tsong-tou* avoit même demandé cela en grace, & s'étoit offert à en faire tous les frais. On donna

ordre par-tout de raccommoder les mauvais chemins, & de préparer des *Cong-koen* (ce ſont des maiſons où les Mandarins logent dans les voyages). Le *Hoppou* ſçachant que le Pere de Fontaney étoit à *Tien-paï* en déloga au plus vîte, & envoya ſeulement ſes gens à bord de l'Amphitrite, pour en faire la viſite; mais on ne daigna pas ſeulement les écouter. On ſe tenoit fiers des préſens de l'Empereur que ce vaiſſeau avoit apportés, & l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnoiſſance être exempt de tous les droits de la douanne & de la vexation de cet avide *Hoppou*.

Tandis que les Mandarins faiſoient couvrir à *Tien-paï* avec des cordes de paille les balots où étoient les préſens de l'Empereur, & les mettoient en état d'être tranſportés ſans riſque par des crocheteurs ſur des perches de bamboux; le Pere de Fontaney revint à bord me prendre & faire ſes adieux. Le Pere Contancin fut alors déclaré Aumônier du vaiſſeau; nous diſputâmes quelque temps à qui demeureroit, mais comme il eſt d'une mortification à ne céder à perſonne les occaſions de ſouffrir, le Pere de Fontaney termina le différent en ſa faveur. Ce fut le 12 novembre

1701 que je mis le pied à la Chine pour la premiere fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très-cher Pere, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre, après laquelle je soupirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, & je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses Apôtres & les Prédicateurs de son Evangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions & de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à *Tien-pai* il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit & le nom; car les Chinois ne sçauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Missionnaires & les Marchands mêmes en arrivant sont obligés de s'adopter le nom de quelque famille du pays. Le mien est *Tan-chan-kien*. Pour ce qui est de l'usage des manieres de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un Européen, un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un *Cong-koan* par les

Mandarins de *Tien-pai*, & régalés à la Chinoiſe dès le même ſoir. C'eſt une profuſion de viandes & de ragoûts que je veux croire qui ſont excellens; mais dont il me parut que nos François ne s'accommodoient gueres. Il y avoit de quoi contenter ceux qui ne cherchoient que la multitude & la diverſité des mets; car on nous en ſervit de plus de quarante façons différentes. Le lendmain M. de la Rigaudiere, qui nous étoit venu conduire juſques-là, avoit envie de régaler à ſon tour les Mandarins à l'Européenne; mais comme tous les balots étoient prêts pour le départ, auſſi bien que les porteurs & les ſoldats d'eſcorte, on ne voulut pas perdre de temps, ni s'arrêter.

Deux Mandarins du *Tſong-tou* vinrent donc le lendemain ordonner la marche, & préſider à la conduite des balots de l'Empereur. Chacun des balots portoit un petit étendard jaune avec une inſcription Chinoiſe, pour avertir le peuple qu'on eût du reſpect, quand ils paſſeroient. Les porteurs étoient obligés de donner leur nom par écrit, & quelqu'un qui les cautionnât; un ſoldat marchoit toujours à côté, le Capitaine répondoit de lui. Outre cela les Mandarins avec leurs gens faiſoient un petit eſcadron

volant, & prenoient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'eſt plus ſacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur, ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence; on la conſerve avec ſoin. J'admirai l'ordre qui régnoit dans notre marche, nous étions plus de quatre-cens hommes, en comptant le *Tagin* & les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens ſont des eſpeces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de paraſols & d'étendards, des valets de pied, des Officiers même de Juſtice deſtinés à châtier les coupables, &c. Le *Tagin* étoit porté dans un *palankin*, (1) nous le précédions, & nous lui tenions lieu de *Laoyés*. (2) C'eſt ainſi que nous ſortîmes de *Tien-paï*, & que nous fîmes le voyage de *Canton*.

En arrivant à *Yan-chu-yen*, qui eſt une petite ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitants étoient venus au

(1) C'eſt une eſpece de brancart ou de chaiſe à porteurs.

(2) Les *Laoyés* à la Chine ſont des Lettrés du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines cérémonies publiques.

devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient de part & d'autre le chemin. Ils nous dévoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la premiere fois de leur vie un *Tagin* Européen, & des barbes plus longues qu'elles ne ſont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'eſt qu'il n'y eût aucun tumulte & qu'il regnât un profond ſilence au milieu de cette troupe infinie de peuple aſſemblé, ſans pourtant qu'on vît nul Officier de police qui parût prendre ſoin de les tenir dans le devoir; ils ont cette retenue & cette modeſtie de l'éducation Chinoiſe, & comme j'ai dit, du reſpect profond que leur inſpire la vûe de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le Mandarin de *Yan-chuin-yen*, qui nous avoit envoyé la veille à plus de ſix lieues de ſa ville un ſouper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités & de préſens. Nous fûmes logés dans un magnifique *Cong-koen*. Il falloit paſſer trois cours avant d'arriver à l'appartement du *Tagin* & des *Laoyés*; l'expoſition de ces ſortes de maiſons eſt toujours preſque au midi; car il faut, ſuivant les loix de l'Empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai midi.

que but derriere eux. Quand on voyage sur l'eau dans des barques, on descend à terre, & l'on couche au premier endroit où la nuit surprend; les soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumés, & font un tintamare qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux auxquels l'appréhension des voleurs n'ôte pas l'envie de dormir.

Le 20 novembre, nous arrivâmes à *Chao-kin*. C'est une grande ville où demeure le *Tsong-tou*, qui est bon ami du Pere de Fontaney. Le port est fort spacieux, au confluant de trois rivieres ou grands canaux, dont l'un va à *Ho-tcheou*, l'autre vers le *Chan-si*, le troisieme conduit à *Canton*, à une lieue de *Chao-kin*. Ce troisieme canal est si resserré entre des montagnes, que quand il fait des pluies, il ne manque jamais d'y avoir un déluge à *Chao-kin*. Au mois de mars dernier, la riviere se déborda à la hauteur de quarante pieds. Nous vîmes des maisons sur le quai, le long du rivage, dont les toits avoient été emportés par l'inondation. Comme le *Tsong-tou* faisoit tous les frais de notre voyage, les Mandarins qui sont sous lui, ne manquerent pas, dans son absence, de signaler leur

zèle

zele à nous bien recevoir, ſelon l'ordre qu'il leur en avoit donné de *Canton*, où il nous attendoit avec impatience. Ils nous firent monter ſur une grande barque de Mandarin; ces voitures ſont bien commodes pour voyager ; on y eſt mieux logé que nous ne ſommes ordinairement dans nos maiſons.

De *Chao-kin* juſqu'à *Canton*, on ne voit des deux côtés de la riviere que de gros villages ; ils ſont ſi près, qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un ſeul. C'eſt-là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Nous laiſsâmes *Kian-men* à gauche ; c'eſt un village fameux pour ſa longueur ; il a plus de cinq lieues de long ; on y compte près de deux cens tours quarrées qu'on remplit de ſoldats en temps de guerre pour la défenſe des habitans. Nous paſsâmes à un bout du village de *Fo chan*, qui n'eſt pas ſi grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Il y a ſur la riviere ſeule plus de cinq mille barques qui ſont auſſi longues que nos plus grands vaiſſeaux, & chaque barque loge une famille entiere, avec ſes enfans & les enfans de ſes enfans. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs & de canots qui ſervent à paſſer d'un bord à

De *Yan-chuin-yen* nous vînmes à *Hotcheou ;* nous rencontrâmes en chemin une choſe aſſez particuliere. Ce ſont des roches d'une hauteur extraordinaire, & de la figure d'une groſſe tour quarrée qu'on voit plantées au milieu des plus vaſtes plaines. On ne ſçait comment elles ſe trouvent-là, ſi ce n'eſt que ce furent autrefois des montagnes, & que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces maſſes de pierre, les aient ainſi à la longue eſcarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture; c'eſt que nous en vîmes quelques-unes qui vers le bas, ſont encore environnées de terre juſqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette province-là de très-beau marbre, dont on ſe ſert pour faire des ponts & remplir les trous qui rendroient les chemins impratiquables. Un *Bonze*, qui n'avoit pas de quoi vivre, s'étant aviſé depuis quelques temps de réparer de la ſorte un de ces chemins, où une petite riviere faiſoit un très-vilain marais, le zele qu'il a témoigné en cela pour le bien public, & pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il ſe voit en état aujourd'hui de bâtir un beau pont, & auprès

du pont une maiſon de Bonzes. A voir de loin les groſſes pierres de marbre qu'il a amaſſées dans cette vallée pour ſon deſſein, je crus qu'on vouloit bâtir un palais tout entier, tant il y en avoit. Le marbre eſt d'une très-belle eſpece; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des paſſans ont déja polis.

A *Ho-tcheou* la petite armée de terre qui nous accompagnoit ſe changea en une armée navale. On mit tous les balots ſur 9 barques. On nous en donna quatre autres; l'une où étoient les proviſions & où on faiſoit la cuiſine; l'autre pour la muſique & les joueurs d'inſtrumens; la troiſieme qui portoit les ſoldats d'eſcorte, la quatrieme pour nous. Le long de la riviere, de lieue en lieue, il y avoit des corps de gardes, les ſoldats ſe rangeoient en haie du plus loin qu'ils nous voyoient, & nous ſaluoient à notre paſſage de la décharge de leur mouſquetterie, nos flûtes donnant le ſignal. La maniere de tirer en ces occaſions, eſt différente de la nôtre. Au lieu de porter le mouſquet à la main & de tirer en l'air, ou vis-à-vis d'eux comme nous, ils le portent ſous le bras, la croſſe en devant, & la décharge ſe fait comme s'ils vouloient frapper quel-

l'autre ; car ſur ces grandes rivieres, il n'y a point de ponts. Dans les campagnes & ſur de petites éminences près des villages, on voit une infinité de tombeaux : ce ſont des élévations de terre, terminées en pointe par une groſſe urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens ſe faſſent ainſi enterrer ; il faudroit bientôt autant d'eſpace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25 novembre, nous arrivâmes à *Canton*. Ce n'eſt pas une ville, c'eſt un monde, & un monde où l'on voit toutes ſortes de nations. La ſituation en eſt admirable ; elle eſt arroſée d'un grand fleuve qui, par ſes canaux, aboutit à différentes provinces. On dit qu'elle eſt plus grande que Paris. Les maiſons n'y ſont pas magnifiques au-dehors ; le plus ſuperbe édifice qu'il y ait, c'eſt l'égliſe que le Pere Turcotti, Jéſuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans. Les Infideles s'en étant plaints au Viceroi, comme d'une inſulte que cet étranger faiſoit à leurs maiſons & à leurs pagodes, celui-ci, qui eſt un des plus ſages Magiſtrats de la Chine, leur répondit : *Comment voulez-vous que je faſſe abattre à Canton une Egliſe dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une*

plus belle encore à Peking dans ſon propre palais? En effet, nous avons appris ici que ce grand Prince continue à favoriſer la Religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envoyât le Pere de Fontaney en France, il avoit donné aux Jéſuites François un terrein ſpacieux dans l'enceinte de ſon palais, pour y élever un Temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent & du marbre pour le bâtir. Quelle conſolation ſeroit-ce, ſi ce Prince venoit lui-même l'y reconnoître & enfin l'y adorer avec nous? L'édifice eſt à l'Européenne. Un de nos Freres (1) qui eſt très-habile architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bientôt dans ces provinces pluſieurs autres égliſes, dont notre grand Monarque ſera le fondateur, car il a donné au Pere de Fontaney à ce dernier voyage, ce qui étoit néceſſaire pour en bâtir quatre, & a promis quand elles ſeroient achevées, de fournir ce qu'il faudroit pour en élever encore de nouvelles; il ſeroit à ſouhaiter que tous les Princes de l'Europe ſe fiſſent, à ſon exemple, un point d'honneur & de Religion de con-

(1) Le Frere de Belleville.

ſacrer ainſi des temples à Jeſus-Chriſt dans les pays infideles.

Pour ce qui eſt de nous, nous employerons notre vie & nos ſoins à faire en ſorte que ces temples ſoient bientôt remplis de fervens Chrétiens. Je ne ſçais point encore quel ſera le lieu de ma Miſſion. Nous partons dans trois jours avec le Pere de Fontaney, qui nous placera en différens endroits, les uns s'arrêteront ſur la route dans les villes, où nous avons déja des établiſſemens; les autres iront à *Nanking*; (1) pour y établir un Séminaire. On envoyera-là d'abord les Miſſionnaires, qui viendront d'Europe, afin d'y étudier & de ſe rendre habiles dans la langue & dans l'intelligence des livres Chinois. Nous ſommes entrés neuf Miſſionnaires à la Chine avec le Pere de Fontaney. Notre troupe s'eſt accrue par l'arivée des Peres Hervieu, Noëlas, Melon, & Chomel, qui ſont venus par la voie des Indes. Le Pere de la Fontaine devoit faire le cinquieme; je lui avois donné rendez-vous à *Canton*, mais ayant trouvé dans le *Maduré* (2) une Miſſion, où l'on

(1) C'eſt la ſeconde ville de la Chine.

(2) C'eſt un Royaume des Indes orientales,

à le bonheur de verſer ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, comme a fait depuis quelques années le Pere Jean de Brito, (1) il a préferé cette Miſſion à celle de la Chine, où les affaires de la Religion paroiſſent être en trop bon état pour eſpérer d'y ſouffrir ſi-tôt le martyre. Quand je ſerai un peu plus inſtruit de la carte du pays, je vous en manderai des nouvelles. C'eſt bien aſſez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la voie d'Angleterre, car l'Amphitrite ne ſçauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaiſſeau. Je me recommande toujours à vos prieres, & ſuis avec toute la reconnoiſſance & le reſpect que je dois, &c.

---

au milieu de la grande peninſule qui eſt en-deçà du Gange.

(1) L'hiſtoire du martyre de ce grand ſerviteur de Dieu eſt dans le recueil des Mémoires des Indes.

LETTRE

Du Pere de Chavagnac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Cho-tcheou, le 30 décembre 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Vous apprendrez par les lettres que le Pere de Tartre & nos autres Peres ont écrit en Europe, les dangers dont Dieu, par ſa miſéricorde, a bien voulu préſerver vos amis. Etant arrivés en quatre mois & demi, le plus heureuſement du monde, à deux journées de *Macao*, le 29 de juillet, un vendredi, jour conſacré ſur notre vaiſſeau à honorer ſaint François Xavier, nous nous vîmes enlever par une horrible tempête tous nos mâts, malgré les efforts de M. de la Rigaudiere, notre Capitaine, qui diſputa à la fureur des vents & de la mer toutes les pieces de ſa mâture l'une après l'autre.

Il fit dans cette occaſion des prodiges auſſi-bien que tout ſon équipage; mais l'Amphitrite étoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu-là même le voyage précédent, & d'avoir manqué de reconnoiſſance envers ſaint François Xavier ſon libérateur. La premiere penſée qui vint à tous les Officiers & à tout l'équipage, quand on ſe vit à deux doigts du naufrage dans ce même endroit, fut que Dieu les vouloit punir du peu de fidélité que la plupart avoient eu à s'acquitter du premier vœu, & on réſolut qu'il falloit, avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qu'on avoit ſi mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui ſe paſſa pendant vingt-quatre heures que le vaiſſeau fut à la merci des vents & de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conſervés.

Après que cette premiere tempête fut paſſée, nous fîmes route vers l'Iſle de *Sancian*, que nous reconnûmes de loin, le 5 d'août, & nous allâmes mouiller à huit lieues de *Macao*, dans l'eſpérance d'entrer le lendemain ou les jours ſuivans dans la riviere de *Canton*; mais Dieu vouloit que l'Amphitrite, rede-

vable deux fois de ſon ſalut à l'interceſſion de ſaint François Xavier, allât à ſon tombeau lui faire amende honorable de ſa premiere infidélité, & ſatisfaire à ſon ſecond vœu. En effet, ce jour-là même & le ſuivant, le vent devint contraire, & nous empêcha de doubler la pointe de *Macao*. Le 7, une ſeconde tempête nous obligea, bon gré malgré, de chercher un aſyle. *Sancian* étoit le ſeul endroit que l'on connût. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils & de rochers, que tous nos Marins tomberent d'accord qu'on avoit été ce jour-là plus près du naufrage que le jour que nous fûmes démâtés. La nuit la tempête devint ſi affreuſe, que quoique nous fuſſions à couvert des vents & des flots, derriere la pointe de l'Iſle de *Sancian*, notre cable penſa rompre; & les vagues furent ſi grandes, qu'à chaque roulis le canon de notre batterie haute trempoit dans la mer. Le 9, on paſſa de l'autre côté entre l'Iſle & les terres, & on alla mouiller à la vue du tombeau de ſaint François Xavier. D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna ſolemnellement les Litanies de ce grand Saint. On continua enſuite, pendant plus de quinze jours

que nous fûmes arrêtés-là, à honorer en diverſes façons l'Apôtre des Indes. Nous allions preſque tous les jours dire la meſſe ſur ſon tombeau, & tout l'équipage y fit ſes dévotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joie & de conſolation.

De *Sancian*, nous ſommes venus à *Canton*, ſur les Galeres Chinoiſes. Le Pere de Tartre & le Pere Contancin, qui reſterent ſur le vaiſſeau, eſſuyerent encore deux typhons, dont l'un les prit une ſeconde fois à la vue de *Macao*, & les emporta à cent lieues de là, derriere une méchante Iſle, où ils ont été obligés de mouiller, & d'eſſuyer ſur une ſeule ancre une quatriéme tempête plus horrible que les précédentes. Le canot, la chalouppe, quatre ancres, leurs voiles & leurs vergues, leur mât de miſaine, tout a été perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivâmes à *Canton* le 9 de ſeptembre. Nous apprîmes ce jour-là même que les Peres Hervieu & Noëlas étoient arrivés ſur un vaiſſeau Anglois, à l'embouchure de la riviere de *Canton*. Quelques jours après, les Peres Chomel & Melon arriverent auſſi ſur un vaiſſeau François de *Surate*. Ainſi nous

nous trouvâmes à *Canton* une recrue de treize Miſſionnaires arrivés en moins de huit jours. Nous eſpérions de voir auſſi le Pere de la Fontaine, mais il eſt demeuré aux Indes, pour ſe conſacrer à la ſainte & pénible Miſſion de *Maduré*. Cette perte nous a été ſenſible, mais nous comptons qu'elle ſera réparée par pluſieurs de nos Freres qui viendront inceſſamment nous joindre. Au reſte, que toutes ces tempêtes n'ébranlent perſonne. Dieu ſçait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il protége, & qui ſe confient en lui. On n'éprouve preſque jamais de plus ſenſibles ni de plus ſolides conſolations, que dans les momens où l'on paroît abandonné de tous les ſecours humains, & où tout fait connoître qu'on eſt abſolument entre les mains de la Providence. Nous ſommes obligés de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir ſouvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué, avant que je partiſſe, que je vous ferois plaiſir de vous mander de quel caractere doivent être les Miſſionnaires qu'on choiſit pour cette Miſſion. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis aujourd'hui; cependant de-

puis trois mois que je ſuis à la Chine, & que j'ai conféré avec des Miſſionnaires de divers Ordres, je crois en ſçavoir aſſez pour vous dire là-deſſus ce qui eſt de plus eſſentiel. Premiérement, il faut des gens déterminés pour l'amour de Jeſus-Chriſt à ſe gêner en tout, & à ſe faire des hommes tout nouveaux, non-ſeulement par le changement de climat, d'habillement & de nourriture, mais plus encore par des manieres entiérement oppoſées aux mœurs & au caractere de la Nation Françoiſe. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir, ne doit guere penſer à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui ſe laiſſent dominer par leur naturel, une humeur trop vive feroit ici d'étranges ravages. Le génie du Pays demande qu'on ſoit maître de ſes paſſions, & ſur-tout d'une certaine activité turbulente, qui veut tout faire & tout emporter d'aſſaut. Les Chinois ne ſont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un François eſt capable de leur dire en une heure. Il faut ſouffrir ſans prendre feu & ſans s'impatienter, cette lenteur & cette indolence naturelle; traiter ſans ſe décourager de la Religion avec une Nation qui ne craint que l'Em-

pereur, & qui n'aime que l'argent, insenſible par conſéquent, & indifférente à l'excès pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes déſolé à chaque moment, ſi vous n'avez une douceur, une modération & une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue & des caracteres demande avec cela qu'on aime l'étude, quoique cette étude n'ait rien d'agréable & d'engageant, que l'eſpérance de s'en ſervir un jour avec ſuccès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matiere, il y a toujours à étudier, & il faut s'accoutumer à paſſer continuellement de l'action à l'étude, & de l'étude aux fonctions du dehors. On ſçait encore que les Chinois ſe piquent d'être les peuples les plus polis & les plus civiliſés qui ſoient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en coûte pour ſe rendre civil & poli, ſelon leur goût. Le cérémonial de ce pays-ci eſt le plus gênant & le plus embarraſſant pour un François, qu'on puiſſe s'imaginer; c'eſt une affaire que de l'apprendre, & c'en eſt une autre que de l'obſerver. Les ſciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, diſpoſent particuliérement les Grands à paſſer par-

deſſus le ſouverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Vous voyez donc, mon Révérend Pere, combien cette gêne univerſelle, dont je parlois d'abord, eſt néceſſaire en ce pays, plus que dans nulle autre Miſſion. Je ne parle point des vertus chrétiennes & religieuſes, ſans leſquelles ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni ſe conſerver ſoi-même, ni rien faire de grand pour la converſion des ames. Je conſeillerois à ceux qui ſe ſentent appellés à la Chine, de lire & de relire la vie du Pere Ricci, écrite par le Pere d'Orléans, & d'étudier à loiſir le caractere de ce grand homme, qu'on regarde avec raiſon comme le fondateur de cette floriſſante Miſſion. On voit réuni dans ſa perſonne cet aſſemblage de bonnes qualités qui rendent un homme propre à faire ici un bien ſolide, & l'on peut ſe croire d'autant mieux diſpoſé à venir travailler dans cet Empire, qu'on ſe trouvera plus ſemblable à lui, ou plus réſolu, avec la grace de Dieu, à le devenir. On ſe le propoſe particuliérement ici pour modéle, & nous avons la conſolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, ſont auſſi ceux au zéle & aux travaux de qui Dieu

donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne ſe faſſe pas communément ici de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves ſi éclatantes de la vérité du Chriſtianiſme, Dieu ne laiſſe pas d'aider la foibleſſe des Idolâtres & des Néophytes, par certains événemens qu ont quelque choſe de prodigieux.

Le Pere Baborier en marque pluſieurs dans ſes lettres que vous verrez ſans doute à Paris. L'un, de la maiſon d'un Chrétien conſervée ſeule au milieu d'un incendie qui conſuma plus de quarante maiſons autour d'elle. L'autre, d'un idolâtre délivré de la perſécution du démon, à la priere d'un fervent Chrétien. Le troiſieme, d'un enfant ſoutenu & retiré par une main inviſible d'un puits où il étoit tombé. Le Pere Fouquet, dans ſa nouvelle Miſſion, a les plus belles eſpérances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'Idolâtres, preſſés les uns par les remords de leur conſcience, les autres par des ſonges terribles, dont Dieu ſe ſert pour les faire penſer à l'éternité; qu'il en a baptiſé en un jour juſqu'à trente-cinq, & qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui ſe font inſtruire.

J'ai appris de deux François qui viennent de *Péking*, que l'Egliſe de nos Peres François eſt achevée. C'eſt un des plus beaux édifices de cette grande ville. Les cenſeurs de l'Empire (nous les nommons ainſi parce que leur emploi eſt le même à peu près que ceux des cenſeurs de l'ancienne Rome); les cenſeurs la voyant ſi élevée, repréſenterent que cela étoit contre les loix. *C'eſt moi qui ai tort*, répondit l'Empereur, *c'eſt par mon ordre que les Peres l'ont faite de cette maniere.* Comme les cenſeurs inſiſtoient, & marquoient qu'il falloit envoyer un contr'ordre, & faire abaiſſer cette égliſe: *Que voulez-vous que je faſſe*, repartit le Prince, *ces Etrangers me rendent tous les jours des ſervices conſidérables; je ne ſçai comment les récompenſer; ils refuſent les charges & les emplois; ils ne veulent point d'argent; il n'y a que leur Religion qui les touche, c'eſt par ce ſeul endroit que je puis leur faire plaiſir. Qu'on ne m'en parle plus.*

M. l'Evêque de *Péking* a donné la Confirmation à plus de douze mille Chrétiens. Le Pere Bouvet eſt occupé depuis le matin juſqu'au ſoir à inſtruire ceux qui viennent pour embraſſer notre ſainte Religion. Il y a eu entr'autres un Bonze qui s'eſt converti d'une maniere aſſez

particuliere. Il étoit fort dévot dans ſa fauſſe Religion, & il s'occupoit à bâtir une pagode ſur un grand chemin, lorſque deux Chrétiens paſſant par-là, lui dirent qu'il ſe donnoit bien de la peine pour une fauſſe divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à *Péking* trouver les Européens qui étoient dans le palais de l'Empereur, qu'ils lui expliqueroient la loi du grand Dieu du Ciel, & du ſouverain Seigneur de toutes choſes. Le Bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion chrétienne, les crut, vint à *Peking*, ſe convertit, & s'en retourna achever ſon bâtiment, qu'il a conſacré depuis à Jeſus-Chriſt. Il eſt maintenant un des plus fervens Prédicateurs de la vraie Religion.

On travaille actuellement à la converſion d'un Officier Tartare, qu'une rencontre qui a fait beaucoup d'honneur au Chriſtianiſme, a engagé à ſe faire inſtruire de la loi de Jeſus-Chriſt. Il entroit à cheval à *Péking*, il laiſſa par haſard tomber ſa bourſe. Un pauvre Artiſan Chrétien la vit tomber, la ramaſſa, & courut après lui pour la lui rendre; l'Officier regardant avec mépris ce pauvre homme, & ne ſçachant ce qu'il lui vouloit, piqua ſon cheval; le Chré-

tien ne le perdit point de vue, & le ſuivit juſqu'à ſa maiſon. Là, le Tartare tout en colere le maltraita d'abord de paroles, & lui demanda ce qu'il lui vouloit; *vous rendre votre bourſe que vous avez laiſſé tomber*, lui répondit le Chrétien. Le Tartare fut ſurpris, & changeant de langage, voulut ſçavoir pourquoi, contre les coutumes de l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit ſon argent. *C'eſt que je ſuis Chrétien*, repartit l'Artiſan, *& ma Religion m'oblige de le faire.* Cette réponſe piqua la curioſité de l'Officier, il voulut ſçavoir qu'elle étoit cette Religion; il vint voir les Peres, il les écouta, il marqua beaucoup d'eſtime pour tout ce qu'ils lui dirent des myſteres & des maximes de la loi chrétienne. Il faut eſpérer que la grace achevera en lui ce qu'elle a ſi heureuſement commencé.

Le Pere Caſtner, Jeſuite Bavarrois, m'a fait la grace de me mener avec lui à cinq lieues de *Canton*, dans ſa Miſſion. C'eſt à *Fochan*, qui eſt une bourgade plus grande que Paris, & où l'on compte neuf cens mille ames. Pour la grandeur, j'en parle comme témoin oculaire; pour le nombre des habitans, j'en parle ſur le témoignage de tous les Miſ-

ſionnaires de *Canton*. J'ai vu à *Fochan* une fort belle égliſe, de la forme à-peu-près & de la grandeur de celle de notre Noviciat de Paris. J'y trouvai un très-grand nombre de fervens Chrétiens, & ce Pere devoit, quelques jours après mon départ, baptiſer trois cens Catécuhmenes dans les villages circonvoiſins qui ſont de ſon reſſort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choſes des autres Miſſions, mais je me ſuis fait une loi de ne parler que de ce que j'ai vu ou appris par lettres que j'ai lues moi-même. Peut-être qu'un jour j'aurai le bonheur de vous faire part auſſi du ſuccès que la miſéricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes foibles travaux & aux prieres de mes amis. Je me recommande très-particuliérement aux vôtres, & ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Fouquet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſeigneur le Duc de la Force, Pair de France.

A Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiamſi à la Chine, le 26 novembre 1702.

MONSEIGNEUR,

La paix & la grace de J. C. Notre Seigneur.

Si les lettres que j'ai reçues d'Europe cette année m'ont comblé de joie, en m'apprenant les bénédictions continuelles que Dieu verſe ſur la France, ſur le grand Prince qui la gouverne, & ſur toute la famille Royale; je n'ai pas été moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu, & pour la gloire de la Religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverſer les Idoles & à détruire l'empire du démon, il vous eſt bien glorieux, Monſeigneur, de combattre l'héréſie,

de la confondre & de la bannir de toutes vos terres, avec un ſuccès qui déſole les partiſans de l'erreur, & qui vous attire l'eſtime du Roi, & les applaudiſſemens de toute la France. Il eſt aſſez ſurprenant qu'en moins de deux ans vous ayez engagé plus de ſix mille hérétiques à ſe faire inſtruire des vérités catholiques, & à rentrer de bonne foi dans le ſein de la véritable égliſe.

Permettez-moi, Monſeigneur, de prendre part à un ſi heureux ſuccès, & à la ſatisfaction que reçoit notre auguſte Maître, de vous voir répondre ſi fidélement aux ſoins qu'il a pris pour vous donner une éducation catholique & digne de votre illuſtre naiſſance. Quoique Dieu répande tous les jours ſes graces ſur la Miſſion Françoiſe que nous avons établie depuis quelques années dans ce vaſte Empire, aucun de nous ne compte encore comme vous, les cinq & ſix mille Infideles convertis. Depuis quatre ans que nous ſommes ici, tout le temps s'eſt preſque paſſé à apprendre la langue, & à faire quelques établiſſemens ſolides. Il ne faut point s'en étonner, les commencemens d'une Miſſion ſont toujours difficiles, il faut renverſer la terre plus d'une fois avant que de ſemer & de recueillir,

Comme vous avez la bonté de vous intéreſſer à ce qui nous regarde, & que vous ſouhaitez ſçavoir des nouvelles de notre Miſſion, je vas vous rendre un compte exact de nos occupations préſentes, & des eſpérances que Dieu nous donne pour le temps à venir. Mais comme je ne veux rien vous écrire qui ne ſoit venu à ma connoiſſance par des voies aſſurées, je me bornerai à ce qui regarde les ſeuls Jéſuites François, que j'ai trouvés ici, ou qui y ſont venus avec moi & depuis moi.

J'arrivai à la Chine le vingt-cinquieme de juillet de l'année mil ſix cent quatre-vingts-dix neuf. Nos Peres François n'y avoient alors que deux maiſons. La premiere à Peking dans l'enceinte du palais Impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle égliſe, bâtie avec la permiſſion & par les libéralités de l'Empereur. La ſeconde à Canton, qui eſt un des plus fameux ports de cet Empire, où les Européens & pluſieurs Nations de l'orient font un grand commerce. Ces deux Maiſons ne ſuffiſant pas pour le nombre de nos Miſſionnaires, qui augmentoient tous les jours, on penſa à faire de nouveaux établiſſemens. On jetta les yeux ſur la province de *Kiam-ſi*, & les

Peres de Broiſſia & Domenge, acheterent trois maiſons pour y faire trois égliſes. Une à *Fou-tcheou*, l'autre à *Jao-tcheou*, & la troiſieme à *Kieou-kiang*, qui ſont trois villes du premier ordre. Ces maiſons ne coûterent qu'environ deux cens quatre-vingt taels, ce qui revient à peu près à onze ou douze cens livres de notre monnoie. Ce n'étoit que de vieilles mazures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, étoient devenus inhabitables. Les toits étoient ouverts de tous côtés, & l'on y étoit expoſé à la pluie & à toutes les injures de l'air. De plus la maiſon de *Fou-tcheou* ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, & ce n'a été qu'après bien des formalités & des embarras, que nous en ſommes demeurés paiſibles poſſeſſeurs. Quelque grandes que fuſſent les incommodités que ſouffrirent les Peres, qui nous procurerent ces premiers établiſſemens, ils y furent peu ſenſibles; mais nous le fûmes tous infiniment aux oppoſitions que formerent les Mandarins de *Kieou-kiang*, & de *Jao-tcheou* à notre établiſſement dans ces deux villes.

Ces oppoſitions durerent près d'un an & demi; car les Gouverneurs, qui ſont des Mandarins inférieurs, ne réglent

pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes: ainſi ils ſont obligés d'en faire leur rapport aux Mandarins ſupérieurs, c'eſt-à-dire, au *Pou-Tchimſſée*, que nos Européens appellent le Tréſorier Général de la province, & au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de Viceroi. Ce fut devant ces deux grands Mandarins, qui ne reconnoiſſent au-deſſus d'eux que les Tribunaux de Peking, que fut portée l'affaire des deux maiſons que nous avions achetées. On s'oppoſoit à notre établiſſement dans ces deux villes, parce que nous étions étrangers, & parce que nous prêchions une loi étrangere. Comme la qualité d'étranger eſt toujours odieuſe à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour être condamnés, & nous l'euſſions été, ſi le Tréſorier général n'eût pris notre défenſe & n'eût fait valoir le fameux édit, qui fut porté en mil ſix cent quatre-vingt-douze en faveur de la religion Chrétienne. Il eſt vrai que cet édit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles égliſes, mais il nous maintient dans les anciennes, & nous permet d'y aſſembler le peuple; ce qui parut ſuffiſant à des Juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établiſſemens que nous avions faits.

Cette affaire étant heureuſement terminée, le Pere de Broiſſia reçut ordre de paſſer dans la province de *Tche-kiam* pour fonder un Egliſe à *Nimpo*, port de mer ſur la côte Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon, qui n'en eſt éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poſte nous parut néceſſaire, non-ſeulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon où la Religion Chrétienne a été autrefois ſi floriſſante, & où l'on dit qu'elle s'eſt conſervée juſqu'à préſent malgré les horribles perſécutions qui déſolent depuis ſi long-temps cette égliſe. Les Peres de Broiſſia & Gollet étant arrivés à *Nimpo*, au mois d'août de l'année derniere, y demeurerent trois ou quatre mois avec de grandes incommodités, & ſans pouvoir trouver aucune maiſon qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter celles qu'on leur préſentoit. Cela les obligea de prendre un emplacement, & de bâtir quelques chambres, pour ſe loger: mais ce ne fut pas ſans contradiction, le *Tchen-hien* de la ville (c'eſt l'Officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils étoient, d'où ils venoient,

&

& quel étoit leur deſſein ; & après leur réponſe, il défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il préſenta même une requête contre eux aux Mandarins, dont il dépendoit. Cette requête paſſa par tous les Tribunaux, & vint enfin au Vicerοi de la province. Si ce premier Mandarin eût été auſſi-bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eût pu par lui même conclure comme eux la choſe en notre faveur, & nous épargner beaucoup de peines, de craintes & de frais ; mais au lieu de prononcer ſur la requête, il la renvoya à la Cour des Rites. Ce Tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, & contraire au Chriſtianiſme, n'auroit pu ſuivre en cette occaſion ſes anciennes maximes, ſans renverſer tous nos établiſſemens, & ſans ruiner entiérement notre Miſſion naiſſante : mais Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le Pere Gerbillon, notre Supérieur général, trouva parmi les Officiers de cette Cour formidable des amis puiſſans & de zelés protecteurs, qui gagnerent des voix en notre faveur, & qui firent donner au Viceroi de *Tche-kiam* une réponſe auſſi favorable que nous la pouvions ſouhaiter.

Nous eûmes une plus rude perſécution à ſoutenir dans la Province de *Hou-coüan*. Le Pere Domenge & le Pere Porquet acheterent à *Hoan-tcheou* une petite maiſon pour la ſomme de ſoixante & ſix taels. Ce lieu nous étoit commode: outre qu'il n'eſt pas éloigné de la capitale de *Hou-coüan*, il y avoit déja quelques anciens Chrétiens qui demandoient du ſecours. La maiſon ne devoit pas faire envie; on n'y voyoit ni porte, ni fenêtres, ni meubles; de ſorte que le Pere Hervieu étant venu en prendre poſſeſſion, fut obligé les premiers jours de coucher à terre & preſque à découvert. Cependant un Bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Miſſionnaire, ſe mit à la tête de la canaille qu'il avoit apoſtée, & alla le déférer aux Mandarins. Les Prêtres des Idoles ſouffrent impatiemment de voir élever des égliſes, parce que les Chrétiens, dès qu'ils ſont Chrétiens, refuſent de contribuer à l'entretien des Pagodes. Le Pere Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'appaiſer; il ſe trompa. Le Mandarin lui fit dire de ſe retirer au plutôt, & envoya des *Tchai*, c'eſt-à-dire, des huiſſiers pour lui en ſignifier l'ordre. A la troiſiéme ſommation,

le Pere fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme, dont la colere auroit pu avoir de fâcheuſes ſuites. On abandonna ainſi outre la maiſon de *Hoan-cheou*, celle de *Han-yan*, qu'on venoit d'acheter dans la même province de *Hou-coüan*.

Les Peres comptoient beaucoup ſur l'appel qu'ils pouvoient interjetter au Viceroi, à qui des perſonnes de conſidération les avoient recommandés; mais ce Mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la Cour des Rites; ce que nous appréhendions par-deſſus toutes choſes, dans la crainte que ce Tribunal, qui venoit déja de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir ſi ſouvent, ne ſe formât quelque idée déſavantageuſe des établiſſemens que nous faiſions dans les provinces. Les préjugés euſſent pu renaître contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On eût répondu de s'en tenir à la coutume: C'eſt la grande raiſon ici, & cette raiſon qu'on rapporte, tient ſouvent la place de beaucoup d'autres, qu'on croit avoir & qu'on n'oſe pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne ſçauroient s'imaginer qu'on puiſſe ſe propoſer dans tout ce qu'on entre-

prend, une autre fin que l'intérêt : ce qu'on dit des motifs qui font agir les hommes apoſtoliques, & qui les portent à quitter leur pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la ſeule vue de glorifier Dieu & de ſauver les ames, ne les touche point, parce qu'il leur paroît incroyable. Cependant ils nous voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des fatigues & des dangers immenſes ; ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui nous amene à la Chine, puiſque nous y ſubſiſtons ſans rien leur demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours ; ni l'envie d'amaſſer des richeſſes, puiſque nous les mépriſons & que nous ne vendons ni n'achetons rien ; ils ont recours à des deſſeins de politique, & quelques-uns ſont aſſez ſimples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'Etat, & par des intrigues ſecretes, nous rendre maîtres de l'Empire. Quelque extravagant que ſoit ce ſoupçon, il y a eu, & il eſt à craindre qu'il n'y ait peut-être encore des gens capables de le concevoir. *Yamquami-ſiem*, ce terrible ennemi de la religion Chrétienne, qui fit ſouffrir au Pere Adam Schall une ſi cruelle perſécution, & qui vouloit envelopper tous les Miſ-

ſionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur impoſa ce crime affreux. Cette accuſation trouva créance dans des eſprits naturellement ſoupçonneux & pleins d'ombrages; & ſi la main de Dieu, par des prodiges ineſpérés, n'eût déconcerté le projet de cet impie, c'étoit fait de notre ſainte loi & des Prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore long-temps que j'étois à *Fou-tcheou*, lorſqu'un Chrétien m'avertit qu'on répandoit contre nous de ſemblables bruits. Quelque effort qu'il eût pu faire, pour détromper par de ſolides raiſons ceux qui étoient dans une opinion ſi ridicule, il m'avoua qu'il n'avoit pu en venir à bout. Les Bonzes, ennemis par intérêt de la ſainte doctrine que nous prêchons, ſont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces; ils les ſement adroitement parmi le peuple, & pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille ſots contes, auxquels on ne laiſſe pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur réuſſit mieux que ce qu'ils rebattent ſans ceſſe aux oreilles de la populace ſtupide, que les diſgraces temporelles, les maladies, mille autres accidens funeſtes, & la mort même ſont des ſuites infaillibles du baptême. Il eſt

incroyable combien ces terreurs, quoique démenties souvent par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le Christianisme, sur quoi voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un Catéchiste me vint trouver à l'église, pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avoit changé de sentiment. *Allez dire au Prédicateur de votre loi*, dit cet Infidele au Catéchiste, *qu'il se tienne en repos chez-lui, je sçai ses desseins, & je suis instruit de ses prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche; qu'il s'adresse à d'autres, car je ne consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma maison, ni qu'il la baptise.* Le Catéchiste touché de compassion, de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme; mais tous ses efforts furent inutiles, & la femme mourut sans être baptisée. C'est ainsi que le démon se joue de ce peuple infortuné, dont la crédulité pour les fables les plus grossieres, est excessive, pendant qu'il ferme les yeux aux vérités les plus claires, & à tout ce qui pour-

roit le conduire à la connoiſſance de Dieu. Dans un pays où l'on eſt ſi prévenu contre nous, & au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous obſerver, vous jugez aſſez, Monſeigneur, avec quelle circonſpection doivent agir ceux qui viennent ici prêcher l'Evangile. Ce n'eſt pas aſſez d'apporter beaucoup de zele, il faut que ce ſoit un zele réglé par une grande prudence, ſans quoi l'on eſt en danger de tout gâter, & de mettre de grands obſtacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis point ce qu'il y a à ſouffrir dans les voyages & dans les courſes néceſſaires auxquelles notre miniſtere nous engage. Il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyions des barques ſe briſer à nos yeux; veiller les nuits entieres pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils nous avoient pu ſurprendre; nous faire entendre à une Nation, dont nous ne ſçavions encore la langue que très-imparfaitement. Ces peines & beaucoup d'autres, font que nous oſons nous appliquer ces paroles du Prophete; *ils alloient & venoient, jettant le grain en terre avec beaucoup de larmes.* Mais nous eſpérons auſſi de la miſéricorde infinie de

Dieu, qu'il vérifiera encore en nous les paroles qui ſuivent: *Ils viendront enfin avec joie, chargés des gerbes qu'ils auront recueillies.* Nous voyons déja des commencemens qui nous conſolent, & je me perſuade qu'en les liſant, vous aurez vous-même, Monſeigneur, une véritable conſolation.

Tandis que les Miſſionnaires, dont j'ai parlé, étoient occupés à la fondation des nouvelles égliſes, les autres travailloient à remplir de fideles celles qui ſe trouvoient déja établies. Le Pere d'Entrecolles, qui fut envoyé à *Jao-tcheou*, ne trouva pas dans cette ville un ſeul Chrétien lorſqu'il y arriva. A la vérité un jeune homme de *Hoi-tcheou*, ville de la province de Nankin, avoit reçu le baptême des mains du Pere de Broiſſia, dans la nouvelle égliſe de *Jao-tcheou*; mais comme il étoit étranger, il ſe retira bientôt dans ſon pays. Ainſi le premier que le Pere d'Entrecolles eut le bonheur de mettre dans le chemin du ſalut, fut un pauvre maçon, du nombre de ceux qui avoient travaillé au bâtiment de la petite chapelle. Ici, à l'exemple de Notre Seigneur, nous pouvons donner pour marque de notre Miſſion, que nous évangéliſons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme par-tout ailleurs, moins d'obſtacles &

plus de docilité aux vérités du ſalut que dans les Grands & dans les puiſſans du ſiécle. Celui-ci étant tombé dangereuſement malade, eut recours à toutes les ſuperſtitions des Bonzes, mais ce fut ſans aucun ſuccès. On en avertit le Pere d'Entrecolles, qui ſe ſentit touché de l'aveuglement & du danger de ce bon manœuvre. Comme il avoit apporté d'Europe quelques remedes, il les fit offrir au malade, dans la vue de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendoit nullement par-là faire ſociété de religion avec nous. C'étoit pourtant le moyen que Dieu avoit choiſi pour le faire Chrétien; les remedes le ſoulagerent, & ſon cœur ſe trouva bien-tôt changé. Il demanda de lui-même à être inſtruit, il apprit en un jour toutes les prieres, & s'étant enſuite fait traîner ſur les bras de ſes enfans juſqu'à l'oratoire qu'il avoit bâti, il témoigna tant de ferveur & tant de foi qu'on crut le devoir baptiſer. Peu de temps après ſon baptême il retomba dans ſa langueur, ce qui bien loin de l'ébranler, ne ſervit en épurant ſa foi qu'à l'affermir davantage. Il ſoutint cette épreuve avec une réſignation admirable, & ſe ſentant près de ſa fin, il demanda les

derniers sacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir très-vif de ses péchés passés, & une espérance ferme que Dieu lui voudroit bien faire miséricorde. Il expira au milieu de sa famille, qu'il exhorta fortement à embrasser la religion dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut suivie de la conversion d'un jeune homme, qui étoit fils du premier mari de sa femme, & que Dieu toucha à la vue des obsèques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit célébrer la messe pour le repos de son ame, le Pere d'Entrecolles fit parer sa chapelle de divers ornemens qu'il avoit apportés d'Europe. Ce spectacle extraordinaire excita la curiosité des Chinois. Comme c'étoit le nouvel an, temps auquel on ne pense ici qu'aux divertissemens & aux visites, le peuple désoccuppé accourut en foule à l'église. De grandes & belles images, dont elle étoit toute tapissée, arrêtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vu de semblable; ils en demandoient l'explication. Durant près de trois semaines, ce fut chaque jour un monde nouveau & de nouvelles questions; il vint plus de dix mille personnes, & ce fut alors, dit le Pere d'Entrecolles, dans la lettre qu'il écrit, que

je reſſentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore aſſez bien la langue, expliquer nos ſaints myſteres, à cette foule d'infideles, qui deſiroient d'en être inſtruits. J'y ſuppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me fut poſſible par mes domeſtiques, qui ſçachant bien leur créance, ſe faiſoient écouter avec aſſez d'attention, & par les livres que je diſtribuai à ceux qui étoient capables d'en profiter. Pluſieurs de ces derniers revinrent propoſer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naître. Mais il eſt ſurprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui on annonça le Royaume de Dieu, il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumiere, & qui demanderent le baptême.

Le premier étoit *Sieou-tſai* d'armes, c'eſt-à-dire, gradué; car les Chinois ont des gradués dans les armes, auſſi bien que dans les lettres. Un homme qui veut ſe pouſſer par cette route, eſt obligé de paſſer par divers examens, de faire voir ſon habileté à tirer de l'arc & à monter à cheval, & de donner des preuves de ſa force & de ſon adreſſe dans les autres exercices militaires. Il doit auſſi avoir de la ſcience; car on leur donne à ré-

ſoudre certains problêmes, qui regardent les campemens & les autres fonctions de la guerre. Ceux qui ſe diſtinguent ſont élevés au degré de *Sieou-tſaï*, qui répond à-peu-près à celui de Bachelier en France. On monte enſuite au degré de *Kiu-gen*, par un examen qui ſe fait de trois en trois ans, en préſence du Vicéroi & des Mandarins de la Province. Enfin, on devient *Tſin-ſſée*, c'eſt-à-dire, Docteur; mais il faut avoir un rare mérite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-même. Ce qui ſe pratique pour la guerre eſt auſſi d'uſage pour les ſciences, avec cette différence, que les gradués dans les lettres ſont encore plus eſtimés que ne le ſont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tſin-ſſée*, ſoit dans les lettres, ſoit dans la guerre, doit ſe regarder comme un homme ſolidement établi, puiſqu'il eſt à portée de tous les emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder le *Sieou-tſaï* d'armes, qui fut baptiſé à *Jao-tcheou*, comme la premiere colonne de cette nouvelle égliſe. La viſite que rendirent au Pere d'Entrecolles les mandarins de la ville, & un Docteur du college Impérial, qui fléchi-

rent le genou, & baiſſerent la tête devant l'image de Jeſus-Chriſt, donna de la réputation à notre ſainte loi, & fut ſuivie du baptême de ſix perſonnes, dont trois étoient peres de famille. Ces converſions donnerent encore occaſion à pluſieurs autres; de ſorte que le nombre des fideles s'accrut peu à peu conſidérablement.

La difficulté principale étoit de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes égliſes, les femmes Chrétiennes inſtruiſent les perſonnes de leur ſexe, & les diſpoſent au ſaint baptême. Il eſt néceſſaire d'en uſer ainſi à la Chine, parce que les Chinoiſes ſont naturellement ſi modeſtes & ſi réſervées, qu'elles n'oſent preſque paroître devant un homme: à plus forte raiſon n'oſeroient-elles parler à un étranger, ni écouter ſes inſtructions. Notre Seigneur leva cet obſtacle, qui étoit grand. Quelques femmes Chrétiennes étant venues par eau de la province de *Hou-coüan* avec leurs maris, commencerent à inſtruire de notre ſainte Religion les femmes de *Jao-tcheou*. Leur barque devint bientôt un lieu d'aſſemblée, le Pere s'y étant rendu, en baptiſa ſept qu'il trouva ſuffiſamment inſtruites, & celles-là ſerviront déſormais à en inſ-

truire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencemens de l'église de *Jao-tcheou*, où il y a présentement plusieurs Chrétiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grace de communier, passa tout ce jour-là sans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir sa joie de posséder Jesus-Christ, & il n'eut de repos que quand il eut procuré à sa femme le même bonheur. Un autre perdit une barque qu'il avoit, le jour même qu'il fut baptisé; & son fils unique, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit aussi reçu le saint baptême, mourut peu de temps après. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu, & bien loin d'en être ébranlé, ayant remarqué que le visage de son fils, qu'un rétrécissement de nerfs avoit horriblement défiguré durant sa maladie, étoit devenu fort beau après sa mort, il en redoubla sa ferveur. Une si grande constance dans un Néophyte Chinois, ne peut être que l'effet d'une grace fort extraordinaire; car ces peuples ont un amour & un attachement extrême pour leurs enfans. Le Pere d'Entrecolles espere ouvrir bientôt une nouvelle Mission dans une petite ville voisine de *Jao-tcheou*. Il a déja bap-

tiſé un pere de famille qui eſt établi dans ce lieu-là.

L'égliſe de *Kieou-kiang* n'a pas eu des commencemens ſi heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidelle n'a donné juſqu'à cette heure qu'un très-petit nombre de Chrétiens. Ce n'eſt pas une choſe aiſée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie, parce que perſonne ne veut commencer à l'embraſſer. Les plus convaincus de nos myſteres attendent un exemple, & c'eſt dans ces occaſions qu'on ſent particuliérement toute la force du reſpect humain.

Pour la ville de *Fou-tcheou*, où j'ai demeuré plus d'un an à différentes fois, le Chriſtianiſme y prend racine inſenſiblement, & j'ai lieu d'eſpérer que dans quelques années notre ſainte Religion y ſera très-floriſſante. Après plus de vingt mois de courſes dans la province de *Fokien*, où je n'avois pu trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduiſoient notre Miſſion, me firent paſſer à *Fou-tcheou*, ville de la province de *Kiam-ſi*. On me remit le ſoin de cette Chrétienté au commencement du mois de mars de l'année derniere. Il n'y avoit alors qu'en-

viron cent Néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier baptême que j'euſſe jamais fait en ma vie le douzieme de mars. C'étoit le jour de ma naiſſance, ce qui me fit beaucoup de plaiſir; car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaître en quelque ſorte ce jour-là pour mener une vie nouvelle qui ne fut plus occupée qu'à glorifier Dieu & qu'à procurer le ſalut des Chinois. La perſonne que je baptiſai étoit une jeune femme dangéreuſement malade, qui ſçavoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda, ſi elle avoit encore quelque confiance dans les Idoles, elle répondit avec une eſpece d'indignation qui me toucha: *Il faudroit être bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre & de bois euſſent quelque vertu ou quelque pouvoir.* Le ſacrement qui purifia ſon ame ne fut pas ſans effet ſur ſon corps, ainſi que je le puis croire raiſonnablement, puiſqu'elle ſe trouva guérie bientôt après. Cette femme eſt aujourd'hui une des plus ferventes Chrétiennes de cette égliſe.

Quelques jours après je conférai le baptême à trois autres perſonnes, & enſuite à un plus grand nombre encore, de ſorte qu'en peu de mois je comptai

quarante-neuf femmes ou hommes que j'avois baptiſés, parmi leſquels il y en avoit déja pluſieurs avancés en âge, & qui avoient de nombreuſes familles. Les gens de lettres commencerent à me venir voir, & à me propoſer leurs doutes ſur notre ſainte Religion. Je me ſouviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les ſiens, qui dans une viſite qu'il me rendit, demanda fort ſérieuſement comment Dieu pouvoit gouverner le monde, & fournir, ſans ſe laſſer, à l'application que demandoit un travail auſſi étendu. Je tâchai de le ſatisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, & uſant de comparaiſons pour le lui faire connoître: c'eſt la meilleure maniere d'inſtruire les Chinois; une comparaiſon appliquée à propos les convainc ſûrement beaucoup mieux que les démonſtrations les plus ſolides. Ils ont pour la plupart l'eſprit très-bon, mais peu capable des ſubtilités de la dialectique, peut-être parce qu'ils n'y ſont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponſes; il eſt revenu ici depuis deux mois ſe faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui ſon fils, qui eſt auſſi gradué: je les preſſai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumiere, mais l'heureux moment où

la grace les doit ſoumettre, comme je l'eſpere, à l'Empire de Jeſus-Chriſt, n'étoit pas encore venu.

Si j'étois demeuré plus long-temps à *Fou-tcheou*, j'aurois, ſelon toutes les apparences, augmenté de cent perſonnes le nombre des Néophytes : mais un ordre imprévu m'obligea d'abandonner pour un temps ma chere Miſſion, pour venir à *Nan-tchang-fou*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la conſolation d'y recevoir le Pere de Fontaney & ſes compagnons à ſon retour d'Europe. Quoique je fuſſe alors dans un grand embarras, je ne laiſſai pas de faire une petite Miſſion à la campagne : elle ne dura que ſix jours ; mais pendant ce temps Notre-Seigneur me fit la grace de baptiſer trente-huit perſonnes dans cinq villages différens que je parcourus. Je retournai à *Fou-tcheou* au commencement du mois de mars : les Chrétiens qui avoient été ſix mois ſans Paſteur, vinrent me trouver auſſi-tôt qu'ils ſçurent mon arrivée. Ce fut de part & d'autre une joie très-ſenſible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de Catéchuménes. Je les examinai, & en peu de jours j'en baptiſai près de trente. Je recommençai mes conférences avec les

lettrés. Comme c'étoit un temps d'examen pour eux, la ville en étoit remplie, & ils venoient me rendre viſite en ſi grand nombre, que dans une ſeule après-dînée j'en comptai juſqu'à quinze. Je leur diſtribuai quelques ouvrages de nos anciens Miſſionnaires, & entr'autres l'excellent livre du Pere Mathieu Ricci, qui a pour titre en Chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'eſt-à-dire, de la véritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui ſignifie *le Seigneur du Ciel*. Ce livre fait des effets merveilleux ſur l'eſprit des Chinois, qui ont de la capacité, & il en eſt peu qui ne ſoient ébranlés, quand ils l'ont lû avec attention. Un autre livre que je donnai à pluſieurs, eſt celui du Pere Jules Aleni, qui a pour titre, *Oüan oüe-tchin yven, la veritable origine de toutes choſes*. Ce Miſſionnaire a été dans ſon temps une des plus fermes colonnes de cette Miſſion, & ſon ouvrage a eu un ſi grand cours dans toute la Chine, & eſt d'ailleurs ſi touchant & ſi inſtructif, que je crois pouvoir aſſurer qu'il a converti plus d'Infideles qu'il n'a de ſyllabes & même de lettres. Il ſeroit à ſouhaiter que chaque Miſſionnaire fût en état de ſemer dans les lieux de ſa Miſſion un grand nombre d'inſtructions. Ce ſont des Prédicateurs

muets, mais très-éloquens & très-efficaces, qui reprochent aux Chinois les déſordres de leur vie, ſans bleſſer leur délicateſſe, qui éclairent leur eſprit ſans les choquer, & qui les conduiſent peu à peu, & preſque ſans qu'ils s'en apperçoivent, à la connoiſſance de la vérité. Je ne ſçais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'eſt revenu ſeulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la converſion d'un lettré qui a reçu le baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'eſt par la lecture de quelques livres de piété que le fameux Pere Adam Schall donna à un Mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'eſt convertie une famille entiere, dont j'ai baptiſé neuf perſonnes cette année. Ce Mandarin s'étant trouvé dans ſa jeuneſſe à la Cour, où il avoit un emploi de diſtinction, alla voir par curioſité le Pere Adam Schall, qui s'étoit acquis par ſon mérite une grande réputation dans tout l'Empire. Le Pere lui parla de la Religion Chrétienne, & le porta à l'embraſſer; mais le jeune Mandarin, qui aimoit les plaiſirs, & qui n'avoit alors en tête que ſa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que diſoit l'homme de

Dieu ; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut enſuite pluſieurs provinces, où il eut des charges conſidérables, ſe livra à toutes les ridicules ſuperſtitions des Bonzes, chercha dans les livres des *Tao-ſſée*, qui ſont d'inſignes impoſteurs, les moyens de ſe rendre immortel, juſqu'à ce que revenu enfin de ſes folies & de ſes erreurs à l'âge de quatre-vingt ans, il trouva dans la lecture des livres dont le Pere Adam Schall lui avoit fait préſent autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs, je veux dire ſon ſalut éternel, & celui de la plupart de ſes enfans.

Cet exemple, & pluſieurs autres que je pourrois rapporter, montrent aſſez de quelle utilité ſont ici les bons livres. Pendant que j'étois à *Fou-tcheou*, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque Dimanche après le Service je prêtois aux Chrétiens ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils puſſent enſuite les prêter eux-mêmes à leurs parens & à leurs amis, ce qui produiſoit ordinairement la converſion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que juſqu'à la mi-Juin, parce qu'outre l'Egliſe de *Fou-tcheou*, je fus obligé de me charger de celle de *Nan-tchang*, &

de partager mes ſoins entre l'une & l'autre. Je laiſſai à *Fou-tcheou* le Pere de Chavagnac, perſuadé que ce Pere, beaucoup plus zélé & plus vertueux que moi, deviendroit bientôt plus utile à mes Néophytes. En effet, depuis ſix mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des ſervices très-importans, les aſſiſtant dans leurs maladies, & attirant un grand nombre d'infideles à la Foi, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occaſion. Quoiqu'il y ait très-peu de temps qu'il eſt à la Chine, il a fait de ſi grands progrès dans l'étude de la langue Chinoiſe, par l'application extraordinaire qu'il y a apportée, que non-ſeulement il eſt en état d'entendre les confeſſions, mais auſſi de prêcher & d'inſtruire le peuple, Dieu a béni ſes travaux, & il ſe paſſe peu de ſemaines qu'il ne faſſe de nouvelles converſions. Il y en a eu même d'éclatantes, & dans leſquelles il paroît qnelque choſe de merveilleux. Dieu dont les bontés ſont infinies, fait ici de temps en temps des coups ſurprenans, pour amener les infideles à la connoiſſance de la vérité; & quoique je ſois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne peux pas m'empêcher

de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Pere de Chavagnac m'écrit lui-même les circonſtances qu'il a pris ſoin de vérifier.

Dans un village voiſin de la ville de *Fou-tcheou*, une jeune femme de dix-ſept à dix-huit ans fut attaquée d'une maladie ſi extraordinaire, que perſonne n'y connoiſſoit rien. Elle ſe portoit bien quant au corps, buvant & mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maiſon, & agiſſant à ſon ordinaire. Mais à l'heure qu'on y penſoit le moins, elle ſe trouvoit ſaiſie d'un violent accès de fureur, pendant lequel elle parloit de choſes éloignées & abſentes, comme ſi elles euſſent été préſentes, & qu'elle les eût vues de ſes yeux. Elle dit dans un de ces accès, qu'un homme qui étoit à la campagne, arriveroit bientôt, & qu'il lui parleroit de la Religion chrétienne. Une autre fois elle dit que deux Catéchiſtes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, & qu'ils jetteroient je ne ſçais quelle eau ſur elle & par toute ſa maiſon. Elle fit en même temps des ſignes de Croix, & commença à contrefaire ceux qui aſpergent le peuple d'eau bénite. Un des aſſiſtans lui ayant demandé pourquoi elle paroiſſoit in-

quiete ſur cette eau & ſur ces ſignes de Croix ; *c'eſt*, répondit-elle, *que je les crains comme la mort.* Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, freres ou parens de cette jeune femme, avoient été attaqués de la même maladie cinq ou ſix mois auparavant. Leur furie devenoit ſi grande dans des momens, qu'on étoit obligé de les lier, parce qu'ils ſe battoient rudement les uns les autres, faiſoient des extravagances, dont on avoit ſujet d'appréhender de funeſtes ſuites. Ces pauvres gens chercherent toutes ſortes de remedes pour ſe délivrer d'un mal ſi fâcheux. *Tcham*, chef des *Tao-ſſée*, qui ſe faiſoit appeller *Tien-ſſée*, ou le Docteur céleſte, vint alors à *Fou-tcheou*. Ce beau nom eſt héréditaire à ſa famille ; enſorte que ſon fils, fût-il le plus ignorant & le plus ſtupide de tous les hommes, aura le nom de *Docteur céleſte* comme ſon pere. Celui qui gouverne aujourd'hui le *Tao-ſſée*, eſt un homme d'environ trente ans, fort agréable & fort bien fait. Il eſt ſuperbement vêtu, & il ſe fait porter ſur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaiſe. C'eſt ainſi qu'il parcourt de temps en temps toute la

Chine

Chine pour viſiter ſes Bonzes, & pour faire une abondante recolte d'argent. Car comme les *Tao-ſſée* dépendent de lui, ils ſont obligés de lui faire des préſens conſidérables pour recevoir ſon approbation, & pour être maintenus dans leurs privileges. Le *Tcham-Tien-ſſée* vint donc à *Fou-tcheou* avec une ſuite nombreuſe, & dans l'équipage dont je viens de parler. Les *Tao-ſſée*, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit par toute la ville que les Prédicateurs de la loi chrétienne n'oſoient paroître, & qu'ils avoient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à *Fou-tcheou*, le Pere de Chavagnac & moi, & je demeurai encore plus de deux mois après en cette ville. Tous les malades de *Fou-tcheou*, & tous ceux à qui il étoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le Docteur céleſte, pour être ſoulagés de leurs maux. Le Docteur prononçoit gravement ce peu de mots, *niamtching hoam tcha pao*, qui ſignifient *levez les yeux vers l'eſprit tutélaire de votre ville, afin qu'il connoiſſe vos maux & qu'il m'en faſſe ſon rapport.*

La famille dont je viens de parler, ne manqua pas de ſe préſenter au Docteur céleſte, comme les autres, dans l'eſpé-

rance de trouver quelque remede au furieux mal, qui les désoloit. A force de *Taels*, ils obtinrent du Docteur céleste, & de ses disciples, un bâton couvert de caracteres diaboliques, & long à-peu-près comme le bras. Toutes les fois qu'ils seroient tourmentés, ils devoient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies; mais bien loin d'être soulagés, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgerent un coq, un chien & un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces misérables; car ils se régalerent fort bien ensuite de la chair de ces animaux: mais ils le furent entiérement à cette pauvre femme, aussi-bien que le bâton & les caracteres: elle n'en fut soulagée en aucune maniere. Sa mere, touchée de l'état pitoyable où elle la voyoit, la fit changer de demeure, & la mena dans sa maison. A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt & de vingt cinq ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un Chrétien nommé Jean *Teng*, ami

de cette famille, alla voir les malades. Il les aſſura que leur mal étoit une infeſtation viſible des démons, qu'ils devoient avoir recours à Dieu, & embraſſer ſa ſainte loi; que c'étoit le ſeul remede qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent Chrétien eurent leur effet. Les malades implorerent le ſecours de Dieu, & envoyerent prier le Pere de Chavagnac de vouloir bien les aſſiſter. Le Miſſionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche, qu'ils n'euſſent renoncé à leur idolâtrie, & à leurs malheureuſes ſuperſtitions. Ils le firent, & pour marquer qu'ils agiſſoient de bonne foi, ils lui apporterent le bâton & les livres du Docteur céleſte, & toutes les idoles qui étoient dans la maiſon, le conjurant de ne pas abandonner une famille déſolée, qui attendoit ſa guériſon du Seigneur du Ciel. Le Pere qui connoiſſoit parfaitement le génie des Chinois, ſe contenta d'envoyer quelques-uns de ſes diſciples dans cette maiſon. Ces bons Chrétiens pleins de confiance, s'y rendirent avec un crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets & de l'eau bénite, & auſſi-tôt toute la famille devint tranquille, ſans

qu'il parût les moindres restes de leur première fureur. Un Bonze qui fut témoin de cette merveille avec quelques Infideles, au lieu d'en glorifier Dieu, assura que cette guérison étoit l'effet du hasard. Mais Dieu pour lui imposer silence, permit que les malades retombassent plus violemment que jamais, aussi-tôt que les Chrétiens se furent retirés. Et ce qui acheva de le confondre, c'est que dès qu'on les rappella, ces nouveaux emportemens de fureur se calmèrent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, & aux autres par l'eau bénite qu'on jetta sur eux. On plaça ensuite la croix au lieu le plus apparent de la maison, on mit de côté & d'autre des bénitiers & des rameaux bénits, ce qui, outre le mal, fit cesser encore entiérement un grand fracas, qu'on entendoit souvent auparavant dans cette maison.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenans, demanda le saint baptême. Le Pere ne voulut leur accorder cette grace, qu'après qu'ils sçauroient parfaitement la doctrine chrétienne & les prieres ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le Missionnaire fut si

pénétré, qu'il en baptiſa trois le 16e de juillet, & quatre autres quatre jours après. Le huitieme de la troupe moins docile aux attraits de la grace, differa de ſe convertir. Mais Dieu qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un ſerpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla juſqu'à la ceinture. On eut recours au Pere, qui lui envoya un remede. Dès le lendemain l'enflure ceſſa, & le malade ſaiſi de frayeur & pénétré de reconnoiſſance, embraſſa la religion à laquelle il ſe ſentoit déja redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme qui avoit été le ſujet & l'occaſion de tant de merveilles, qui ne ſe rendit point. Elle avoit marqué d'abord un aſſez grand deſir d'être baptiſée, elle remit enſuite ſous divers prétextes. Le plus apparent étoit que ſon mari étant allé à *Nankin*, il trouveroit mauvais qu'elle embraſſât une religion étrangere en ſon abſence. Ce fut en vain que ſon beau-pere la preſſa d'adorer le vrai Dieu, & de ſuivre ſon exemple & celui de ſes parens; rien n'eut la force de l'ébranler, & elle eſt demeurée juſqu'à préſent dans ſon infidélité: tant les jugemens de Dieu ſont impénétrables; il choiſit l'un &

abandonne l'autre, ſans que perſonne puiſſe ſe glorifier ni ſe plaindre. Voilà quelles ſont les véritables croix d'un Miſſionnaire; rien n'afflige plus ſenſiblement, que de trouver de ces ames indociles qui réſiſtent à la grace, & qui tournent à leur damnation les travaux & le ſang de Jeſus-Chriſt.

Avec le peu de zele que je puis avoir, je ne laiſſai pas l'année derniere de ſentir toute l'amertume de ces croix à l'occaſion d'une perſonne mourante. Son mari vint me prier de l'aſſiſter dans ce dernier paſſage. Je le ſuivis ſur l'heure en bottes chinoiſes, qui eſt une chauſſure très-incommode, & je fis cinq grandes lieues à pied par une chaleur exceſſive, dont je fus très-incommodé. Mais les diſpoſitions où je trouvai la malade, me dédommagerent bientôt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai ſur les myſteres de notre religion, elle me répondit comme une perſonne qui en étoit parfaitement inſtruite, & me demanda avec de grandes inſtances que je la baptiſaſſe. Comme elle étoit dans un péril évident, je lui accordai la grace qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraie prédeſtinée quelques jours après, & l'on m'aſſura qu'après ſa mort, elle

s'étoit apparue à ſon mari, & qu'elle l'avoit averti d'une voix diſtincte & très-intelligible, de ſe faire Chrétien, pour la ſuivre au ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le baptême, mais comme on ne voulut pas le lui accorder, à moins qu'il ne renonçât à certains engagemens criminels, & à des manieres de gagner du bien, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Evangile, il n'eut pas aſſez de courage pour ſe faire cette ſainte violence, qui ravit le ciel, & il vit la vérité ſans la ſuivre. La perte de cet homme, que je croyois gagné, me cauſa une douleur d'autant plus vive, que ſa converſion me faiſoit eſpérer celle de plus de cinquante de ſes parens, qui étoient établis dans le même lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaiſir à peu près ſemblable. Pendant que j'étois abſent, il mourut un Chrétien que ſa ferveur & ſa piété me rendoient cher. Je l'avois nommé Auguſtin, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le même zele que Saint Auguſtin ſon patron l'avoit combattue. Toute ſa famille ſe diſpoſoit à recevoir le baptême, c'étoit l'effet de ſes ſoins. Un de ſes enfans âgé de quinze à ſeize ans, avoit déja

été baptisé, & je l'avois nommé Ignace. Ce jeune homme qui a de l'esprit & qui est habile dans les lettres, travailloit à l'exemple de son pere, à instruire sa mere, ses freres & ses sœurs. Son pere qui a conservé jusqu'au dernier soupir un attachement sincere pour sa religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de Prêtres pour l'aider à bien mourir, fit venir des Catéchistes; il les pria de réciter les prieres de l'Eglise, qui ont été traduites en chinois. Il y répondit avec beaucoup de dévotion, & après avoir donné toutes les marques d'une piété vraiment chrétienne, il rendit son ame à Dieu. Cet homme n'étant encore que catéchumene, eut une fluxion très-fâcheuse sur un œil. Un Infidele de ses amis, lui dit que les Dieux du pays se vengeoient par là de ce qu'il vouloit embrasser une religion étrangere. Augustin se mocqua de l'aveuglement de son ami, & lui dit, qu'il n'y avoit rien dans son mal d'extraordinaire & de surnaturel, qu'il ne craignoit point la colere des Dieux chimériques qu'on adore à la Chine, & que la religion chrétienne étant la véritable religion, il l'embrasseroit, quand il devroit lui en coûter les deux yeux & la vie. Il vint quelques jours après me raconter l'entre-

tien qu'il avoit eu, & me demander le baptême. Depuis la mort de ce fervent Chrétien, il ne m'a pas été poſſible de rien gagner ſur l'eſprit de ſa femme & de ſes enfans, parce qu'un oncle, homme violent & entêté des ſuperſtitions des Bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois même pour la foi du jeune Ignace, le ſeul de cette famille qui ſoit Chrétien, s'il n'avoit juſqu'à préſent témoigné une fermeté & un courage beaucoup au-deſſus de ſon âge. Nous ſerions trop heureux dans nos Miſſions, ſi les converſions ſe faiſoient à milliers, & qu'on n'y trouvât point d'obſtacles. Le ſalut des hommes a infiniment coûté à Jeſus-Chriſt; nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en coûte auſſi un peu.

Je reviens à la jeune femme dont j'ai parlé, & qui a donné lieu à cette longue digreſſion. Si ſon incrédulité affligea le Pere de Chavagnac, la ferveur de ſes parens, qui s'étoient convertis, fut pour lui le ſujet d'une grande conſolation. Leur zele penſa même les porter trop loin; car peu s'en fallut qu'ils n'allaſſent en troupe dans le Pagode de leur village, renverſer & briſer l'idole que l'on y adore; mais le Pere qui en fut averti à temps, prévint les ſuites fâcheuſes qu'a u

roit eu ce zele indiscret. Il leur représenta que ces violences ne pouvoient qu'attirer sur eux & sur tous les Chrétiens une cruelle persécution, & rendre les Païens encore moins traitables, & que pour l'acquit de leur conscience, il suffisoit qu'ils fussent prêts à faire profession, & à rendre raison de leur foi, lorsqu'on les en interrogeroit. Mais pour signaler leur zele d'une maniere aussi agréable à Dieu & moins dangereuse, il leur proposa un expédient, qu'ils goûterent fort; ce fut d'ériger dans leur maison un monument, qui conservât la mémoire de la grace qu'ils avoient reçue, & dont la vue les excitât eux & leur postérité à en témoigner à Dieu leur sincere reconnoissance. Il fut donc résolu que l'on feroit une inscription qui expliqueroit nettement la maladie dont cette famille avoit été attaquée, sa délivrance miraculeuse, les noms & le nombre des personnes, les suites qu'avoit eu cette faveur divine, l'année & le jour que cela étoit arrivé, & que cette inscription seroit placée dans le lieu le plus honorable de la maison, ce qui fut exécuté.

Les dernieres nouvelles que j'ai reçues de ce pays-là, marquoient que

Notre-Seigneur continuoit de répandre ſes graces ſur cette Chrétienté naiſſante: car les maladies qu'il envoye à pluſieurs de ces Infideles, ſont de véritables faveurs, puiſqu'elles les conduiſent ordinairement à la connoiſſance de Dieu. A la porte du nord de la ville de *Foutcheou*, il n'y avoit pas un ſeul Chrétien. Trois familles qui logent enſemble, compoſées de trente-cinq à quarante perſonnes, furent attaquées du flux de ſang à la fin du mois d'octobre. Un jeune enfant de la premiere famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prieres & les ſacrifices des Bonzes. A peine celui-là étoit-il mort, qu'un enfant de la ſeconde famille ſe trouva à l'extrémité: les parens allarmés coururent à l'Egliſe, demander qu'on le vînt baptiſer. Le Pere envoya un Catéchiſte pour l'inſtruire, & peu de jours après, il alla lui-même pour le baptiſer, parce que le mal augmentant, il y avoit lieu de craindre qu'on ne fût ſurpris. Le baptême ſembla le ſoulager; & le Pere de Chavagnac ayant offert à Dieu le ſaint Sacrifice de la meſſe pour lui, le ſang s'arrêta ce jour-là même, & l'enfant ſe trouva guéri. Cet événement frappa ſi vivement toute cette famille, qui con-

siſtoit en neuf perſonnes, qu'elle ſe fit inſtruire, & reçut le ſaint Baptême. Le flux de ſang s'étant communiqué depuis à la troiſieme famille, il y a lieu d'eſpérer qu'elle profitera du bon exemple de ſes voiſins. Voilà, Monſeigneur, une partie de ce qui s'eſt paſſé depuis un an & demi dans la ville de *Fou-tcheou*.

Le Pere Baborier, un de nos chers Compagnons, qui a ſoin de l'ancienne égliſe de *Tin-tcheou*, dans la Province de *Fokien*, travaille avec bien plus de ſuccès. Ce Pere avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an plutôt que moi, parce que je fus obligé, ſuivant mes ordres, de paſſer par les Indes; au lieu que s'étant embarqué ſur l'Amphitrite, que nous trouvâmes au Cap de Bonne-Eſpérance, il vint ici en droiture & ſans s'arrêter. Le Pere Baborier eſt donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la conſolation de baptiſer plus de cinq cens perſonnes. Je ſouhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait; vous en ſeriez aſſurément édifié. Un Chrétien de ſon égliſe, qui a paſſé par ici depuis peu de jour, m'a raconté des choſes merveilleuſes de la charité & du zele de ce fervent Miſſionnaire, qui a un grand ſoin

de cacher tout ce qui pourroit inſpirer de l'eſtime pour ſa perſonne. J'ai reçu de lui un petit mémoire, où il ne me parle que de quelques événemens extraordinaires, qui ſont des marques de la bonté & de la miſéricorde de Dieu ſur ces peuples.

Les infeſtations des démons ſont aſſez ordinaires à la Chine, comme généralement dans tous les pays où Jeſus-Chriſt n'eſt point connu; ce qui n'eſt pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée ſur l'enfer. Une famille païenne de la petite ville de *Cham-ham*, dépendant de *Tchin-tcheou*, ſouffroit une perſécution, dont le démon ſeul paroiſſoit pouvoir être l'auteur. Des mains inviſibles renverſoient & briſoient les meubles de la maiſon à l'heure qu'on y penſoit le moins. Tantôt on voyoit un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle, & tantôt des figures humaines monſtrueuſes & capables d'imprimer de la terreur, paroiſſoient peintes ſur du papier, & attachées aux murailles, ſans qu'on pût deviner qui les y avoit miſes. Il ſe paſſoit beaucoup d'autres choſes auſſi ſurprenantes, auxquelles on ne

Tao-ssée, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirerent plus vîte qu'ils n'étoient venus, & laisserent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble. Le chef voyant que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors étoit inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainsi trouver le repos qu'il cherchoit depuis si long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jetta dans une espece de désespoir. Accablé de chagrin & de tourment, il rencontra dans la rue le Chrétien, dont j'ai parlé: *N'est-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous moquiez dernierement des Bonzes dans ma maison, & qui prétendiez que le Dieu des Chrétiens pouvoit seul me secourir? C'est moi-même*, reprit le Chrétien, *& il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Il y a dans votre voisinage, des Chrétiens pleins de piété & de ferveur: invitez-les à se joindre aux autres Chrétiens de cette ville, & à venir chez vous prier tous ensemble le Dieu que nous adorons; & j'espere que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui seront offerts pour vous. Pécheur & nouvellement Chrétien que je suis, je n'ose pas aller seul chez vous, parce que je ne mérite*

pas d'être écouté. Mais pour mes freres, leurs prieres ſeront agréables, & vous en ſentirez ſûrement les effets. Au reſte, que la multitude ne vous épouvante pas ; il ne vous en coûtera ni repas ni argent ; car, dans la loi que nous profeſſons, le déſintéreſſement eſt parfait.

L'Infidele écouta ce que le Chrétien lui diſoit, & parut en être content ; mais le moment de ſa converſion n'étoit pas encore venu : Dieu l'y diſpoſoit ſeulement par cette entrevue. Quelques jours après, les vexations du démon ayant redoublé, ce pauvre homme, tout hors de lui, ſe leve à minuit, court à la maiſon du Chrétien qui lui avoit donné de ſi ſalutaires conſeils, le force de lui ouvrir ſa porte, & le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque aſſiſtance. Le Chrétien vouloit attendre le jour : mais l'Infidele fit de ſi grandes inſtances, que le Chrétien fut obligé de le ſuivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit ſon chapelet & de l'eau-benite ; & ſe confiant uniquement en la miſericorde de Notre-Seigeur, il entra dans la maiſon de l'Infidele, & y fit ſa priere à genoux & le viſage contre terre. Il arracha enſuite les affiches & les écri-

teaux des Bonzes, foula aux pieds ces figures monſtrueuſes, auxquelles perſonne n'oſoit toucher, les jetta au feu; &, après avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de ſuperſtitieux, il procura à cette maiſon une paix & une tranquillité ſi parfaite, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille, pénétré d'une vive reconnoiſſance de la grace qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit être Chrétien. Il commença dès-lors à garder les jeûnes & les abſtinences de l'Egliſe, & à faire faire en commun, le matin & le ſoir, les prieres des Chrétiens, que ſa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore pluſieurs autres en l'honneur de Notre-Seigneur & de la ſainte Vierge. Le Pere Baborier étant venu à *Cham-ham*, on lui préſenta ce fervent Cathécumene, & il eut la conſolation de le baptiſer avec toute ſa famille. Ce nouveau Chrétien n'a rien diminué de ſa ferveur depuis ce temps-là, & il eſt aujourdhui le modele & l'exemple des Néophytes. Il n'y a pas long-tems que quelques Infideles ayant voulu l'engager à écrire ſon nom ſur une planche qu'on devoit porter devant une Pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit,

& la mit en pieces en préſence de ces Idolâtres, qui le menacerent de le déférer au Mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui, & voyons qui de nous a raiſon.* Les Infideles étonnés de ſa fermeté, ſe retirerent, & le laiſſerent en repos.

La converſion que je viens de raconter n'eſt pas la ſeule merveille que Dieu ait faite dans cette Miſſion. Le Pere Baborier marque, dans la relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits aſſez remarquables. Pluſieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu; un infidele, âgé de 26 ans, de furieux qu'il étoit, rendu traitable & remis en ſon bon ſens, au moment qu'un Chrétien lui jette de l'eau bénite, & lui fait prononcer les noms de Jeſus & de Marie; deux femmes en travail, tout-à-coup délivrées par l'application des ſaintes Reliques, qu'on leur attacha au col; un enfant Chrétien, âgé de 11 ans, qui étoit tombé dans un puits profond, ſoutenu par une main inviſible, qui le porte, d'une maniere dont il s'apperçoit lui-même, ſur un rebord pratiqué à côté de la ſurface de l'eau, d'où l'on le retira enſuite ſans qu'il eût le moindre mal; enfin je trouve une maiſon conſervée au milieu d'un violent incendie,

qui en consume cent quarante & une autres. Cette maison appartenoit à un Chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit & abandonna la maison. Un autre Chrétien de ses amis, plein de courage & de foi, y va, y jette de l'eau bénite, & préserve cette maison par les ferventes prieres qu'il fit à Dieu. Le Pere Baborier, qui a été sur les lieux, & qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, & que toutes les autres qui la touchoient & qui l'environnoient, ont été entiérement détruites & consumées. J'aurois un peu de peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes, qui font gloire de leur incrédulité ; mais à vous, Monseigneur, dont je connois depuis si long-temps la foi & la religion, je me ferois un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, dans ces derniers temps, faire éclater sa puissance, pour animer la foi des Néophytes.

Lorsque j'allai à *Fou-tcheou*, je laissai les Peres le Couteulx, de Tartre, & Franki à *Nan-tchang*. Ils n'y demeurerent pas inutiles pendant les quatre mois que je fus absent. Il n'y avoit que très-peu

de temps qu'ils étoient arrivés à la Chine, & à peine pouvoient-ils dire deux mots en Chinois : ils ne laiſſerent pas cependant, à force de travail & d'application, d'apprendre les termes les plus néceſſaires pour parler aux Chrétiens des choſes de Dieu. Ils faiſoient venir nos domeſtiques, répétoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur ; & quand ils en étoient entendus, ils ſe haſardoient de dire les mêmes choſes dans une aſſemblée. Dieu bénit leur travail & leurs bonnes intentions : je trouvai à mon retour qu'ils avoient baptiſé quarante neuf perſonnes, & qu'ils avoient aſſiſté à pluſieurs aſſemblées de femmes Chrétiennes pour les inſtruire, les confirmer dans la Foi, & baptiſer les Catéchumenes. Il ſeroit difficile de marquer ici la piété avec laquelle les Chrétiens paſſerent la ſemaine Sainte. Le Dimanche, le concours fut extraordinaire ; l'égliſe ſe trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle ſoit aſſez grande ; on bénit des rameaux, des parfums & des bougies, que les Chrétiens ont coutume de brûler durant le cours de l'année, devant les ſaintes images. Le Jeudi-Saint, on conſerva le Saint-Sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le

temps qu'il fut exposé, les Chrétiens se partagerent pour venir l'adorer, de sorte que toute l'après-dînée, & la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prieres. Ils récitoient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prieres en forme de litanies à l'honneur du Très-Saint Sacrement. Le vendredi, l'église se trouva encore trop petite. On y fit l'adoration de la Croix de la même maniere que nous la faisons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervens Néophytes prirent une rude discipline. Le samedi on fit les cérémonies ordinaires de l'église, & le jour de Pâques, plus de cent personnes communierent, & l'église fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajoutant ici une petite relation de ce qui s'est passé dans les Missions *de Kien-tchang*, & de *Nan-fang*, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août de l'année 1702. Cette relation est du Pere Premare, qui étoit alors chargé de ces deux églises, où il a baptisé plus de six cens personnes: & comme elle est écrite avec une naïveté qui persuade, je la transcris sans y rien

changer. Elle vous donnera, Monſeigneur, une idée des petites excurſions que nous faiſons quelquefois à la campagne, & des biens qu'on en retireroit, ſi les Miſſionnaires étoient en état de faire plus ſouvent de ces ſortes de voyages. Voici donc ce que dit ce Pere.

« Je partis de *Nan-tchang-fou* au commencement du mois de février, pour » me rendre à mon Egliſe de *Kien-tchang*. » J'arrivai à *Fou-tcheou*, qui étoit ſur » mon paſſage, aſſez à temps pour aſſiſter à la mort d'un ſaint vieillard nommé » Paul, qui avoit été un des premiers & » des plus zélés Chrétiens de cette nouvelle égliſe. Ce bon homme attendoit » la venue de quelque Pere, avec une » ardeur & une confiance admirable. » Quoiqu'il baiſſât tous les jours, & » qu'il ſe vît prêt de mourir, il diſoit » toujours qu'il ne mourroit pas ſans » recevoir les Sacremens. Il n'y avoit » cependant guere d'apparence qu'il » pût avoir ce bonheur lorſque j'arrivai. » Dès le lendemain, je lui portai le ſaint » Viatique, qu'il reçut avec des ſentimens de dévotion dont je fus attendri. » Dans ce moment, il ſe répandit ſur » ſon viſage un certain air de joie, qui » fut comme un préſage du bonheur dont

» ſon ame alla jouir dans le Ciel, deux
» ou trois jours après, comme j'ai tout
» ſujet de le croire. C'eſt ainſi que Dieu
» aime à ſe communiquer aux pauvres,
» & à les récompenſer dès cette vie de
» la fidélité avec laquelle ils l'ont ſervi.
» Je paſſai enſuite par *Kien-tchang*,
» mais ſans m'y arrêter, & je me rendis
» à *Nan-foug*, avec les Peres de Go-
» ville & Noëlas qui m'accompagnoient.
« Nous arrivâmes quelques jours avant
» le Carême. Comme nous ne pouvions
» pas y demeurer long-temps, j'exhortai
» les hommes à approcher des ſacremens,
» & je preſſai les femmes d'achever leurs
» aſſemblées. Je puis dire, à la gloire de
» notre Seigneur, que la plûpart s'ac-
» quitterent de leur devoir avec beau-
» coup de religion, venant aſſiduement
» à l'égliſe, & ſe tenant prêts pour appro-
» cher des ſacremens à leur rang. Si je
» leur avois donné de meilleurs exem-
» ples, c'eſt-à-dire, ſi j'avois eu plus
» de zèle, plus de recueillement & plus
» de vertu, leur ferveur eût été encore
» plus grande. C'eſt particuliérement
» dans les aſſemblées des femmes qu'un
» Miſſionnaire a beſoin d'une patience
» & d'une égalité inaltérable. On y bap-
» tiſe les enfans, & quelquefois auſſi des

» filles

» filles & des femmes adultes. Celles-ci
» ſont pour l'ordinaire des Païennes,
» qui ayant eu le bonheur d'entrer dans
» une maiſon Chrétienne, n'y ſont pas
» long-temps ſans s'inſtruire de la Reli-
» gion, & ſans ſouhaiter le baptême. Je
» tins ſix ou ſept de ces aſſemblées pen-
» dant le Carême.

» L'application avec laquelle on
» inſtruit les Chrétiens qui ſont dans
» les villes, ne nous doit pas faire né-
» gliger ceux de la campagne. J'ai éprou-
» vé que c'eſt dans les villages qu'on
» fait le plus de fruit, & qu'y trouvant
» des ames mieux diſpoſées, c'eſt-à-dire,
» plus ſaintes & plus innocentes, on y
» goûte auſſi une plus grande conſola-
» tion. La premiere ſemaine de Carême,
» j'allai à un village nommé *Lou-kang*,
» à une petite journée de *Nan-fong*. Ce
» ſont trois ou quatre hameaux, ſi peu
» éloignés les uns des autres, qu'ils pa-
» roiſſent n'en faire qu'un. Sur le chemin,
» je laiſſai dîner à loiſir ceux qui m'ac-
» compagnoient, & j'avançai toujours
» en attendant qu'ils me joigniſſent. Je
» trouvai, ſur une petite coline, un
» homme qui faiſoit le même chemin
» que moi. Il me regarda fort attentive-
» ment, ſurpris ſans doute de voir un

» étranger ſeul & à pied. Il me ſuivit
» d'abord ſans rien dire; à la fin, il ne
» put s'empêcher de me parler. Je profi-
» tai de l'occaſion; je lui annonçai le
» Royaume de Dieu, & je l'exhortai à
» ſe convertir. Tout ce que je lui dis fit
» impreſſion ſur ſon cœur, & par un
» effet merveilleux de la grace du Sei-
» gneur, il en fut ſi vivement touché,
» qu'il réſolut de ſe faire Chrétien.

» Auſſi-tôt que je parus à *Lou-kang*, la
» nouvelle de mon arrivée ſe répandit
» de maiſon en maiſon. Le lendemain,
» après avoir dit la Meſſe, j'allai dans
» un petit bois, pour y prier Dieu:
» mais à peine y fus-je entré, que plu-
» ſieurs de ces bonnes gens vinrent m'y
» trouver. Je les recevois avec amitié,
» & je les envoyois à la maiſon, où mon
» Catéchiſte faiſoit l'inſtruction. Comme
» il parloit d'une maniere plus intelli-
» gible pour eux que je n'aurois pu
» faire dans le jargon du pays, il étoit
» plus capable de les inſtruire que moi.
» Dans cette premiere viſite, je ne
» conférai le baptême qu'à dix-huit per-
» ſonnes que je trouvai très-bien diſpo-
» ſées; mais je promis aux autres, qui
» ſouhaitoient de le recevoir, de revenir
» les voir dans quatre ou cinq mois,

» & d'en baptiſer alors un plus grand
» nombre. Avant que de quitter *Lou-*
» *kang*, je fis quelques réglemens, & je
» nommai quatre de ces nouveaux Chré-
» tiens pour inſtruire les Catéchumenes,
» & pour avoir ſoin du petit troupeau.
» Une charité aſſez légere que je fis alors
» à une pauvre femme malade, donna
» de l'eſtime pour le Chriſtianiſme. Elle
» languiſſoit depuis trois ou quatre ans,
» abandonnée de ſes plus proches parens,
» qui étoient rebutés de la voir ſi long-
» temps dans cet état, & qui, d'ailleurs,
» n'avoient pas le moyen de la ſoulager.
» Après qu'elle eut été inſtruite, j'allai
» la baptiſer dans ſa cabane, je la trou-
» vai couchée ſur un peu de paille; il
» n'y a point de bête en Europe qui
» n'en ait de meilleure. Les Chrétiens la
» conſolerent le mieux qu'ils purent. Je
» mis une piece de trente ſols entre les
» mains d'un des plus vertueux, pour
» fournir à cette pauvre femme quelque
» petit ſecours, ou pour la faire enter-
» rer ſi elle venoit à mourir; leur faiſant
» entendre qu'en cela j'enviſageois en-
» core plus le bien de ſon ame, que celui
» de ſon corps. Je lui recommandai de
» ne la point quitter & de lui parler
» ſouvent de Dieu. Deux jours après

» mon départ, j'appris qu'elle étoit
» morte dans de grands ſentimens de
» piété. Il ne faut qu'une petite aumône,
» faite à propos, pour gagner quelque-
» fois à Jeſus-Chriſt, ou pour conſerver
» dans la foi tout un village.

» Les Chrétiens que j'avois baptiſés
» à *Lou-kang*, vinrent à *Nan-fong*, paſſer
» les fêtes de Pâques, & m'amenerent
» quatre ou cinq perſonnes que je bap-
» tiſai. Il y avoit parmi eux un jeune
» homme de dix-ſept à dix-huit ans,
» qui me parut être dans des diſpoſitions
» admirables. Je n'ai point encore trouvé
» à la Chine de meilleur cœur. Comme
» il eſt riche, ſa mere & ſon aïeule
» donnoient tous les ans dix *taels* aux
» Bonzes, afin qu'il eût du ſuccès dans
» ſes études. Il me promit que ſa femme,
» ſa mere, ſa grand'mere & tous ſes
» parens embraſſeroient la Religion
» Chrétienne, & qu'il n'auroit point de
» repos, qu'ils n'euſſent tous reçu le
» Baptême. Quand on fera une petite
» égliſe à *Lou-kang*, ce qu'il faut faire
» au plutôt, ce jeune Chrétien pourra
» ſans peine en faire les frais. Voilà mon
» voyage de *Lou-kang*.

» J'ai toujours cru que les Chinois,
» du génie dont je les connoiſſois,

» ſeroient charmés des cérémonies de
» l'égliſe, ſi nous pouvions les faire avec
» un peu plus d'éclat. Comme nous
» étions trois Jéſuites à *Nan-fong*, nous
» réſolûmes de faire toutes les cérémo-
» nies de la Semaine ſainte. Nous com-
» mençâmes donc le Jeudi : il y eut ce
» jour-là environ quarante perſonnes
» qui communierent, nous dîmes une
» grande meſſe avec Diacre & Soudiacre.
» Avant la Communion, je prononçai
» tout haut les actes qu'on fait faire en
» approchant de ce divin ſacrement.
» Quoique la langue Chinoiſe ne ſoit
» pas féconde en affections du cœur,
» cela eut beaucoup de ſuccès ; car,
» ſoit par la nouveauté, ſoit par l'air
» & la maniere dont cela ſe paſſa, je
» remarquai ſur le viſage de ces bons
» Chrétiens, une dévotion que je n'a-
» vois pas encore vue. Les Chinois ne
» ſe ſervent que de prieres vocales,
» je crois qu'il ſeroit très-avantageux
» de les diſpoſer peu à peu à l'oraiſon
» mentale, en faiſant d'abord à haute
» voix devant eux, les réflexions & les
» actes qu'ils ne ſont pas capables de
» produire d'eux-mêmes. La chapelle
» où nous plaçâmes le ſaint Sacrement,
» étoit très-bien parée, & les belles

» images de la paſſion, qu'on m'a en-
» voyées cette année de France, tou-
» cherent ſenſiblement tous les Chré-
» tiens. Je fis le ſoir le lavement des
» pieds de la maniere qui eſt marquée
» dans le Rituel. J'avois eu un peu de
» peine à réſoudre quelques-uns de nos
» Néophytes à cette ſainte cérémonie,
» pluſieurs diſant comme ſaint Pierre,
» qu'ils ne pourroient jamais ſouffrir
» qu'on s'humiliât ainſi devant eux.
» Après une priere à Notre-Seigneur,
» on tira au ſort douze noms, & il ar-
» riva par un effet de la Providence,
» que tous ceux dont on tira les noms,
» étoient les plus fervens & les plus
» vertueux. Il y en eut un ſur-tout qui
» par humilité prioit Dieu de tout ſon
» cœur que ſon nom ne vînt pas. Les
» Chinois ſont propres à remarquer ces
» petites circonſtances, & celle-ci ſervit
» beaucoup à leur rendre cette céré-
» monie plus vénérable. De plus, les
» habits ſacrés que je pris avec les deux
» autres Peres, les cierges allumés, les
» prieres en Chinois & en Latin, la
» modeſtie que je crus néceſſaire en
» cette occaſion plus qu'en aucune au-
» tre; tout cela fit ſur eux de ſi vives
» impreſſions, qu'ils ſe crurent obligés

» de vivre encore avec plus de ferveur
» qu'auparavant, & d'imiter autant qu'ils
» pourroient les douze Apôtres, qu'ils
» avoient eu l'honneur de repréſenter.

» Le vendredi-Saint, l'adoration de
» la croix ſe fit à l'ordinaire, & elle
» fut ſuivie d'une longue & rude diſ-
» cipline qu'on prit à la vue de Jeſus-
» Chriſt en croix, & en répandant beau-
» coup de larmes. Le ſoir nous dîmes
» Ténébres. On expliqua ce que ſigni-
» fioient les quinze cierges qu'on met
» ſur un triangle, & qu'on éteint l'un
» après l'autre, le dernier qu'on cache
» ſous l'autel, & qu'on montre enſuite
» tout allumé, ce bruit qu'on fait à la
» fin des Ténébres. Cette expliçation
» les contenta fort, & ils furent charmés
» de voir qu'il n'y avoit pas une ſeule
» de nos cérémonies, qui ne renfermât
» quelque ſens myſtérieux.

» Après avoir baptiſé cinquante-cinq
» perſonnes à *Nan-fong*, je fus ob-
» ligé de me rendre à *Kien-tchang*,
» où j'ai fait à peu près les mêmes
» exercices. J'aſſiſtai-là à ſept ou huit
» aſſemblées de femmes Chrétiennes,
» & je parcourus tous les villages où
» il y a des Chrétiens. De plus, j'eus
» le bonheur d'ouvrir le chemin à l'E-

» vangile, dans un lieu où il n'avoit
» point encore été prêché. Une bonne
» Chrétienne qui eſt dans le palais du
» Gouverneur de la ville, m'envoya un
» *tael* pour l'employer à quelque œuvre
» de piété, ſelon que je le jugerois plus
» à propos. Je crus que je ne pouvois
» mieux employer cette aumône qu'à
» faire une petite Miſſion à *Siaoche*. C'eſt
» une groſſe bourgade à ſix lieues de
» *Kien-tchang* ſur la route de *Sing-*
» *tchin-hien*. Les habitans ſont de bonnes
» gens francs, ſinceres & vivans dans
» une grande innocence. Comme *Siao-*
» *che* eſt ſur le bord de la riviere,
» les hommes y ſont preſque tous Pê-
» cheurs. Je fus ſurpris, en entrant dans
» la bourgade, de ne rencontrer per-
» ſonne & de ne voir que des enfans
» aux portes. C'eſt que les femmes ſont
» renfermées dans les maiſons, où elles
» travaillent, tandis que les maris ſont
» occupés à la pêche, ou à cultiver
» leurs champs, qu'ils labourent deux
» ou trois fois l'année. *Loukang* m'avoit
» donné du goût pour les Miſſions de
» la campagne. Je ſortis de la bourgade,
» & je trouvai tous ces pauvres gens
» qui travailloient de côté & d'autre.
» J'en abordai un d'entr'eux, qui me

» parut avoir la phyſionomie heureuſe,
» & je lui parlai de Dieu. Il entra ſans
» peine dans tous les ſentimens que je
» voulus lui inſpirer; il me parut con-
» tent de ce que je diſois, & m'invita
» par honneur à aller dans la ſalle des
» ancêtres. C'eſt la plus belle maiſon
» de toute la bourgade; elle eſt com-
» mune à tous les habitans, parce que
» s'étant fait depuis long-temps une
» coutume de ne point s'allier hors de
» leur pays, ils ſont tous parens au-
» jourd'hui, & ont les mêmes aïeux.
» Ce fut donc là, que pluſieurs quit-
» tant leur travail, accoururent pour
» entendre la ſainte doctrine. J'en fis
» expliquer les principaux artícles par
» mon Catéchiſte; je leur laiſſai quel-
» ques livres; & ne pouvant demeurer
» avec eux bien long-temps, je partis
» après avoir baptiſé dix-neuf Catéchu-
» menes. Pendant environ trois mois
» que nous avons demeuré à *Kien-tchang*,
» nous avons conféré le baptême à
» quatre-vingt-dix-huit perſonnes, en-
» ſorte que depuis notre arrivée à *Nan-*
» *fong*, juſqu'à ce que je reçus l'ordre de
» mes ſupérieurs, de quitter *Kien-tchang*,
» nous comptions, les Peres & moi, que
» nous avions eu juſtement autant de

» baptêmes que de jours ». Voilà, Monseigneur, ce que le Pere de Premare m'a écrit de sa Mission. Je suis fâché de n'avoir pas une relation entiere de tout ce qu'il a fait, elle seroit curieuse & très-capable de vous édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les Provinces à la conversion des ames, les Peres qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les services que l'Empereur exige d'eux, & que l'amour de la Religion les engage de rendre à ce Prince, ceux qui sont arrivés depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue & des caracteres, ce qui est très-long & très-pénible. Je puis assurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caracteres Chinois, qu'il paroît d'abord impossible de déchiffrer. Cependant à force de regarder & de se fatiguer l'imagination & la mémoire, cela se débrouille, & l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve, sont incomparablement plus grandes, par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels du pays; ceux-ci s'effrayent moins de ce qu'ils ont vu cent fois, & ils n'ont pas ces grandes

vivacités d'eſprit, qui rendent un peu ennemi d'une gêne conſtante. Mais la charité de Jeſus-Chriſt eſt plus forte que tous ces obſtacles; elle ſeule nous anime, elle nous ſoutient dans cette pénible application; on en dévore avidement le travail, par l'eſpérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois eſtiment le plus, on les gagnera plus aiſément à Notre-Seigneur. Les Peres qui ſont à la Cour ont beaucoup d'avantage pour cette étude, qu'on n'a pas dans les Provinces. Car, pour les caracteres, ils y trouvent les plus excellens maîtres; & pour la langue, ils ſont ſans ceſſe environnés de gens qui la parlent avec toute la politeſſe poſſible. Mais il faut avouer auſſi que cette ſcience leur eſt abſolument néceſſaire: quelqu'eſprit & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'eſt que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de Grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils converſent avec nous, ils nous ſouffrent quelquefois parler de la ſcience du ſalut; & s'ils ne ſe convertiſſent pas toujours, au moins ſont-ils dans l'occaſion les protecteurs d'une Religion qu'on eſtime à proportion qu'on la connoît dans elle-même & dans ceux qui viennent la prêcher ſi loin, bien

qu'ils euſſent pu demeurer avec agrément dans leur pays. Le Pere de Fontaney qui retourne en France, vous inſtruira, Monſeigneur, de tout le bien qu'on fait à Peking. Il n'eſt pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent & qu'on expoſe chaque année dans cette grande ville, eſt conſidérable. Il n'y a guere de jour qu'on n'en baptiſe pluſieurs, & c'eſt un des plus ſolides biens que l'on puiſſe faire en ce pays. Car ceux que nous convertiſſons, quand ils ſont adultes, peuvent ſe démentir & changer, & il ne s'en trouve que trop qui ſont peu fideles à la grace qu'ils ont reçue; au lieu que ces enfans abandonnés, mourant immédiatement après le baptême, vont infailliblement au ciel, où ils prient ſans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur ineſtimable. C'eſt ici, où, ſans vouloir approfondir un ſi grand myſtere, nous pouvons admirer la conduite de Dieu ſur les hommes. Il va choiſir dans une Cour Idolâtre, qui peut être regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de péché, pour les faire participans de l'héritage céleſte, tandis qu'il livre à l'emportement volontaire de leurs paſſions, les parens de

ces enfans mêmes, & une infinité d'autres hommes, qui ſeront un jour les victimes de ſa juſtice.

Il y a environ un an que le Frere Fraperie, que l'Empereur eſtime fort pour ſon habileté dans la médecine & dans la chirurgie, eut le bonheur de baptiſer un petit-fils de ce grand Prince, & de le mettre dans le Ciel, puiſqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que cette ame prédeſtinée, n'implore dans ce moment la miſéricorde de Dieu, pour le ſalut de ceux qui lui ont donné la vie, & pour tous les pauvres Chinois. Les Médecins déſeſpérant de pouvoir guérir ce petit Prince, on appella le Frere Fraperie. L'état où il le trouva lui fit juger qu'il n'en pouvoit pas revenir; c'étoit une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remede; ce Frere rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, penſa à ſauver l'ame. Il s'approcha du Prince ſous prétexte de l'examiner de plus près, & d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appelloit à une maiſon de campagne, où il va ordinairement; mais en effet, pour baptiſer l'enfant mourant & lui procurer le ſalut éternel; ce qu'il

fit le plus heureuſement du monde & ſans que perſonne s'en apperçût. Ce cher Frere, tout pénétré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir ſa joie, & qu'il ne concevoit pas qu'on en pût goûter une plus grande ni une plus pure dans ce monde. Je parlois tantôt des croix de nos Miſſionnaires, voilà quels ſont leurs plaiſirs. Ils ne vous ſont pas inconnus ces ſortes de plaiſirs, Monſeigneur, & je ſuis perſuadé que vous les avez goûté, lorſque vous avez ramené à l'égliſe un ſi grand nombre d'hérétiques qui s'en étoient ſéparés, & que vous avez fait brûler dans la cour de votre château de la Force cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je ſcai, Monſeigneur, les éloges que le Roi a fait de votre zèle, & les marques qu'il vous a données de ſa bienveillance & de ſon eſtime; mais je ſuis perſuadé que vous avez été moins touché de ces marques de diſtinction, qui vous ſont ſi honorables, que de la ſatisfaction de voir rentrer des ames preſque déſeſpérées dans le chemin aſſuré du ſalut.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, la liberté que j'ai priſe de vous écrire une ſi longue lettre, ayant ſi peu de choſes

à vous dire. Les commencemens d'une Miſſion ſont difficiles, on ne peut trop le répéter. Quand nous aurons plus de maiſons, quand nous ſçaurons mieux la langue, quand nous ſerons plus faits aux manieres du pays, & quand nous aurons enfin beaucoup de ſecours, qui nous manquent encore, nous eſpérons de la ſouveraine bonté de Dieu, que les converſions feront plus nombreuſes. J'avois deſſein de vous dire un mot ſur les diſputes qui ſe ſont élevées ici, je ne ſçai comment ce point m'eſt échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'eſt que les honneurs que l'on rend à Confucius & aux parens. Les Chrétiens de ce pays ont été bien étonnés quand ils ont ſçu qu'on les accuſoit d'idolâtrie. Ils adreſſent cette année des plaintes au Saint-Pere, & lui envoyent des témoignages authentiques de la pureté de leur foi & de l'innocence des cérémonies qu'ils croyent pouvoir pratiquer ſans impiété & ſans ſuperſtition; j'ai traduit quelques-uns de ces témoignages. Je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

MÉMOIRE

Sur l'état des Miſſions de la Chine, préſenté en latin à Rome, au Révérend Pere Géneral de la Compagnie de Jeſus, l'an 1703, par le Pere François Noel, Miſſionnaire de la même Compagnie, & depuis traduit en François.

MON RÉVÉREND PERE;

J'obéis à l'ordre de votre paternité; & j'emploie, à lui rendre compte de l'état préſent de nos Miſſions, le temps que me laiſſe la grande & importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius & aux morts, pour laquelle j'ai été envoyé ici avec le Pere Gaſpard Caſtner, comme députés l'un & l'autre de Meſſeigneurs les Evêques de Nankin, de Macao, d'Aſcalon & d'Andreville, & de tous les Jeſuites Miſſionnaires de la Chine. Comme je n'ai ſçu mon départ de ce grand Empire qu'au temps préciſément qu'il falloit s'embarquer, je n'ai pas eu le loiſir d'attendre toutes les lettres de nos Peres, qui euſ-

ſent contenu ſans doute pluſieurs choſes édifiantes & curieuſes, touchant l'état particulier de chacune de leurs égliſes ; mais je n'ai pas laiſſé d'avoir des nouvelles de pluſieurs qui m'avoient écrit auparavant, & qui m'avoient fait connoître en partie leurs occupations, & les biens que Dieu fait par leur miniſtere. Je n'avancerai rien dans ce mémoire dont je ne ſois bien inſtruit, & ſans chercher à groſſir les objets, je vous marquerai, autant qu'il me ſera poſſible, le nombre exact & précis des converſions & des baptêmes qui ſe ſont faits depuis quelques années dans pluſieurs de nos provinces. Je ne dirai rien de la ſituation & de la vaſte étendue de cet Empire ; de la multitude de ſes villes, du nombre de ſes habitans ; des mœurs, des ſciences, du gouvernement, de la police & de la religion de ces peuples avec leſquels j'ai demeuré près de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit le Pere le Comte dans ſes *nouveaux Mémoires de la Chine*, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde notre Miſſion.

Nos Peres Portugais, qui ſont les premiers fondateurs de cette Miſſion, avoient déja ici un grand nombre de belles égliſes, quand nos Peres François

y arriverent, il y a près de vingt ans. On comptoit à *Cham-hay* à *Sum-kiam*, & à *Cham-cho*, dans la ſeule province de *Nankin*, plus de cent égliſes, & plus de cent mille Chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les Jeſuites de France de ſe rendre agréables à l'Empereur, & de le rendre favorable à la Religion, a mis les uns & les autres en état de faire bien de nouveaux établiſſemens. Les Portugais ont acquis des maiſons dans les villes de *Paotin*, de *Chintin*, & dans pluſieurs autres, où l'on n'avoit point encore prêché Jeſus-Chriſt, & dans la capitale de l'Empire à *Péking*, ils ont bâti une égliſe pour les femmes, ce qui étoit fort néceſſaire, & ce qu'on ſouhaitoit depuis long-temps; car il n'en eſt pas à la Chine comme en Europe, où les égliſes ſont communes aux deux ſexes. La bienſéance & la coutume ne permettent pas que les hommes & les femmes ſe trouvent enſemble dans un même lieu. On regarderoit ces aſſemblées comme quelque choſe de monſtrueux. Ainſi les dames ont de petites chapelles particulieres, où les Miſſionnaires vont avec beaucoup de circonſpection & de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille ou d'une ſéparation de barreaux; & leur adminiſtrer les ſacre-

mens. Comme elles ſont naturellement vertueuſes & fort innocentes, la Religion s'inſinue aiſément dans leur cœur & dans leur eſprit, & elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur & une modeſtie charmante. Celles de Péking ont ſignalé particuliérement leur zèle à enrichir leur nouvelle égliſe de ce qu'elles avoient de plus précieux, pluſieurs ayant donné pour les ornemens d'autel leurs perles, leurs diamans, & leurs autres bijoux; comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi.

Les Peres François, de leur côté, ont ouvert de nouvelles Egliſes à *Jao-tcheou*, à *Kiou-kiang* & à *Vou-tcheou* dans la province de *Kiamſi*, ſans compter celles qu'ils ſont prêts de fonder dans les provinces de *Hou-coüam*, de *Tche-kiam*, & de *Nankin*. Mais rien n'approche de la belle égliſe qu'ils ont fait bâtir à Peking dans la premiere enceinte du palais de l'Empereur. Ce grand Prince, qui protége depuis long-temps la Religion Chrétienne, ne s'eſt pas contenté de leur donner la permiſſion d'élever ce ſuperbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ſes libéralités, & le Roi très-Chrétien, à qui cette Miſſion a des obligations très-particulieres, a eu la bonté d'y envoyer

une magnifique argenterie & de riches paremens d'Autel.

Quoique nous ayons déja trois Egliſes à Peking, elles ne ſuffiſent pas, & nous avons réſolu d'en bâtir une quatrieme dans la partie Orientale de cette grande Ville, auſſi-tôt que nous aurons les fonds néceſſaires. Cela n'eſt pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers & les matériaux ſe trouvent là à aſſez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à Saint-Joſeph, le Patron & le Protecteur de cette Miſſion, nous eſpérons que Dieu pourra inſpirer à quelque zélé ſerviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépenſe. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons pluſieurs fois reçues du Ciel ſous les auſpices de ce puiſſant interceſſeur. Ce fut le jour même que l'égliſe célébre ſa fête, qu'après bien des peines & des travaux, nous obtînmes enfin en 1692 cet Edit fameux enregiſtré dans tous les Tribunaux de la Chine, par lequel l'Empereur nous accordoit la permiſſion de prêcher la loi de Jeſus-Chriſt dans toutes les terres de ſon obéiſſance. Nous avions eu pluſieurs années auparavant le préſage heureux de quelque grande grace, qui nous arriveroit par les prieres

du chef de la ſainte famille. L'Empereur ayant pris une image de Saint-Joſeph que l'Empereur *Chunchi* ſon pere avoit autrefois reçue de l'illuſtre Pere Adam Schall, l'avoit par reſpect élevée au-deſſus de ſa tête, & en avoit enſuite fait préſent au Pere Antoine Thomas, ſon Mathématicien. C'eſt cette image que le Pere Thomas envoya depuis à votre Paternité, comme un des plus beaux monumens des bontés de l'Empereur de la Chine pour nos Peres, & de ſon reſpect pour la Religion Chrétienne. Je ne dis rien ici davantage ſur ce qui regarde cet Edit. On a dû être inſtruit de ce grand événement dans toute l'Europe, par l'hiſtoire qu'en a écrite le Pere le Gobien, & qui a été traduite en diverſes langues.

Outre les égliſes dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'*Ou-ho* & de *Vouſie* dans la province de *Nankin*, celles des provinces de *Hou-coüam*, de *Fokien* & de *Canton*, qu'ont bâti nouvellement nos Peres, & les deux belles égliſes que le R. P. Charles Turcotti de notre Compagnie nommé par le ſaint Siége, Evêque d'Andreville, & Vicaire Apoſtolique, a fait faire dans *Canton* même, & dans *Fochan*, cette groſſe bourgade, où l'on compte plus d'un million d'ames.

Je pourrois ajouter enfin la chapelle magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'isle de *Sancian*, sur le premier tombeau de Saint-François Xavier : mais mon Compagnon, le Pere Gaspard Castner, en a présenté à votre Paternité un récit imprimé à la Chine, avec le plan de l'édifice & l'histoire de la nouvelle Chrétienté de cette isle, où il n'y avoit eu jusqu'ici que des infideles. Je souhaiterois maintenant, mon très-Révérend Pere, connoître toutes nos églises de la Chine, comme j'en connois quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y passe. Il y a présentement plus de soixante-dix Missionnaires de notre Compagnie à la Chine ; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup plus de Jésuites qu'il n'y a d'Evêques, d'Ecclésiastiques & de Religieux des autres Ordres en les comptant tous ensemble.

Les Jésuites de Peking baptiserent cinq cens trente personnes en 1694, six cens quatorze en 1695, & six cens trente-trois en 1696, & à peu près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour les enfans, on en baptise beaucoup plus, sur-tout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans

les rues. (1) C'eſt une conduite étonnante dans un pays auſſi bien policé que la Chine, qu'on ſouffre un ſi criant déſordre. Comme le peuple eſt infini à Peking, & que ceux qui ſe croyent ſurchargés d'enfans, ne ſe font aucun ſcrupule de les abandonner dans les rues & dans les places publiques, où les uns meurent miſérablement, & les autres ſont dévorés des bêtes; un de nos premiers ſoins eſt d'envoyer tous les matins des Catéchiſtes dans les différens quartiers de cette grande ville, baptiſer tous les enfans qui ſont encore en vie, & qu'ils rencontrent ſur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expoſe chaque année, nos Catéchiſtes en baptiſent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente Catéchiſtes qui n'euſſent que ce ſeul emploi, il en échapperoit aſſez peu à notre zèle. En 1694, on baptiſa trois mille quatre cens de ces enfans. En 1695, deux mille ſix cens trente-neuf; & en 1696, trois mille ſix cens ſoixante-

(1) Le Gouvernement envoye tous les matins des chariots qui parcourent les rues, recueillent les enfans qui reſpirent, & les tranſportent dans un hôpital où des Médecins & des Matrones ſont chargés de les ſoigner, & où ceux qui échappent à la mort ſont élevés.

trois, & de même à peu près les années ſuivantes.

C'eſt ici une récolte certaine pour le paradis, qui n'eſt point expoſée comme la converſion des adultes à bien des rechûtes dans le péché, ou dans l'idolâtrie. Il ne nous ſeroit pas difficile de trouver des Catéchiſtes pour cet emploi, qui ne demande qu'un peu de peine & de bonne volonté : mais il nous faut des fonds pour leur payer une penſion dont ils puiſſent vivre & s'entretenir, & c'eſt ce qui nous manque. Il nous eſt ſouvent venu en penſée qu'ici, à Rome, dans la Capitale du monde Chrétien, & par-tout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui ſont obligés à de fortes reſtitutions pour du bien d'égliſe qu'ils ont diſſipé, ou qui ont de grandes réparations à faire envers la Majeſté divine, qu'ils ont tant de fois offenſée ou fait offenſer par d'autres, devroient ſe croire heureux de trouver une maniere ſi ſûre de lui rendre ame pour ame, & de dédommager les fondateurs de leurs bénéfices, du mauvais uſage que, contre leurs intentions, ils pourroient avoir fait de leurs libéralités. Ils entretiendroient à Peking un de ces Catéchiſtes pour ſix ou ſept piſtoles par an.

Le progrès que fait la Religion eſt encore plus conſidérable dans les provinces qu'il ne l'eſt à Pekin. Le Pere Pinto baptiſa lui ſeul près de quinze cens perſonnes en 1696 & 1697. Le Pere Provana, qui demeure à *Kiam-tcheou* en la province de *Kiamſi*, en baptiſa plus de mille ces deux mêmes années. Le Pere Simoens un pareil nombre dans la ville de *Chintin* en une ſeule année; le Pere Laureati en baptiſa environ neuf cens en dix mois dans la ville de *Singnan-fou*, Capitale de la province de *Chenſi*; & le Pere Vanderbeken cinq cens en moins de cinq mois dans la ville de *Can-tcheou* en la province de *Kiam-ſi*. Les Peres Simon Rodriguez & Vanhamme, qui ont leur Miſſion dans les villes de *Cham-chou* & de *Vou cham*, baptiſent réguliérement chaque année cinq à ſix cens perſonnes. Dans les villes où les Chrétientés ſont plus anciennes & plus nombreuſes, comme à *Cham-hay*, dont je vous ai déja parlé, on en baptiſe chaque année onze à douze cens. Je ne vous dis rien des autres Egliſes, parce que je ne ſuis pas aſſez inſtruit de ce qui s'y paſſe.

Si nous avons de la joie de voir chaque jour le troupeau de Jeſus-Chriſt

s'augmenter, nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plupart des Chrétiens s'acquittent de leurs devoirs. Les aſſociations de la Paſſion de Notre-Seigneur, & les Congrégations de la ſainte Vierge ne contribuent pas peu à les entretenir dans de ſi ſaintes diſpoſitions. On tient ces aſſemblées tous les mois, & quelquefois plus ſouvent. Après les exercices de dévotion accoutumés, on choiſit cinq ou ſix Congréganiſtes des plus fervens & des plus habiles, qu'on charge d'aller viſiter les maiſons des Chrétiens, & de s'informer ſi tout le monde eſt baptiſé, ſi l'on fait exactement la priere du matin & du ſoir, ſi l'on approche des ſacremens, ſi l'on aſſiſte les malades, ſi l'on a de l'eau bénite; enfin ſi l'on travaille à gagner les infideles à Jeſus-Chriſt par de bons diſcours & par de ſaints exemples. Dans l'aſſemblée ſuivante, ces députés rendent un compte exact de leur commiſſion, & nous voyons, par une expérience conſtante, que rien n'entretient davantage l'union & la piété dans les Egliſes où ces ſaintes aſſociations ſont établies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait auſſi entr'elles des ſociétés, où elles prati-

quent à peu près les mêmes exercices. Il y a environ huit cens dames à Pekin qui s'aſſemblent en différens quartiers de la ville, & qui s'apprennent les unes aux autres à inſtruire & à gagner à Dieu les perſonnes de leur ſexe autant qu'elles en ſont capables.

La fréquentation des Sacremens ne contribue pas peu à fortifier la foi & la dévotion de ces fervens Néophytes. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de pleurer de joie, quand je les voyois venir de trente & quarante lieues à mon Egliſe, avec des fatigues incroyables, pour avoir le bonheur de ſe confeſſer & de recevoir la ſainte Communion. Quoique la plupart des Chrétiens ſoient ou Artiſans ou Laboureurs, ils ne laiſſent pas dans leurs aſſemblées, à l'imitation des premiers Fideles, de ramaſſer des aumônes, qu'on emploie à ſecourir les malades & ceux qui ſont dans une extrême pauvreté, & à imprimer des livres de piété pour la converſion des Idolâtres & l'édification des Fideles, qui n'en pourroient pas acheter.

Vous me demanderez peut-être, mon très-Révérend Pere, à l'occaſion de ce que je dis, que la plupart des Chrétiens ſont gens du peuple, ſi l'on ne conver-

tit pas auſſi à la Chine des perſonnes de qualité, des Sçavans & des Mandarins. Pour répondre juſte à une queſtion que l'on m'a faite ſouvent ici & ailleurs, je vous prie de remarquer que, ſelon les idées que nous avons en Europe, tout eſt peuple à la Chine, & qu'il n'y a point de nobleſſe, ſi ce n'eſt les Princes du ſang, un petit nombre de Princes Tartares & quelques familles particulières, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces perſonnes demeurent ordinairement à la Cour ou dans la Tartarie, on ne doit pas s'étonner ſi dans les Provinces on voit peu de Chrétiens qui ſoient gens de diſtinction. Je ne connois hors de la Cour qu'un ſeul Prince Tartare qui ait embraſſé depuis quelques années notre ſainte Religion, avec ſa femme & plus de cinquante de ſes domeſtiques. Sa maiſon eſt illuſtre & fort diſtinguée parmi les Tartares, ſon oncle ayant épouſé la tante du feu Empereur *Chunchi*. Il ne peut donc y avoir que du peuple qui ſe faſſe Chrétien dans l'étendue de l'Empire. Pour ce qui eſt des gens de la Cour, on éprouve à la Chine comme par-tout ailleurs, qu'il eſt difficile à un homme puiſſant & en faveur, ſur-tout

s'il eſt païen, d'entrer dans le Royaume des Cieux. Cependant outre les Marchands, les Soldats, les Artiſans, les Laboureurs & les Pêcheurs, qui rempliſſent ordinairement nos Egliſes, il ne laiſſe pas d'y avoir quelques Bacheliers, quelques Docteurs & même quelques Mandarins; mais en petit nombre, ſi ce n'eſt dans le tribunal des Mathématiques de Pekin.

Les grands Mandarins, les Officiers Généraux d'armées & les premiers Magiſtrats de l'Empire, ont de l'eſtime pour le chriſtianiſme: ils le regardent comme la Religion la plus ſainte & la plus conforme à la raiſon. Ils honorent ceux qui la prêchent; ils leur font amitié; ils prennent plaiſir à les entendre parler des maximes de nôtre morale: ils les louent, ils les admirent; mais quand nous leur parlons de les ſuivre, & de quitter la religion du pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaiſirs des ſens, & la crainte de ſe diſtinguer des perſonnes de leur condition, empêchent la grace d'achever ſon ouvrage, & de faire impreſſion ſur ces ames enveloppées dans la chair.

On m'a demandé ſouvent encore depuis que je ſuis ici, s'il ſe fait des mi-

racles à la Chine, & quelle ſorte de miracles. Comme nous ne ſommes pas crédules, & que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choſes qui le méritent dans la plus grande rigueur; nous nous contentons d'appeller événemens miraculeux certains faits qu'on ne peut gueres attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine: & les lettres & les relations de nos Peres ſe trouvent toutes remplies de ces ſortes d'événemens. En voici quelques-uns plus récens pour ſervir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrois rapporter.

Une jeune femme païenne, mais qui avoit toute ſa famille chrétienne, étant allée voir ſes parens, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya auſſi-tôt querir un Catéchiſte nommé Paul, homme d'une vie très-innocente & d'un zèle ardent pour le ſalut des ames & pour la converſion des infideles. Au nom de Paul, la malade comme tranſportée s'écria: *vous allez querir Paul avec un grand empreſſement; mais aſſurez-vous qu'il ne ſe preſſera pas, & qu'il ſera long-temps à venir.* En effet les occupations du Catéchiſte ne lui permirent pas de ſe rendre où on l'appel-

loit, auſſi promptement qu'il l'eût déſiré. On étoit incertain du jour & de l'heure de ſon arrivée, quand au moment qu'on y penſoit le moins, la malade parut troublée & cria par deux fois de toute ſa force : *retirons-nous, retirons-nous, le voilà qui approche.* On ſortit de la maiſon, & comme on courut à la riviere par où le Catéchiſte devoit venir, on fut fort étonné de le voir arriver : mais on le fut encore davantage, quand, à ſon entrée dans la maiſon, la jeune femme ſe ſentit entiérement guérie. Paul l'ayant interrogée ſur ce qu'elle penſoit d'une guériſon ſi prompte & ſi extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux & capables d'imprimer de la terreur, l'avoient ſaiſie, & la tenoient liée ſi fortement avec des chaînes, qu'elle étoit hors d'état d'agir : mais que dès qu'il s'étoit montré, ils avoient pris la fuite, & l'avoient laiſſée en liberté. Elle ajouta qu'elle ſouhaitoit d'être Chrétienne, & qu'elle prioit inſtamment qu'on la baptisât au plutôt. Le Catéchiſte l'inſtruiſit & la baptiſa avec ſon mari.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade près la ville de *Cham-hay*. Sa mere, qui étoit Chrétienne, la voyant

en danger, la fit baptiſer & paſſa la nuit auprès d'elle, l'avertiſſant de temps en temps d'implorer le ſecours de la Sainte Vierge. L'enfant obéit, & vers le matin dit à ſa mere: *mes prieres ſont exaucées, & j'ai le bonheur de voir la ſainte Vierge; priez-la ma fille*, lui dit ſa mere, *de vous rendre la ſanté. Ah! ma chere mere*, répartit la jeune fille, *la ſainte Vierge n'eſt pas venue pour cela, mais pour me conduire au Ciel.* Et dans ce moment elle expira au grand étonnement de ſa mere.

La magie & l'infeſtation des démons ſont très-communs à la Chine: mais les Néophytes s'en délivrent aiſément par le ſigne de la Croix & par la vertu de l'eau-bénite. Un Catéchumene, quoique perſuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, différoit de ſe faire baptiſer, parce qu'il avoit commerce avec un Magicien, & qu'il étoit attaché à quelques ſuperſtitions qui l'aidoient à gagner ſa vie. Inſtruit du pouvoir du ſigne de la Croix ſur les démons, il voulut éprouver un jour ſi par ſon moyen il arrêteroit l'effet des enchantemens de ſon maître. Ainſi au milieu d'une opération diabolique du Magicien, le Catéchumene fit le ſigne de la Croix en ſecret, & ſans qu'on s'en apperçût, & arrêta l'en-

chantement. Le Magicien étonné recommença ſon opération ; mais il ne fut pas plus heureux, & le ſigne de la Croix en empêcha l'effet pour la ſeconde fois. Le Catéchumene en fut ſi vivement touché, que dès ce moment il renonça à toutes ſes ſuperſtitions, & demanda le baptême, qu'il reçut avec beaucoup de foi & de piété. Il n'y a pas encore longtemps que dans un village de la dépendance de la ville de *Chim-tin* dans la province de *Petcheli*, plus de cinquante maiſons furent délivrées de l'infeſtation des démons par la vertu de l'eau bénite.

Les occupations ordinaires de nos Peres dans les lieux de leur demeure, ſont d'entendre les confeſſions des Fidéles, d'adminiſtrer les Sacremens aux malades, d'inſtruire les idolâtres, & de diſputer quelquefois avec des lettrés. Leur travail eſt beaucoup plus grand dans les Miſſions qu'ils font à la campagne. Auſſi-tôt qu'un Miſſionnaire arrive dans une bourgade, tous les Chrétiens s'aſſemblent à l'Egliſe, s'il y en a une ; & s'il n'y en a pas, dans la maiſon de quelque Chrétien des plus conſidérables. Après la priere, le Pere fait une exhortation & entend les confeſſions, pendant que ſes Catéchiſtes diſpoſent

les Fideles à participer aux Sacremens de la Pénitence & de l'Euchariſtie, & les Catéchumenes à recevoir le Baptême. Le lendemain après la Meſſe le Pere baptiſe ceux qu'il trouve ſuffiſamment inſtruits, & reçoit au nombre des Catéchumenes les infideles qui ſe veulent convertir. L'après-dînée le travail recommence, & le Pere ne quitte point la bourgade que tout le monde ne ſoit content.

Dans les Egliſes plus nombreuſes, comme dans l'iſle de *Tſommin*, où l'on compte plus de trois mille Chrétiens, on diſtribue ſon temps d'une autre maniere ; on donne les premiers jours aux hommes & les ſuivans aux femmes. Les Catéchumenes viennent après ; on les examine, on les baptiſe, s'ils en ſçavent aſſez, & on les admet à la participation des divins Myſteres. On s'applique enſuite à terminer les différens, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu on choiſit deux ou trois des principaux Chrétiens pour conduire les autres, & pour les inſtruire en l'abſence du Miſſionnaire. En chaque maiſon on fait afficher une conduite de vie, ſur laquelle toute la famille ſe doit régler, avec un calendrier qui marque outre les Dimanches

& les Fêtes qu'il faut s'aſſembler, les jours de jeûne qui ſont d'obligation. Enfin on diſtribue des Catéchiſtes, des livres de piété, de l'eau-bénite, des chapelets, des images, & tout ce qui eſt capable d'entretenir la piété des Fideles, & d'animer leur foi.

La Religion s'établit plus aiſément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les villes on dépend du Gouverneur & des Mandarins; il faut les viſiter, ce qui ne ſe peut ſelon le cérémonial, ſans préſens & ſans frais; au lieu que dans les villages pour exercer librement ſes fonctions, on n'a beſoin de l'agrément de perſonne. La ferveur eſt grande parmi les Chrétiens, ſur-tout dans les commencemens. Auſſi eſt-ce un temps favorable, & dont il faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, & particuliérement dans la petite ville d'*Ouho* & dans les villages qui en dépendent. A la premiere viſite que j'y fis, je baptiſai cent ſeize perſonnes, & à la ſeconde cinq cens ſoixante, parmi leſquelles il y avoit dix-huit à vingt Bacheliers & un Mandarin, qui avoit été dix ans Gouverneur d'une petite ville. Un ſuccès ſi heureux me porta à bâtir une Egliſe dans cette

petite ville, & deux autres moins considérables avec quelques chapelles dans les villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de villes, mais des provinces entieres, où l'on n'a point encore annoncé Jesus-Christ. Dans la province de *Nankin*, il y a cinq villes du premier ordre, & plus de quatre-vingts du second, où il n'y a ni Eglises ni Missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les provinces de *Hanan* & de *Chensi*, quoiqu'il y ait en chacune huit villes du premier ordre, & plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les provinces de *Sou-tchoüan*, de *Qui-tcheou* & de *Leaton*, où il y a plusieurs villes & bourgades très-peuplées. C'est aux Missionnaires à bâtir les Eglises, & à faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la Religion; car si l'on exigeoit quelque chose des Chrétiens du pays, ce seroit ruiner bientôt l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des infideles, & se confondre avec les Bonzes, qui obligent leurs disciples à leur faire des aumônes pour vivre, & pour loger leurs fausses divinités. Ainsi les hommes Apos-

toliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite penſion qu'on leur envoie chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entrepriſes, ni faire tous les voyages qu'ils jugeroient néceſſaires pour la converſion des peuples; & avec tout le zèle dont ils brûlent, il faut ſouvent que, manque de ſecours, ils demeurent dans un même endroit bien plus long-temps qu'ils ne ſouhaiteroient.

Si la Chine étoit Chrétienne, nous porterions la foi dans la Tartarie, c'eſt un vaſte champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie orientale ſe peuple tous les jours. L'Empereur y fait bâtir des villes, & l'on y voit des villages fort peuplés. Pour la Tartarie occidentale, il n'y a ni villes ni villages que du côté des *Yousbecks*, & de la mer Caſpienne; ce qui n'empêche pas que cette étendue de pays ne ſoit habitée par differentes nations que l'Empereur de la Chine a ſoumiſes depuis quelques années à ſon Empire. Toutes les richeſſes de ces Peuples ne conſiſtent qu'en de nombreux troupeaux, avec leſquels ils errent de côté & d'autre. Il ne s'arrêtent gueres plus de trois mois dans un même lieu. Quand ils en ont conſumé les

fourrages, ils décampent & paſſent dans un autre endroit, où ils font la même choſe. La converſion de ces Tartares errans ſera difficile, parce qu'ils ſont fort entêtés des *Lamas*, qui ſont leurs Docteurs, & pour qui ils ont une ſoumiſſion aveugle.

Il y a déja quelques années que nos Peres ont formé le deſſein de s'établir à *Chin-yam* capitale de *Leaoton*, & de toute la Tartarie orientale. Cette ville eſt conſidérable, & l'Empereur y a établi quatre Tribunaux ſouverains pour y juger en dernier reſſort toutes les affaires des Tartares; car le *Leaoton* paſſe aujourd'hui pour être de la Tartarie, & on n'en regarde plus les habitans comme Chinois, mais comme de véritables Tartares. Je ne doute pas que le Prince Tartare qui s'eſt converti, & dont je vous ai parlé, n'employe tout ſon crédit pour faire réuſſir ce projet. Il s'eſt retiré depuis deux ans à *Chin-yam* avec toute ſa famille, qui eſt plus fervente que jamais. Si l'on établiſſoit une Miſſion ſolide en cette ville, on pourroit paſſer de-là dans le Royaume de *Corée*, qui eſt auſſi tributaire de l'Empire de la Chine, & qui eſt beaucoup plus grand que nos cartes ne le repréſentent, & peut-être trou-

veroit-on enſuite quelque entrée au Japon, qui n'en eſt ſéparé que par un un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous propoſons, mon très-Révérend Pere, mais ils ne paſſent, ni les vues que doit former pour la gloire de Dieu un Général de la Compagnie de Jeſus, ſucceſſeur de ſaint Ignace, ni le courage que doivent avoir hérité de ſaint François-Xavier les ſucceſſeurs de ſon apoſtolat.

Dieu nous faſſe la grace d'en voir l'accompliſſement, & que comme votre paternité ne nous a jamais laiſſé manquer d'ouvriers juſqu'ici, le cœur des perſonnes riches veuille auſſi s'ouvrir de tous côtés pour ne pas laiſſer manquer les Miſſionnaires des moyens néceſſaires pour avancer l'œuvre de Dieu, & par eux-mêmes, & par les Catéchiſtes ſur qui ils ſe déchargent d'une partie de leurs travaux, auxquels dans l'abondance d'une ſi grande moiſſon, ils ne peuvent pas ſuffire.

LETTRE

Du Pere de Chavagnac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus à la Chine, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Foutcheou-fou, le 10 de Février 1703.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Ce fut le premier jour de mars de l'année derniere que je partis de *Nantchang-fou*, pour me rendre auprès du Pere Fouquet dans cette ville, d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en étois formé d'abord. Je n'avois encore vu qu'une partie de la province de Canton quand je vous en fis une deſcription ſi magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes eſcarpées, & d'affreux déſerts remplis de tigres & d'autres bêtes féroces. Mais quoique cette partie de la Chine ſoit différente de la plupart des

autres provinces, on y trouve cependant quelques villes aſſez belles, & un aſſez grand nombre de villages.

De *Nanhiung* qui eſt la derniere ville de la province de Canton, nous nous rendîmes par terre à *Nangan*; c'eſt la premiere ville de la province de *Kiam-ſi* : elle eſt grande comme Orléans, fort belle & fort peuplée. De *Nangan* à *Cantcheou-fou*, ce ne ſont plus que des déſerts. *Cantcheou* eſt une ville grande comme Rouen; elle eſt fort marchande, & on y voit un grand nombre de Chrétiens.

De *Cantcheou* à *Nantchang* le pays eſt charmant, très-peuplé & très-fertile. Une de nos barques penſa périr à une journée de cette ville, dans un courant très-rapide qui a près de vingt lieues de longueur : ce qui le rend encore plus dangereux, c'eſt qu'il faut paſſer au travers d'une infinité de rochers qui ſont à fleur d'eau, mais auſſi quand on l'a une fois paſſé, on ſe trouve dans une belle riviere, ſix fois plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis de Rouen, & ſi couverte de vaiſſeaux, qu'à quelque heure du jour que vous jettiez les yeux aux environs vous comptez plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaiſſeaux ne

doit point ſurprendre. Il eſt vrai que les Chinois ne commercent guere hors de leur pays, mais en récompenſe le commerce, qu'ils font dans le ſein même de l'Empire, eſt ſi grand, que celui d'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'Empire de la Chine a une très-grande étendue; les provinces ſont comme autant de Royaumes; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandiſes qui lui ſont propres, & qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela ſe tranſporte non par terre, mais par eau, à cauſe de la commodité des rivieres qui ſont en très-grand nombre, & ſi belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de conſolation, mon, Révérend Pere, ce fut de voir, dans toutes les villes qui ſe trouverent ſur ma route, un grand nombre d'égliſes érigées au vrai Dieu, & une Chrétienté très-fervente. La Religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il ſemble même que le temps de la converſion de ce vaſte Empire eſt enfin arrivé; & pour peu que nous ſoyons aidés des fideles d'Europe, qui ont du zele pour la propagation de la foi, tout eſt à eſpérer d'une nation qui commence

à goûter nos maximes ſaintes, & qui eſt touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux fideles.

Pour moi je vous avoue que je ſuis frappé de leur innocence & de leur ferveur. Pluſieurs viennent tous les dimanches de huit à dix grandes lieues pour aſſiſter aux ſaints Myſteres : ils s'aſſemblent en grand nombre tous le vendredis dans l'égliſe, où ils récitent certaines prieres en l'honneur de la paſſion de Jéſus-Chriſt ; & ils ne ſe retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu ſe donner : leurs auſtérités & leurs pénitences ſeroient indiſcretes, ſi l'on n'avoit ſoin d'en modérer les excès.

Nous avons ici un jeune enfant qui, au milieu d'une famille Idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ſes prieres devant ſon crucifix, tandis que tous ſes parens ſont proſternés devant leurs Idoles. Sa mere & ſes freres ont fait bien des efforts pour le pervertir ; mais ſa conſtance a été à l'épreuve de leurs menaces & de leurs mauvais traitemens ; il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils ſont eux-mêmes ſur le point d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Vous ne ſçauriez croire toutes les induſtries que le zele fait imaginer aux nouveaux Chrétiens pour la converſion des Infideles : j'en ai été mille fois ſurpris. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre homme, aveugle, & qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres : je ne pouvois me figurer l'uſage qu'il en vouloit faire, c'étoit pour les donner à lire à douze infideles qu'il avoit à demi inſtruits des Myſteres de notre ſainte Religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faiſoient leurs parens Idolâtres, & il eſt ſouvent arrivé que le fils a converti ſa mere, & tout le reſte de ſa famille.

Cependant, on ne peut diſconvenir que les Miſſionnaires qui travaillent à la converſion de ces peuples, n'y trouvent des obſtacles bien difficiles à ſurmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres Nations, en eſt un des plus grands, même parmi le bas peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader que ce qui n'eſt pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur

avons montré l'extravagance de leur attachement aux idoles ; quand nous leur avons fait avouer que la Religion Chrétienne n'a rien que de grand, de ſaint, de ſolide ; on diroit qu'ils ſont prêts de l'embraſſer : mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : « Votre Religion » n'eſt point dans nos livres, c'eſt une » Religion étrangère : y a-t-il quelque » choſe de bon hors de la Chine, & » quelque choſe de vrai que nos ſçavans » ayent ignoré » ?

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages & des maiſons en Europe. J'eus un jour le plaiſir d'être témoin de leur ſurpriſe & de leur embarras à la vue d'une mapemonde. Neuf ou dix lettrés, qui m'avoient prié de la leur faire voir, y chercherent long-temps la Chine : enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémiſpheres qui contient l'Europe, l'Afrique & l'Aſie : l'Amérique leur paroiſſoit encore trop grande pour le reſte de l'univers. Je les laiſſai quelque temps dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur la carte. Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique & l'Aſie ; dans l'Aſie, voici la Perſe, les Indes, la Tartarie.

Où eſt donc la Chine, s'écrierent-ils tous? C'eſt dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, & en voici les limites. Je ne ſçaurois vous exprimer quel fut leur étonnement: ils ſe regardoient les uns les autres, & ſe diſoient ces mots Chinois, *Chiao-te-Kin*, c'eſt-à-dire, elle eſt bien petite.

Quoiqu'ils ſoient bien éloignés d'atteindre à la perfection où on a porté les arts & les ſciences en Europe, on ne gagnera jamais ſur eux de rien faire à la maniere européene. L'autorité de l'Empereur a été même néceſſaire pour obliger les Architectes Chinois à bâtir ſur un modele européen notre égliſe qui eſt dans ſon palais. Encore fallut-il qu'il nommât un Mandarin pour veiller à l'exécution de ſes ordres.

Leurs vaiſſeaux ſont aſſez mal conſtruits: ils admirent la bâtiſſe des nôtres; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils ſont tout ſurpris qu'on leur en faſſe même la propoſition. C'eſt la conſtruction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe, dès-là que c'eſt celle de l'Empire, elle nous ſuffit, & ce ſeroit un crime d'y rien changer.

Pour ce qui eſt de la langue du pays,

je puis vous aſſurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puiſſe ſe donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'employe huit heures par jour à écrire des Dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, & il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je paſſe trois heures le matin & trois heures le ſoir à examiner des caracteres Chinois, & à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres; je parle des lettres d'uſage, car on en compte en tout juſqu'à ſoixante mille. Je ne laiſſe pas d'en ſçavoir aſſez pour prêcher, catéchiſer & confeſſer.

La converſion des grands, & ſur-tout des Mandarins, eſt encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions & d'injuſtices, & que d'ailleurs il leur eſt permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce ſont comme autant de chaînes qu'il ne leur eſt pas aiſé de rompre. Un ſeul exemple vous en convaincra.

Il y a environ quarante-cinq ans qu'un Mandarin lia amitié avec le Pere Adam Schall, Jéſuite Bavarois. Ce Miſſionnaire avoit fait tous ſes efforts pour le convertir; mais ce fut inutilement. Enfin le

Mandarin étant sur le point d'aller en province où la Cour l'envoyoit, le Pere lui donna quelques livres de notre sainte Religion, & il les reçut simplement par honnêteté; car loin de les lire, il se livra plus que jamais aux Bonzes (1); il en logea quelques-uns chez lui, il se fit une bibliotheque de leurs livres, & s'efforça par ces sortes de lectures d'effacer entiérement l'impression que les discours du Missionnaire avoient faits sur son esprit; il en vint à bout. Mais quarante ans après étant tombé malade, il se rappella le souvenir de ce que le Pere Schall lui avoit dit tant de fois, il se fit apporter les livres dont il lui avoit fait présent, il les lut, & touché de Dieu il demanda le baptême. Avant que de le recevoir, il voulut lui-même instruire toute sa famille: il commença par ses concubines, à qui il apprit les mysteres de notre sainte Religion; & en même temps il leur assigna à chacune une pension, afin qu'elles pussent vivre chrétiennement le reste de leurs jours. Il instruisit ensuite tous ses enfans, & reçut le saint baptême. J'ai eu la consolation, depuis que je

(1) Prêtres des Idoles.

suis

ſuis ici, de voir baptiſer les femmes & les enfans de deux de ſes fils.

L'uſure qui regne parmi les Chinois, eſt un autre obſtacle bien difficile à vaincre : lorſqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le baptême, ils doivent reſtituer des biens acquis par ces voies illicites, & ainſi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grace pour les y déterminer. Auſſi eſt-ce là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triſte.

Un riche Marchand vint me voir & me demanda le baptême : je l'interrogeai ſur le motif qui le portoit à ſe faire Chrétien. « Ma femme, me dit-il, » fut baptiſée l'année derniere, & depuis ce temps-là elle a vécu très-ſainte- » ment. Peu de jours avant ſa mort elle » me prit en particulier, & me dit qu'à » un tel jour & à une telle heure elle » devoit mourir, & que Dieu le lui avoit » fait connoître, afin de me donner par- » là une preuve de la vérité de ſa Re- » ligion. Elle eſt morte en effet à l'heure » & de la maniere qu'elle me l'avoit pré- » dit ; ainſi ne pouvant plus réſiſter à » la priere qu'elle m'a fait en mourant

» de me convertir, je viens vous trou-
» ver à ce deſſein, & vous demander
» le ſaint baptême ». De ſi belles diſpo-
ſitions ne ſembloient-elles pas m'aſſurer
que j'aurois le bonheur de le baptiſer
dans peu de jours ; mais ces bons ſen-
timens s'évanouirent bientôt : lorſque
dans l'inſtruction je vins à toucher l'ar-
ticle du bien d'autrui, & que je lui fis
voir la néceſſité indiſpenſable de la reſ-
titution, il commença à chanceller, &
enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y
réſoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins
d'oppoſition au Chriſtianiſme dans la
corruption & le déréglement de leur
cœur ; pourvu que l'extérieur paroiſſe
reglé, ils ne font nulle difficulté de
s'abandonner en ſecret aux crimes les
plus honteux. Il y a environ quinze jours
qu'un Bonze vînt me prier de l'inſtruire :
il avoit, ce ſemble, la meilleure vo-
lonté du monde, & rien, diſoit-il, ne
devoit lui coûter. Mais à peine lui eus-
je expliqué quelle eſt la pureté que Dieu
demande d'un Chrétien ; à peine lui
eus-je dit que ſa loi eſt ſi ſainte, qu'elle
défend juſqu'à la moindre penſée & au
moindre deſir contraire à cette vertu :
Si cela eſt, me répondit-il, *il n'y faut plus*

penſer, & là-deſſus, tout convaincu qu'il étoit de la vérité de notre ſainte Religion, il abandonna le deſſein de l'embraſſer.

Voici maintenant, mon Révérend Pere, quelques coutumes par rapport aux dames de la Chine, qui ſemblent leur fermer auſſi toutes les voies de converſion. Elles ne ſortent jamais de la maiſon, ni ne reçoivent aucune viſite des hommes; c'eſt une maxime fondamentale dans tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni ſe mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la néceſſité de mieux obſerver cette maxime, on a ſçu leur perſuader, que la beauté conſiſte, non pas dans les traits du viſage, mais dans la petiteſſe des pieds; enſorte que leur premier ſoin, eſt de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une Dame de quarante ans.

Delà il arrive que les Miſſionnaires ne peuvent inſtruire les dames Chinoiſes ni par eux-mêmes, ni par leurs Catéchiſtes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même inſtruiſe ſa femme, ou qu'il permette à quelque bonne Chrétienne de venir dans

ſon appartement lui expliquer les myſteres de la religion.

D'ailleurs quoiqu'elles ſoient converties, elles ne peuvent ſe trouver à l'Egliſe avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir juſqu'ici, c'eſt de les aſſembler ſix ou ſept fois l'année ou dans une Egliſe particuliere, ou dans la maiſon de quelque Chrétien, pour les y faire participer aux Sacremens. C'eſt dans ces aſſemblées qu'on confere le baptême à celles qui y ſont diſpoſées. J'en baptiſerai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela que les dames Chinoiſes ne parlent que le jargon de leur province, ainſi elles ont bien de la peine à ſe faire entendre des Miſſionnaires, dont quelques-uns ne ſçavent que la langue mandarine. On tâche autant qu'on peut, de remédier à cet inconvénient. Je me ſouviens d'un expédient que trouva la femme d'un Mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette ville. Comme elle ne pouvoit être entendue du Miſſionnaire à qui elle vouloit ſe confeſſer, elle fit venir ſon fils ainé, & elle lui découvrit ſes péchés, afin qu'il en fît le détail au confeſſeur & qu'il lui redît enſuite les avis & les inſtructions qu'elle en auroit reçus. Trouveroit-on

en Europe ces exemples de ſimplicité & de ferveur?

Enfin la dépendance où ces dames ſont de leurs maris, fait qu'on ne peut gueres compter ſur leur converſion, ſur-tout ſi le mari eſt idolâtre; en voici un exemple bien triſte. Une femme infidelle qui avoit trouvé le ſecret de ſe faire inſtruire de nos ſaintes vérités, pria ſon mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeller un Miſſionnaire pour la baptiſer. Le mari, qui l'aimoit tendrement, y conſentit de peur de la chagriner, & dès le lendemain matin elle devoit recevoir la grace après laquelle elle ſoupiroit avec tant d'ardeur. Les Bonzes en furent avertis; ils vinrent auſſi-tôt trouver le mari, ils lui firent de grands reproches ſur la foibleſſe qu'il avoit eu d'accorder ſon conſentement, & ils lui dirent cent extravagances des Miſſionnaires.

Le lendemain comme le Miſſionnaire ſe diſpoſoit à aller baptiſer cette femme mourante, le mari lui envoya dire qu'il le remercioit de ſes peines, & qu'il ne vouloit plus que ſa femme fût baptiſée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord, & des Chrétiens de ſes amis allerent le

voir exprès ; mais ils ne purent rien gagner : » Je connois votre fineſſe, leur » dit-il, & celle du Miſſionnaire ; il » vient avec ſon huile arracher les yeux » des malades, pour en faire des lunettes » d'approche. Non, il ne mettra point le » pied dans ma maiſon, & je veux que » ma femme ſoit enterrée avec ſes deux » yeux ». Quelque choſe qu'on fît, on ne put jamais le détromper, & ſa femme mourut ſans recevoir le baptême.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Pere, ſans vous rapporter un exemple de la foi de nos fervens Chrétiens ; c'eſt par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'adminiſtrer le ſaint baptême à pluſieurs Idolâtres.

Dans l'abſence du Pere Fouquet, qui étoit allé à *Nantchang-fou*, un Infidele vint me prier d'aller ſecourir une famille entiere, qui étoit cruellement tourmentée du démon. Il m'avoua qu'on avoit eu recours aux Bonzes, & que durant trois mois, ils avoient fait pluſieurs ſacrifices ; que ces moyens s'étant trouvés inutiles, on s'étoit adreſſé au *Tchamtien-ſſée*, Général des *Tao-ſſée* (1) ; qu'on avoit acheté de lui pour vingt

(1) Eſpece de Bonze.

francs de ſauve-gardes contre le démon, dans leſquels il défendoit au malin eſprit de moleſter davantage cette famille ; qu'enfin on avoit invoqué tous les Dieux du pays, & qu'on s'étoit dévoué à toutes les Pagodes ; mais qu'après tant de peines & de dépenſes, la famille ſe trouvoit toujours dans le même état, & qu'il étoit bien triſte de voir ſept perſonnes livrées à des accès de fureur ſi violens, que ſi l'on n'avoit pris la précaution de les lier, ils ſe ſeroient déja maſſacrés les uns les autres. Je jugeai par l'expoſé que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité, qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela de l'opération du malin eſprit. Je lui demandai d'abord quelle raiſon le portoit à avoir recours à l'Egliſe : » J'ai » appris, me répondit-il, que vous » adorez le Créateur & le Maître abſolu » de toutes choſes, & que le démon n'a » aucun pouvoir ſur les Chrétiens ; c'eſt » ce qui m'a déterminé à vous prier de » venir dans notre maiſon, & d'invo- » quer le nom de votre Dieu pour le » ſoulagement de tant de perſonnes qui » ſouffrent.

Je tâchai de le conſoler par mes réponſes ; mais pourtant je lui fis entendre

qu'il n'y avoit rien à eſpérer du vrai Dieu, tandis qu'ils conſerveroient dans leur maiſon les ſymboles de l'idolâtrie; qu'il falloit ſe faire inſtruire de nos ſaints myſteres & ſe diſpoſer au baptême, qu'alors je pourrois leur accorder ce qu'ils me demandoient; qu'au reſte cette maladie pouvoit être purement naturelle, & qu'avant toutes choſes, je voulois examiner avec une ſérieuſe attention quel pouvoit être ce mal. Je le mis enſuite entre les mains d'un Chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des myſteres de la religion.

L'Infidele s'en retourna chez lui aſſez ſatisfait; dès le lendemain il revint à mon Egliſe, & m'apporta un ſac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied, & épais d'un pouce en quarré, où étoient gravés quantité de caracteres Chinois, & un autre morceau de bois haut de cinq pouces, & large de deux, qui étoit ſemé par-tout de caracteres, excepté d'un côté où l'on voyoit la figure du diable tranſpercé d'une épée, dont la pointe étoit piquée dans un cube de bois, qui étoit auſſi tout couvert de caracteres myſtérieux. Il me donna enſuite un Livre d'en-

viron dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprès du *Tcham-tien-ſſée*, par leſquels il étoit défendu au démon ſous de groſſes peines, d'inquiéter davantage les perſonnes dont il s'agiſſoit. Ces arrêts étoient ſcellés du ſceau du *Tcham-tien-ſſée*, ſignés de lui & de deux Bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

Mais peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir comment ces Idoles étoient faites. Elles étoient d'un bois doré & peint aſſez délicatement: il y avoit des figures d'hommes & de femmes; les hommes avoient la phyſionomie Chinoiſe, mais les femmes avoient les traits du viſage Européen. Chaque idole avoit ſur le dos une eſpece d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, & je trouvai que l'ouverture étoit aſſez étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargiſſant vers l'eſtomac. Il y avoit au-dedans des entrailles de ſoie, & au bout un petit ſac de la figure du foie de l'homme. Ce ſac étoit rempli de riz & de thé, apparemment pour la ſubſiſtance de l'idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement; je me le fis lire; c'étoit le catalogue des perſonnes de la famille; leur

nom, leur surnom, le jour de leur naissance, tout y étoit marqué. On y lisoit aussi des dévouemens & des prieres pleines d'impiété & de superstition. Les figures des femmes avoient outre cela dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, & à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'Infidele qui me vit jetter au feu toutes ces Idoles, crut que je ne ferois plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs Chrétiens qui se trouverent présens, se joignirent à lui pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je dusse à leur foi le miracle qu'il avoit dessein d'opérer, permit que je persistasse à leur refuser ce qu'ils me demandoient, jusqu'à ce que je fusse mieux instruit de la nature du mal : je me contentai de leur envoyer quelques Chrétiens pour m'en faire le rapport.

Ils partirent pleins de foi, & porterent avec eux un crucifix, de l'eau-benite, leurs chapelets, & les autres marques de la Religion. Plusieurs Infideles, un Bonze entr'autres, qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la mai-

ſon, ils firent mettre toute la famille à genoux. Enſuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre prit l'eau-benite, un troiſieme commença à expliquer le Symbole des Apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la foi des Chrétiens, s'ils eſpéroient en la toute-puiſſance de Dieu, & aux mérites de Jeſus-Chriſt crucifié; s'ils étoient prêts de renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vrai Dieu; s'ils vouloient obſerver ſes commandemens, vivre & mourir dans la pratique de ſa loi? quand ils eurent répondu qu'ils étoient dans ces ſentimens, il leur fit faire à tous le ſigne de la croix, il leur fit adorer le crucifix, & commença les prieres avec les autres Chrétiens. Tout le reſte du jour ils n'eurent aucun reſſentiment de leur mal.

Les Infideles qui étoient accourus en foule, furent extrêmement ſurpris de ce changement: les uns l'attribuoient à la toute-puiſſance du Dieu des Chrétiens: les autres, & ſur-tout le Bonze, diſoient hautement que c'étoit un pur effet du haſard.

Dieu pour les détromper, permit que le lendemain les malades reſſentiſſent de nouvelles attaques de leur mal; le Bonze

& ſes partiſans en triompherent ; mais ils furent bien ſurpris de voir qu'autant de fois qu'ils étoient ſaiſis de ces tranſports violens de fureur, autant de fois un peu d'eau-benite qu'on leur jettoit, un chapelet qu'on leur mettoit au col, un ſigne de croix qu'on faiſoit ſur eux, le nom de Jeſus qu'on leur faiſoit prononcer, les calmoit ſur l'heure, & les mettoit dans une ſituation tranquille, & cela non pas peu à peu, mais dans l'inſtant ; non pas une ſeule fois, mais à dix ou douze repriſes en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux Bonzes & aux Infideles : preſque tous convinrent que le Dieu des Chrétiens étoit le ſeul véritable Dieu : il y en eut même plus de trente qui dès-lors ſe convertirent. Le lendemain un de nos Chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maiſon ; il mit auſſi de l'eau-benite dans toutes les chambres, & depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun reſſentiment de ſon mal, & elle jouit d'une ſanté parfaite. Il y a trois mois que je ſuis continuellement occupé à inſtruire ceux que ce miracle a convertis.

Au reſte pour éterniſer la mémoire d'une ſi inſigne faveur, ils ont mis dans

la ſalle deſtinée à recevoir les étrangers, une grande image de Notre Seigneur, dont je leur ai fait préſent, au-deſſous ils ont gravé cette inſcription en gros caracteres : *En telle année & tel mois cette famille fut affligée de tel mal : les Bonzes & les Dieux du pays furent inutilement employés. Les Chrétiens vinrent tel jour, invoquerent le vrai Dieu, & le mal ceſſa à l'inſtant. C'eſt pour reconnoître ce bienfait que nous avons embraſſé la ſainte loi ; & malheur à celui de nos deſcendans qui ſeroit aſſez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens.* On y voit écrit enſuite le Symbole & les Commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante Catéchumenes à inſtruire : à meſure que j'en baptiſe quelques-uns, ils ſont remplacés auſſi-tôt par un plus grand nombre.

Je ne ſçai ſi vous aurez appris que deux Miſſionnaires de notre Compagnie ont eu l'honneur de mourir dans la Cochinchine, chargés de fers pour Jeſus-Chriſt.

Le Pere le Royer me mande du Tongking, que lui & quatre autres Miſſionnaires de notre Compagnie, ont eu auſſi le bonheur de baptiſer l'année derniere

cinq mille cent ſoixante & ſix infideles. Pour moi j'attends qu'on me donne une Miſſion fixe ; on m'en promet une au premier jour, & on me fait eſpérer qu'elle ſera dure, pauvre, laborieuſe, qu'il y aura beaucoup à ſouffrir, & de grands fruits à recueillir ; priez le Seigneur que je correſponde à toutes les graces que je reçois de ſa bonté, & dont je me reconnois très-indigne. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere de Fontaney, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus à la Chine, au Révérend Pere de la Chaiſe, de la même Compagnie, Confeſſeur du Roi.

A Tcheou-chan, port de la Chine, dans la province de Tche-kian, à dix-huit lieues de Nimpo, le 15 de Février 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Retournant une ſeconde fois en Europe, pour rendre compte à notre Révérend Pere Général de l'état préſent de nos miſſions de la Chine, j'ai deſtiné les ſix ou ſept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une relation générale de ce qui nous eſt arrivé, depuis près de vingt ans que nous ſommes ſortis de France, comme à la perſonne du monde à qui, après Dieu, nous ſommes le plus redevables de nos progrès dans ces vaſtes provinces. Je m'acquitte de ce

devoir beaucoup plus tard que je n'eusse desiré ; mais une multitude d'occupations pressantes, & qui se sont succedées jusqu'ici les unes aux autres, m'ont toujours ôté le loisir de satisfaire ma reconnoissance, & de conférer avec vous de ce qui pourroit avancer de plus en plus l'œuvre de Dieu, & la conversion des Infideles.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Pere, de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les Missions, outre les travaux inséparables de nos fatiguans emplois, il faut s'attendre encore & se préparer à mille événemens pénibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre Révérend Pere Général nous en avertissoit ordinairement dans ses lettres. *Comptez*, disoit-il, *que pour gagner des ames à Jesus-Christ dans le pays des Infideles où vous êtes, vous devez vous résoudre à souffrir beaucoup, & à souffrir indifféremment de tous. Bene patientes erunt ut annuntient* (1). Il faut être patient & courageux dans les contradictions les plus inespérées ; autrement vous serez inutiles à l'Eglise, & l'œuvre de Dieu ne se fera point.

(1) Psal. 91.

Ce fut ſur la fin de l'année 1684, comme vous pouvez vous en ſouvenir, que Dieu fit naître l'occaſion d'envoyer des Miſſionnaires François à la Chine. On travailloit alors en France, par ordre du Roi, à réformer la Géographie. MM. de l'Académie Royale des Sciences, qui étoient chargés de ce ſoin, avoient envoyé des perſonnes habiles de leurs Corps dans tous les ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemarck, en Afrique & aux iſles de l'Amérique, pour y faire les obſervations néceſſaires. On étoit plus embarraſſé ſur le choix des ſujets qu'on envoyeroit aux Indes & à la Chine; parce que ces pays ſont moins connus en France, & que MM. de l'Académie couroient riſque de n'y être pas bien reçus, & de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur deſſein. On jetta donc les yeux ſur les Jéſuites, qui ont des Miſſions en tous ces pays-là, & dont la vocation eſt d'aller par-tout où ils eſpérent faire plus de fruit pour le ſalut des ames.

Feu M. Colbert me fit l'honneur de m'appeller un jour avec M. Caſſini, pour me communiquer ſes vues. Ce ſage Miniſtre me dit ces paroles que je n'ai

j'amais oubliées : *Les ſciences, mon Pere, ne méritent pas que vous preniez la peine de paſſer les mers, & de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie & de vos amis. Mais comme le deſir de convertir les Infideles, & de gagner des ames à Jeſus-Chriſt porte ſouvent vos Peres à entreprendre de pareils voyages, je ſouhaiterois qu'ils ſe ſerviſſent de l'occaſion ; & que dans le temps où ils ne ſont pas ſi occupés à la prédication de l'Evangile, ils fiſſent ſur les lieux quantité d'obſervations, qui nous manquent pour la perfection des ſciences & des arts.*

Ce projet n'eut alors aucune ſuite, & la mort de ce grand Miniſtre le fit même perdre de vue pendant quelque temps : mais le Roi ayant réſolu, deux ans après, d'envoyer un Ambaſſadeur extraordinaire à Siam, M. le Marquis de Louvois, qui venoit de ſuccéder à M. Colbert dans la charge de Sur-Intendant des Bâtimens, & de Directeur des Sciences, Arts & Manufactures de France, demanda à nos Supérieurs ſix Jéſuites habiles dans les Mathématiques, pour les y envoyer.

J'enſeignois depuis huit ans les Mathématiques dans notre College de Paris, & il y en avoit plus de vingt que je de-

mandois avec inſtance les Miſſions de la Chine & du Japon. Mais ſoit qu'on m'en jugeât peu digne, ou que la Providence me réſervât pour un autre temps, on me laiſſoit toujours en France. Je tâchois d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie Religieuſe, perſuadé que les deſſeins miſéricordieux de Dieu ſur nous s'accompliſſent infailliblement, quand nous ſuivons fidélement ce chemin. Je ne fus point trompé : car cette heureuſe occaſion s'étant préſentée, je m'offris le premier à nos Supérieurs, qui m'accorderent enfin ce que je ſouhaitois depuis ſi long-temps, & me chargerent de chercher des Miſſionnaires pour m'accompagner.

Je ne vous puis dire, mon Révérend Pere, la conſolation que je ſentis en ce moment. Je m'eſtimois mille fois plus heureux d'aller porter nos ſciences aux extrémités du monde, où j'eſpérois gagner des ames à Dieu, & trouver des occaſions de ſouffrir pour ſon amour & pour la gloire de ſon ſaint Nom, que de continuer à les enſeigner à Paris, dans le premier de nos Colleges.

Dès qu'on ſçut que je cherchois des Miſſionnaires pour la Chine, il s'en pré-

ſenta un grand nombre d'excellens ſujets. Les Peres Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Viſdelou & Bouvet furent préférés aux autres.

Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus diſtingués, bien des perſonnes zélées parurent ſurpriſes de la conduite des Supérieurs, qui laiſſoient aller aux Miſſions leurs meilleurs ſujets, & qui ôtoient par-là à l'Europe des perſonnes propres à y rendre des ſervices importans. *Ne vaudroit-il pas mieux*, diſoient-ils, *les y retenir, & envoyer dans ces pays éloignés ceux qui, avec une capacité plus médiocre, ont aſſez de forces pour ſoutenir les fatigues des Miſſions, & aſſez de zele pour travailler à la converſion des Infideles.* Ils appuyoient leur ſentiment de l'autorité de ſaint François Xavier, qui ne demandoit à ſaint Ignace, pour la Miſſion des Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas ſi néceſſaires en Italie. *Vous avez* (1), dit-il, *pluſieurs perſonnes auprès de vous, qui, quoiqu'ils ne ſoient ni grands Théologiens ni Prédicateurs, ſerviroient admirablement l'égliſe en ce pays-ci, s'ils ont les autres qualités néceſſaires pour y faire*

(1) Lib. 2, Epiſt. 9.

du fruit : ſi ce ſont des hommes sûrs qu'on puiſſe envoyer ſeuls aux Moluques, au Japon & à la Chine, s'ils ſont doux, prudens, charitables, & d'une ſi grande pureté de mœurs, que les occaſions de pécher, qui ſont plus fréquentes ici qu'en Europe, ne les ébranlent jamais.

Je conviens, mon Révérend Pere, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'envoyer toujours aux Miſſions des ſujets d'un eſprit ſi éminent, & d'une capacité ſi étendue. Les premieres qualités auxquelles il faut avoir égard, ſont celles que ſaint François Xavier vient de marquer : toutes les autres ſont inutiles ſans celles-là. *Quorum virtus in ærumnis & in ſectationibus ſpectata non eſt, is nihil magnum certè committitur* (1). *En vain*, dit ce grand Apôtre, *vous leur confierez les emplois importans de convertir les ames, s'ils ne ſont laborieux, mortifiés, patiens : s'ils ne ſçavent ſouffrir la faim & la ſoif, & les plus rudes perſécutions avec joye.* Mais quand il fait tant de fond ſur la vertu, on me permettra d'ajouter qu'il n'exclut nullement ceux qui ont d'autres talens, & qui s'appliquant aux ſciences dans les Univerſités ou dans nos Séminaires d'Eu-

(1) Lib. 4, Epiſt. 9.

rope, y méritent, comme lui, l'eſtime & l'approbation des ſçavans, par les grands progrès qu'ils y font. Quand il parle du Japon & de la Chine, ne demande-t-il pas des hommes pleins d'eſprit & habiles dans toutes les ſubtilités de l'Ecole, pour découvrir les erreurs & les contradictions des Bonzes ? Ne veut-il pas des Philoſophes qui rendent raiſon des météores, & des effets les plus cachés de la nature ; des Mathématiciens qui connoiſſent le Ciel, & qui prédiſent les éclipſes ? *Ils nous admiroient*, dit-il, *quand nous leur expliquions ces choſes ; & la ſeule penſée que nous étions des gens ſçavans, les diſpoſoit à nous croire ſur les matieres de la Religion. Nos tanquam viros doctos ſuſcipiebant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis patefecit ad Religionem in eorum animis ferendam* (1). En parlant même des Indes, où une profonde ſcience ne lui paroiſſoit pas ſi néceſſaire, parce que les peuples n'y ſont pas toujours ſi éclairés, il ajoute ces paroles remarquables : *Quamquam probitas, litteris ornata ſcilicet, palmam ferat. Néanmoins*, dit-il, *des gens de lettres & de vertu ſont ceux*

(1) Lib. 4, Epiſt. 1.

que nous recevons ici avec plus de joie ; parce qu'ils y ſeront plus utiles à la converſion des peuples. L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives & touchantes aux Univerſités de France, d'Italie & de Portugal, pour inviter les Docteurs de ces fameuſes Ecoles à venir travailler avec lui au ſalut des ames, marque bien quels Miſſionnaires il deſiroit.

Saint Ignace étoit dans les mêmes ſentimens. Et c'eſt pour cela qu'ayant ajouté dans la Compagnie, aux autres Vœux de Religion un quatrieme Vœu pour les Profés, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permiſſion de leur Souverain, dans tous les lieux où le Vicaire de Jeſus-Chriſt jugera à propos de les envoyer, ſans rien même demander pour leur ſubſiſtance, il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'eſprit & plus de talens naturels, & de capacité pour les ſciences ; & il n'eût pas, ſans doute, réglé les choſes de cette maniere, lui qui cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été perſuadé que de travailler à la converſion des Infideles, c'étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit conſacrer, au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur & de plus choiſi dans ſon Ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous eſt parfaitement connu, mon Révérend Pere ; vous ſçavez combien ce zele d'aller porter la foi dans les pays les plus éloignés, eſt eſſentiel & univerſel en notre Compagnie, & que les plus grands talens n'y ſont pas une raiſon pour retenir en Europe ceux que Dieu appelle véritablement aux Miſſions. Vous ſçavez même quelle eſt la délicateſſe de conſcience de nos premiers Supérieurs ſur cet article ; & nous en vîmes un grand exemple, il y a trois ans, lorſque je me préparois à retourner à la Chine avec des ſujets d'un mérité fort diſtingué, que notre Révérend Pere Général eut la bonté de m'accorder. Quelques perſonnes regardant plus l'avantage de nos provinces de France que le beſoin des Miſſions, lui repréſenterent la perte qu'elles faiſoient. *Je la reſſens vivement*, répondit-il, *mais il m'eſt impoſſible de réſiſter aux lettres pleines de ferveur & de l'eſprit de Dieu, qu'ils m'écrivent eux-mêmes. Non poſſum reſiſtere Spiritui Sancto, qui loquitur in eorum litteris.* Nous ne devons donc pas regarder le départ de ces Miſſionnaires comme des pertes, mais plutôt comme des avantages pour la religion, dont toute l'égliſe ſe réjouit. Ce ſont

des

des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avoit mis dans nos maiſons que pour les préparer par l'étude & par l'acquiſition des vertus ſolides à la converſion du nouveau monde. Enfin ce ſont des graces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choiſit parmi nous des perſonnes pour un emploi ſi ſaint, & qui nous excite par leurs exemples à mépriſer le monde, & à mener ici une vie qui approche, autant qu'il ſe peut, de celle de nos chers Freres.

Ces Peres que je viens de nommer, s'étant rendus à Breſt avec moi, nous en partîmes le troiſieme mars de l'année 1685, après avoir été reçus dans l'Académie des Sciences, & pourvus par ordre du Roi des inſtrumens de Mathematiques néceſſaires pour faire nos obſervations. Quand nous eûmes paſſé la ligne, nous découvrîmes toutes les conſtellations de la partie méridionale. Il n'y a preſque point d'étoiles remarquables proche le pôle Antarctique; mais le ciel en eſt tout rempli le long de la voie lactée, depuis le Scorpion juſqu'à *Sirius*. On ne voit rien de ſenſible dans la partie ſeptentrionale. Le grand & le petit nuage ſont deux choſes ſingulieres. Le petit paroît auſſi

grand que la lune, quoiqu'il ne soit gueres que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroissent point un amas de petites étoiles, comme le *Præsepe Cancri* & la voie lactée, ni même une blancheur obscure, comme la nebuleuse d'Andromede & la tête des cometes; tout y paroît beau, comme dans le reste du ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer, est une étoile double, composée de deux petites étoiles fort claires, qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diametre: il en contient une troisieme un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Nous fîmes quelques observations au Cap de Bonne-Espérance, & dans notre traversée du Cap au Détroit de *la Sonde*, dont on a déja rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, & dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du Pere Gerbillon, qu'on doit mettre bientôt au jour. Vous avez vu, mon Révérend Pere, dans la relation du premier voyage du Pere Tachard, la maniere obligeante dont Messieurs les Hollandois nous reçurent

au Cap de Bonne-Eſpérance & à Batavia. Il eſt vrai, & je dois encore marquer ici par reconnoiſſance, qu'on ne peut rien ajouter aux honnêtetés que nous firent ces Meſſieurs. Nous y trouvâmes pluſieurs Catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de ſe confeſſer, après avoir paſſé pluſieurs années ſans le pouvoir faire. Ces pauvres gens ſont bien à plaindre: ils quittent leur pays inconſidérément, & vont en Hollande, où ils s'engagent au ſervice de la Compagnie, qui les fait paſſer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir: mais leur plus grand malheur, c'eſt qu'en ce pays-là il n'y a plus pour eux d'exercice de religion; plus de meſſes, de confeſſions ni de communions, plus de Prêtres pour les faire ſouvenir de leur devoir, & pour les aſſiſter à la mort. Meſſieurs les Hollandois trouveroient peut-être plus de gens qui s'engageroient à leur ſervice, & qui les ſerviroient même plus fidélement, s'ils permettoient aux Catholiques le libre exercice de leur religion en ce pays-là, ou du moins s'ils leur procuroient les ſecours qui leur ſont ſi néceſſaires. Après les avoir conſolés le mieux qu'il nous fut poſſible, nous les exhortâmes à perſévérer dans la foi, à garder

inviolablement les Commandemens de Dieu, & à ſouffrir leurs maux avec patience. Les Catholiques que le malheur ou la néceſſité contraignent de quitter ainſi leur pays, doivent faire réflexion à quels dangers ils expoſent leur ſalut éternel, & ſe perſuader que la plus grande punition du péché eſt de s'engager en des occaſions de pécher encore davantage, & de ſe mettre dans un état où les moyens de ſe convertir & de retourner à Dieu ne ſe trouvent preſque plus.

Nous arrivâmes à Siam à la fin du mois de Septembre de la même année 1685, après une navigation fort heureuſe. On ne peut être mieux reçus que nous le fûmes du Roi & de ſon Miniſtre M. Conſtance. Pendant notre ſéjour en ce Royaume, nous tâchâmes de n'y être pas inutiles. Les Peres Gerbillon & de Viſdelou prêcherent l'Avent & le Carême dans l'égliſe des Portugais, & quand nous n'étions point à *Louvo*, nous entendions réguliérement les confeſſions dans cette égliſe, les Dimanches & les Fêtes.

Avant que de partir de Paris, j'avois pris des meſures avec M. Caſſini, pour obſerver une éclipſe de lune qui devoit

arriver à Paris le dixieme décembre de l'année 1685, ſur les neuf heures du ſoir, & dans le Royaume de Siam l'onzieme du même mois ſur les trois à quatre heures du matin. Comme elle devoit être totale, & qu'on la pouvoit voir en même temps à Paris & à Siam, elle étoit fort propre pour déterminer au vrai la différence des longitudes de ces deux méridiens, & c'eſt ce qui nous porta à faire avec ſoin cette obſervation. Le Roi de Siam, averti de notre deſſein, voulut que ce fût en ſa préſence. Il étoit alors à *Tſee-pouſſone*, à une lieue au-deſſus de *Louvo*; c'eſt une maiſon royale qu'il avoit fait bâtir ſur le bord d'un étang, à l'entrée d'une forêt, où il ſe divertiſſoit à la chaſſe des éléphans.

Nous avions préparé pour le Roi de Siam une excellente lunette de cinq pieds, par laquelle ce Prince regardoit l'éclipſe, pendant que nous l'obſervions à quatre pas de lui avec M. Conſtance, qui l'entretenoit, & qui lui ſervoit d'interprête quand il nous faiſoit quelques queſtions. Le Roi ayant vu la veille un des types de la lune qu'on a gravé à l'Obſervatoire de Paris, s'écria d'abord en regardant la lune par la lunette: *Voilà juſtement ce que vous me fites voir hier dans*

le typé. La lune s'étant éclipsée notablement, il nous demanda pourquoi elle paroissoit renversée dans la lunette, & après l'immersion totale pourquoi le corps de la lune paroissoit encore, puisqu'elle ne recevoit plus aucune lumiere du soleil? Ces questions judicieuses font voir quelle étoit la solidité d'esprit de ce Prince, qui nous témoigna en cette occasion une bonté particuliere, dont il nous auroit donné plus de marques, si sa mort, qui arriva peu de temps après, de la maniere que tout le monde a sçu, n'eût renversé tous les grands desseins qu'il avoit formés pour l'avantage de la religion, & pour la gloire de notre Nation.

Ce fut au mois de juillet de l'année 1686 que nous partîmes de Siam pour aller à la Chine. Il y avoit à la rade plusieurs vaisseaux, dont les uns alloient à *Macao* (1), les autres à *Canton* (2), & en d'autres ports de cet Empire. Monsieur Constance nous les offrit tous: mais il n'étoit nullement d'avis que nous

(1) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

(2) Ville capitale d'un province de la Chine qui porte le même nom.

allaſſions à *Macao*. M. l'Evêque de Metellopolis & le Pere Maldonade, Supérieur de la maiſon des Jéſuites Portugais, nous détournoient auſſi de prendre cette route.

Lorſqu'on a des intentions droites & qu'on eſtime une Nation, on ſe perſuade aiſément qu'elle a pour nous les mêmes ſentimens, & qu'on peut s'y fier ſans rien riſquer. Ainſi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occaſion, firent peu d'impreſſion ſur nos eſprits, & nous nous déterminâmes à prendre la route de *Macao*. M. Conſtance nous voyant fixes en cette réſolution, crut que nous avions de ce côté-là des aſſurances que nous ne diſions pas. Il ne penſa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprès des officiers de la ville. Le Roi de Siam eut la bonté d'écrire lui-même au Gouverneur, pour l'engager à nous être favorable. Il ſe croyoit d'autant plus en droit de lui demander cela, qu'il traitoit bien les Portugais qui venoient trafiquer tous les ans en ſes états.

Mais Dieu qui veilloit ſur nous, ne permit pas que ce voyage réuſsît. Le vaiſſeau ſur lequel nous nous embarquâmes paſſoit pour être bon, & ne

valoit rien en effet. Dès le cinquiemè jour il fit eau de toutes parts. Il étoit conduit par un pilote qui avoit déja fait quatre ou cinq naufrages, & qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année-là à *Macao*, s'obſtinoit à tenir le vent, quoiqu'il nous fût contraire, & qu'il augmentât à chaque moment. Nous ne faiſions que dériver du côté de *Camboge* (1) où en peu d'heures nous aurions péri miſérablement, ſi notre capitaine n'eût forcé le pilote de céder, & d'aller vent arriere chercher le premier aſyle qu'on pourroit trouver. Le danger où nous fûmes en cette occaſion eſt un des plus grands que j'aie couru ſur toutes ces mers.

Comme il n'y avoit que ſix ou ſept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il étoit encore temps de gagner la barre de Siam, & de nous embarquer dans un autre vaiſſeau pour arriver à la Chine cette année-là. Nous prîmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les forêts; mais nos efforts furent inutiles. Ces guides après un mois de

(1) C'eſt un Royaume qui eſt entre le Royaume de Siam & celui de la Cochinchine.

détours, nous ramenerent épuiſés de fatigues à notre vaiſſeau, qui ſe rendit à petites voiles dans la riviere de Siam, au mois de ſeptembre, lorſque la mouſſon pour aller à la Chine étoit entiérement paſſée. Nous trouvâmes ſur notre chemin les galeres du Roi de Siam, que ce Prince, plein de bonté pour nous, avoit envoyées pour nous chercher, dès qu'il apprit le mauvais ſuccès de notre voyage.

Notre retour donna de la joie à M. Conſtance, qui ne nous avoit laiſſé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitât à *Macao*, n'étoit pas ſans fondement; car quelques mois après les vaiſſeaux de la Chine étant revenus à Siam, nous apprîmes qu'on avoit reçu ordre de Portugal d'arrêter à *Macao* les Vicaires apoſtoliques, & les Miſſionnaires qui viendroient ſur d'autres vaiſſeaux que ſur ceux des Portugais. Nous vîmes cette année-là même l'exécution de cet ordre. Un Pere Franciſcain de *Manille* (1), parti de Siam en même-temps que nous, fut mis en arrêt à ſon arrivée avec le Capitaine qui l'avoit amené; on l'envoya enſuite à Goa, d'où

(1) C'eſt la ville capitale des Philippines.

il eût bien de la peine à sortir pour retourner aux Philippines.

Nous nous abandonnâmes l'année suivante à la sage conduite de M. Constance. Ce Ministre nous honora toujours d'une protection & d'une amitié particuliere. Ce que nous estimions davantage en lui, c'étoit un fond de piété & de religion qui le portoit à former de grands projets pour la propagation de la Foi. Il protégeoit tous les Missionnaires & les Vicaires apostoliques, & les aidoit à passer dans le lieu de leurs Missions, engageant les Capitaines des vaisseaux qui partoient de Siam, à les porter sûrement à *Camboge*, à la Cochinchine, au Tong-king & à la Chine. Il leur distribuoit à tous des charités considérables. Il a rebâti les Eglises des Jésuites & des Dominicains de Siam. MM. nos Ecclésiastiques François pourront dire eux-mêmes tous les biens qu'il leur a faits.

Nous avons souvent déploré la mort tragique de cet homme extraordinaire, & nous y avons été d'autant plus sensibles, qu'il ne lui a pas été impossible de l'éviter ; mais Dieu qui l'attendoit en ce moment, lui avoit donné un courage capable de soutenir une si rude épreuve.

Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de lui reprocher ſes grandes aumônes, & tout ce qu'il avoit entrepris pour établir ſolidement la Religion Chrétienne dans les Indes. Mais ce qui pouvoit le rendre coupable devant eux, c'eſt ce qui nous donne le plus ſujet de croire que Dieu lui aura fait part de ſes grandes miſéricordes, car le Fils de Dieu a promis de ſe déclarer hautement devant ſon Pere, pour ceux qui n'auront point rougi de lui devant les hommes; & Dieu a des graces & des reſſources infinies, pour mettre dans les voies de ſalut ceux qui ont été véritablement zélés, pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illuſtre Madame Conſtance; il eſt impoſſible de penſer à ce qu'elle a ſouffert dans cette triſte révolution, ſans être pénétré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême miſere à laquelle elle eſt encore réduite, & l'on eſt bien à plaindre de vouloir & de ne pouvoir pas la ſoutenir, comme on le ſouhaiteroit.

Nous partîmes de Siam, pour la ſeconde fois, le dix-neuvieme Juin de l'année 1687, ſur un navire Chinois qui alloit à *Nimpo*. Outre que nos meſures

étoient bien priſes, Dieu donna encore viſiblement ſa bénédiction à notre voyage.

Les Chinois qui nous conduiſoient nous parurent fort ſuperſtitieux. Ils avoient une petite idole à la poupe de leur vaiſſeau, devant laquelle ils entretenoient jour & nuit une lampe allumée : ils lui offroient aſſez ſouvent, devant qu'ils ſe miſſent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils appercevoient que nous n'y touchions point, toutes les fois qu'on les avoit ainſi offertes, ils en firent mettre à part, & on ne préſentoit point à l'idole ce qui étoit deſtiné pour nous. Le culte qu'ils rendoient à cette fauſſe divinité ne ſe bornoit pas là : ſi-tôt que la terre paroiſſoit, celui qui avoit ſoin de l'idole, prenoit des papiers peints & coupés en ondes, & les jettoit dans la mer, après avoir fait une profonde inclination de ce côté-là. Quand le calme nous prenoit, tout l'équipage pouſſoit de temps en temps des cris, comme pour rappeller le vent. Dans le gros temps ils jettoient au feu des plumes, pour conjurer la tempête & pour chaſſer le démon, ce qui répandoit par-tout le vaiſſeau une puanteur inſupportable. Mais leur zèle,

ou plutôt leur ſuperſtition, redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en paſſant le canal de la Cochinchine ; car outre les inclinations & les génuflexions ordinaires, & tous les papiers à demi brûlés qu'ils jetterent dans la mer, les matelots ſe mirent à faire un petit vaiſſeau de quatre pieds ; il avoit ſes mâts, ſes cordages, ſes voiles & ſes banderoles, ſa bouſſole, ſon gouvernail, ſa chaloupe, ſon canon, ſes vivres, ſes marchandiſes, & même ſon livre de compte. On avoit diſpoſé à la poupe, à la proue & ſur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avoit d'hommes ſur le vaiſſeau. On mit la petite machine ſur un brancard ; on la leva avec beaucoup de cérémonies ; on la promena par le vaiſſeau au bruit du tambour & d'un baſſin d'airain. Un matelot habillé en Bonze conduiſoit la marche & s'eſcrimoit avec un long bâton, en jettant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit deſcendre doucement dans la mer, & on le ſuivit des yeux auſſi loin que l'on put. Le Bonze monta ſur la dunette, pour continuer ſes clameurs, & apparemment pour lui ſouhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours

à la hauteur d'*Emouy* (1). L'horiſon couvert de nuages fort noirs, & les vents de nord & de nord-eſt, qui ſouffloient de temps en temps, étoient des préſages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquerent leur idole avec plus de ferveur que jamais, & dans la crainte d'être ſurpris de ces furieux Typhons, qui déſolent ces mers, ils tâcherent pluſieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne ſilence, & ils trouvoient mauvais que nous parlaſſions entre nous autres Miſſionnaires. Notre interprête nous en avertit en ſecret, & nous marqua que notre tranquillité leur paroiſſoit d'un auſſi mauvais augure, que le calme même. Nous fîmes un vœu à ſaint François Xavier, Patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, & nous paſsâmes heureuſement entre la terre-ferme de la province de *Fokien*, & l'iſle *Formoſe*, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horiſon.

A trente ou quarante lieues de *Nimpo*, on entre dans un labyrinthe d'iſles élevées, parmi leſquelles on ne ſe recon-

(1) Ville de la Chine.

noît plus. Le parti que nous prîmes fut d'obſerver le chemin que faiſoit notre vaiſſeau, les terres entre leſquelles il paſſoit, & ſur leſquelles il portoit le cap, & d'en faire une carte particuliere, qui pût être utile à ceux qui navigeront dans ces mers. Cette carte ne marque que notre route, quoiqu'il y en ait d'autres auſſi bonnes entre ces iſles, & peut-être meilleures pour les grands vaiſſeaux; car je me ſouviens que nos pilotes ſondoient ſouvent, & qu'en certains endroits ils ne trouvoient que quatre braſſes d'eau.

C'eſt à Meſſieurs les Anglois qu'il faut s'adreſſer, ſi l'on veut avoir une plus grande connoiſſance de cette mer; car depuis trois ans ils en ont fait une carte générale. Ils ont ſondé par-tout; ils ont viſité toutes les iſles: ils ſçavent celles qui ſont habitées & celles où l'on peut ſe pourvoir d'eau. C'eſt un travail de ſix mois, digne de l'application & de la curioſité de ces Meſſieurs. J'ai vu une de ces cartes à grands points, & fort bien deſſinée, entre les mains de M. Catchepolle, homme de mérite, qui eſt à préſent à la Chine Conſul, & Préſident de la Compagnie Royale d'Angleterre, pour tout le commerce que les Anglois y font.

Nous mouillâmes enfin devant la ville de *Nimpo*, le 23 de juillet de l'année 1687, trente-quatre jours après avoir quitté la barre de Siam, & deux ans & demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, mon Révérend Pere, la joie dont nous fûmes pénétrés, & les actions de graces que nous rendîmes à Dieu, lorſque nous nous vîmes heureuſement arrivés au terme de nos plus ardens deſirs. Il faut être appellé aux Miſſions, & y venir dans la ſeule vue de ſervir Dieu, & de travailler au ſalut des ames, pour ſe former une juſte idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem* (1); car nous ne ſongions plus à la France, ni à ce que nous avions pu y laiſſer d'eſpérances & de douceurs. Cette paix même, dont nous jouiſſons dans les Maiſons Religieuſes, & les facilités que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'ame unie à Dieu, n'étoient plus des objets qui nous touchaſſent. La multitude des ames que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur

(1) Iſaïe, 40.

porter ſa connoiſſance, & les occaſions de ſouffrir que nous eſpérions trouver, occupoient entiérement nos eſprits, & paroiſſoient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européens ont appellé *Liampo*, eſt une ville du premier ordre de la province de *Tche-kiam*; & un très-bon port ſur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle eſt, ſelon nos obſervations, à vingt-neuf degrés cinquante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale, éloignée de cinq ou ſix lieues de la mer. On y va dans une ſeule marée par une fort belle riviere, large pour le moins de cent cinquante toiſes, & profonde par-tout de ſept ou huit braſſes, bordée de ſalines des deux côtés, avec des villages & des campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horiſon. L'embouchure de la riviere eſt défendue par une forteresſe & par une petite ville du troiſieme ordre, nommée *Tin-hay*, environnée de tours & de bonnes murailles. Il y a là un bureau, où l'on reconnoît tous les vaiſſeaux qui entrent. Les Marchands Chinois de Siam & de Batavia viennent tous les ans à *Nimpo* pour y chercher des ſoies; car c'eſt dans cette

province que ſe trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de *Fo-kien* & des autres provinces voiſines y abordent auſſi continuellement.

Les Marchands de *Nimpo* font un grand commerce avec le Japon, où ils alloient dès le temps de S. François Xavier; & c'eſt d'eux apparemment qu'il apprenoit ces particularités de la Chine, qu'il écrivoit en Europe ſur la fin de ſa vie. Il paroît même qu'il avoit ſongé à paſſer à la Chine ſur leurs vaiſſeaux. *Liampo* (1), dit-il, *eſt une grande ville de la Chine, éloignée du Japon de cent cinquante lieues ſeulement. J'ai de fortes raiſons de croire que ce ſera la porte par où les Miſſionnaires de notre Compagnie entreront dans ce grand Royaume, & que les autres Religieux y pourront venir enſuite contenter le deſir ardent que Dieu leur inſpire de travailler au ſalut des infideles. Je prie donc ceux qui deſirent la converſion de ces peuples, de recommander l'affaire à Dieu* (2). C'eſt en ce temps-là très-probablement qu'il ſongeoit à s'adreſſer à l'Empereur du Japon même, & à lui demander un paſſe-port; car on diſoit que ce Prince

(1) Lib. 4, Epiſt. 1.
(2) Lib. 3, Epiſt. 5.

avoit alors une liaiſon ſi étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avoit même un de ſes ſceaux pour ſceller des patentes & des paſſe-ports aux vaiſſeaux, & aux perſonnes qu'il voudroit y envoyer.

Nous ſommes, je crois, les premiers, mon Révérend Pere, qui avons pris ce chemin marqué, dès les premiers temps de notre Compagnie, par l'Apôtre des Indes, & par où apparemment il eût voulu entrer lui-même à la Chine; ſi l'ambaſſade de Jacques Pereïra n'eût pas manqué, par l'avarice & la jalouſie du Gouverneur de Malaque, & qu'il eût pu préférer la route de *Nimpo* à celle de *Sancian*, où il mourut.

Le Pere Martini rapporte que de ſon temps notre Compagnie avoit une égliſe à *Nimpo*. Il faut que cette égliſe ait été entiérement détruite dans l'irruption des Tartares; car nous ne trouvâmes en y arrivant aucun veſtige ni d'égliſe ni de chriſtianiſme. On étoit même ſi peu accoutumé à y voir des Européens, que le peuple accouroit de toutes parts pour nous regarder, comme ſi nous euſſions été des hommes de quelque nouvelle eſpece.

Les Mandarins ayant ſçu notre arri-

vée, voulurent nous voir en particulier, & nous reçurent avec civilité. Ils nous demanderent ce que nous prétendions, & quel étoit le ſujet de notre voyage. Nous répondîmes que la grande réputation de l'Empereur par toute la terre, & la permiſſion qu'il donnoit aux Etrangers de venir dans ſes ports, nous avoit déterminé à entreprendre ce voyage ; que notre deſſein étoit de demeurer avec nos freres pour y ſervir le vrai Dieu ; que nous avions appris, à notre grand regret, que pluſieurs d'entre eux étoient déja morts, & que la plupart des autres, accablés de vieilleſſe & d'infirmités, demandoient du ſecours.

J'ajoutai que le Pere Ferdinand Verbieſt s'étoit donné la peine de m'écrire lui-même en Europe pour m'inviter à venir à la Chine, & qu'il avoit donné ſa lettre au Pere Philippe Couplet, qui me l'avoit fidelement rendue. Il nous parut que ces Officiers avoient une conſidération particuliere pour le Pere Verbieſt ; que nos réponſes leur faiſoient plaiſir ; & que s'ils euſſent été les maîtres, ils nous auroient volontiers accordé la permiſſion que nous leur demandions, de nous retirer en quelqu'une des égliſes de notre Compagnie. Mais le Viceroi, qui

haïſſoit notre Religion, fut cauſe que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes diſpoſitions. Il les blâma d'avoir ſouffert que nous priſſions une maiſon à *Nimpo*; quoique les chaleurs fuſſent alors ſi violentes, qu'il eût été impoſſible de demeurer ſur les vaiſſeaux. Il écrivit enſuite contre nous au Tribunal des Rites, priant qu'on défendît aux vaiſſeaux Chinois, qui trafiquoient dans les Royaumes voiſins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être eſpéroit-il que la réponſe du Tribunal des Rites nous étant contraire, il pourroit confiſquer à ſon profit le vaiſſeau qui nous avoit amenés, & ſe ſaiſir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, ſans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au Miſſionnaire de notre Compagnie qui demeuroit à *Ham-Tcheou*, capitale de la province, ſans ſçavoir encore ſon nom. Nous accompagnâmes nos lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le Pere Verbieſt. Par une providence particuliere de Dieu, il ſe trouva que le Miſſionnaire de *Ham-Tcheou* étoit le Pere Proſper Intorcetta, Sicilien de nation, qui avoit eu le bonheur de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt la pri-

ſon & l'exil dans la dernière perſécution. Comme il étoit venu en Europe en 1672 pour les affaires de la Miſſion, je lui avois dès-lors écrit pour me joindre à lui, & me conſacrer au ſervice de l'égliſe de la Chine. Ainſi ſa joie fut grande quand il apprit que nous étions ſi proches de lui. (1) *Dieu ſoit béni*, nous dit-il dans la lettre qu'il nous écrivit, *de ce qu'il nous a fait enfin miſéricorde: Il vous a ſauvé du naufrage, afin de ſauver par votre moyen cette Miſſion affligée, qui périſſoit tous les jours faute d'ouvriers & de ſecours.* Il nous envoya ſur le champ un de ſes Catéchiſtes, qui étoit Bachelier, avec deux de ſes domeſtiques, & nous manda de quelle maniere nous devions nous comporter avec les Mandarins.

Ayant appris enſuite, par le mémoire que nous lui envoyâmes, quelles étoient nos vues & nos deſſeins, il nous répondit encore, en nous ouvrant ſon cœur: *Vous m'avez pleinement éclairci*, dit-il, *ſur tout*

(1) *Benedictus Deus qui fecit nobiſcum miſericordiam ſuam. Liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam Miſſionem noſtram operariis deſtitutam veſtrâ operâ ac laboribus ab aquis lachrymarum ſummique mœroris eriperet.*

ce que je voulois ſçavoir. Dès que j'appris votre arrivée à Siam, je penſai toutes les choſes que vous me marquez; je ne ſçai ſi ce fut par une inſpiration particuliere, ou par une ſimple conjecture: ce que je vous puis dire, c'eſt que je vous attendois avec impatience. Et préſentement que vous êtes arrivés, je ſuis comblé de conſolation.

La réſolution qu'avoit pris le Viceroi de *Tche-kiam*, d'écrire à la Cour des Rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, étoit la ſeule choſe qui troubloit la joie de ce ſaint homme. Il eut recours à Dieu, & fit faire pour nous des prieres publiques dans ſon égliſe. Il obligea juſqu'aux petits enfans à implorer le ſecours du Ciel. Quand ils étoient proſternés devant l'image du Sauveur, il leur faiſoit prononcer ces paroles: *Seigneur, en votre ſaint nom, conſervez les Peres qui viennent travailler au ſalut de nos ames.*

Pendant que nous demeurâmes à *Nimpo*, nous eûmes plus d'une occaſion de parler aux Mandarins de la grandeur & de la puiſſance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le pays, ce qui ruinoit les moiſſons, & faiſoit craindre une famine générale. On avoit ordonné des jeûnes dans la ville, & des prieres dans

tous les pagodes. Le Gouverneur inquiet s'aviſa de nous conſulter ſur les cauſes de cette ſéchereſſe. Il nous demanda ſi nous en avions auſſi quelquefois en Europe, & ce que nous faiſions alors pour en être délivrés. Nous lui répondîmes que le Dieu que nous adorions étant tout puiſſant, nous avions recours à lui, & que nous allions dans nos égliſes implorer ſa miſéricorde. *Mais il y a plus d'un mois*, répliqua-t-il, *que nous faiſons la même choſe: nous allons à la porte du midi, & à tous les pagodes de la ville ſans pouvoir rien obtenir. Nous n'en ſommes point ſurpris, Seigneur*, lui répondîmes-nous, *& ſi vous nous permettez de vous dire librement nos penſées, nous vous en découvrirons la véritable cauſe.* Nous commençâmes alors à lui parler de Dieu, & à lui faire connoître qu'il avoit créé le Ciel & la terre, les hommes, & tout ce qui étoit dans l'univers; que tout dépendoit de lui, les pluies & la ſéchereſſe, la famine & l'abondance, les biens & les maux, avec leſquels il châtioit ou récompenſoit les hommes, ſelon qu'il le jugeoit à propos; que nous adreſſant à lui, comme nous faiſions en Europe, nous priions celui qu'il falloit prier véritablement, parce qu'étant le ſouverain Seigneur

gneur de toutes choſes, il avoit le pouvoir d'exaucer nos prieres. *Mais il n'en eſt pas ainſi de vos Dieux*, lui dîmes-nous, *ils ont des yeux, & ne voyent point; ils ont des oreilles & n'entendent point; parce que ces fauſſes divinités ayant été autrefois des hommes mortels, ils n'ont pu s'exempter de la loi commune de mourir, ni des ſuites ordinaires de la mort: ainſi n'ayant plus ni ſentiment ni pouvoir, il ne faut pas être ſurpris s'ils ne vous écoutent point. Le titre de divinités qu'ils tiennent de la libéralité des Empereurs, ou de la ſuperſtition des peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étoient d'eux-mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel & véritable de diſpoſer des pluies, ou de commander ſur la terre aux autres hommes.*

Le Gouverneur nous écouta paiſiblement, & nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordât de la pluie. *Nous le ferons volontiers*, lui répondîmes-nous; *mais tout le peuple ayant beſoin de cette grace, il n'eſt pas juſte que nous la demandions ſeuls. Eh bien*, dit-il, *j'irai demain chez-vous pour adorer le Dieu du Ciel, & pour lui préſenter des parfums.* J'admirai en cette occaſion la ferveur de nos Peres, & je fus charmé de voir qu'ils étoient remplis de cette foi vive

que notre Seigneur recommandoit à ſes Apôtres : *Habete fidem Dei* (1). Nous nous préparions à la cérémonie, lorſque nous apprîmes que le Gouverneur devoit le lendemain, en ſortant de notre maiſon, aller avec tous les autres Mandarins de la ville à une montagne voiſine ſacrifier au dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne ſeroit pas agréable à Dieu ; ainſi nous envoyâmes notre interprete lui dire qu'on ne pouvoit ſervir deux maîtres ; & que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez-nous, il ne falloit point qu'il allât ailleurs. Le Gouverneur répondit, que ne pouvant ſe diſpenſer de ſe trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendroit pas chez-nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie ; mais elle fut ſuivie d'un orage ſi violent & d'un vent ſi furieux, que les campagnes en furent déſolées, & qu'un grand nombre de vaiſſeaux périrent ſur la côte. C'eſt ainſi que Dieu punit quelquefois les pécheurs ; permettant que les remedes même qu'ils ſouhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une ſeconde punition & un

(1) Marc, chap. 11, v. 22.

mal plus grand que tous les autres.

Le ſecond jour de Novembre nous apprîmes que l'Empereur nous appelloit à Péking, par cet ordre plein de bonté ; *Que tous viennent à ma Cour. Ceux qui ſçavent les Mathématiques demeureront auprès de moi pour me ſervir, les autres iront dans les provinces où bon leur ſemblera.* Auſſi-tôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux Mandarins de *Nimpo* nous rendirent des viſites de congratulation, ſur l'honneur que nous faiſoit l'Empereur. Nous partîmes incontinent, & nous prîmes notre route par la ville de *Ham-Tcheou*, capitale de la province, où nous eûmes la conſolation de voir le Pere Intorcetta, & de paſſer quelques jours avec lui. Les Chrétiens envoyés de ſa part vinrent nous recevoir au bord de la riviere, & nous accompagnerent juſqu'à l'égliſe, où le Pere attendoit notre arrivée. Il nous conduiſit devant le grand autel, où, proſternés devant l'image du Sauveur, nous adorâmes le Seigneur qui nous combloit de tant de graces. Nous nous tournâmes enſuite vers le Pere, & nous l'embraſſâmes tendrement. Nos larmes plus que nos paroles lui marquerent notre joie, & la vive reconnoiſſance dont nous

étions pénétrés. Ce Pere qui eſt mort depuis quelques années, étoit alors Vice-Provincial de notre Compagnie à la Chine. Quoiqu'il fût tout blanc, & âgé d'environ ſoixante ans, il étoit encore d'une ſanté forte & vigoureuſe. J'apporte ſon portrait en France; c'eſt celui qu'on peignit après ſa mort, & que ſelon la coutume des Chinois on porta dans la pompe funebre, lorſqu'on conduiſoit ſon corps à la ſépulture.

Les autres villes par où nous paſſâmes depuis *Ham-tcheou* juſqu'à Pekin, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un Mandarin, qui avoit ſoin de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Je ſçai qu'il y a des gens en France qui blâment, & qui condamnent les honneurs que les Miſſionnaires permettent qu'on leur rende dans les pays infideles. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que nous ne les cherchons pas, & que nous les évitons autant qu'il eſt poſſible. Mais on n'eſt pas maître de refuſer de pareilles diſtinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'Empereur. On ſeroit regardé comme des impoſteurs dans les villes par où l'on paſſe, ſi l'on ne gardoit pas cet article du céré-

monial, & qu'on ſe dît cependant envoyé ou appellé du Prince. L'avantage que nous en retirons, & que perſonne, à ce que je crois ne pourra mépriſer, c'eſt que les Miſſionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux Mandarins des provinces par où ils paſſent, les autres Miſſionnaires qui travaillent dans leur diſtrict; c'eſt qu'ils appaiſent les perſécutions que la malice des infideles leur ſuſcite quelquefois; c'eſt enfin que les Chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, & que les infideles ne craignent point d'embraſſer notre ſainte Religion, quand ils la voyent ſi bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend auſſi aux Marchands Européens, qui ont quelquefois beſoin de recommandation dans un pays, où ils ſont expoſés à l'avarice & à la perfidie de certains Officiers, qui ne ſont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à *Peking* que le ſeptiéme février de l'année 1688. Toute la Cour étoit alors en deuil pour la mort de l'Impératrice, aïeule de l'Empereur. Nos Peres étoient plongés auſſi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du Pere Ferdinand Verbieſt, décédé dix jours auparavant d'une lan-

gueur qui le consumoit depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la foi dans la derniere persécution. Il fut mis en prison, & chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus long-temps que les autres Confesseurs de Jesus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeller de leur exil de Canton, & les rétablir dans leurs Eglises, où ils travaillerent à ramasser leur troupeau, que la crainte des banniſſemens & de la perte des biens avoit dissipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la foi, & l'appui des Missionnaires que les Mandarins inquiétoient ou persécutoient dans les provinces. C'est ainsi qu'en parle le Pape Innocent XI dans le bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublirons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, & d'avoir rompu, par son crédit, les pernicieux desseins du Vice-Roi de *The-kiam*. Notre joie eût été complette, si, comme il le desiroit, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumieres, & prendre des regles de conduite d'un homme, que tous les Chrétiens de la Chine regardoient avec rai-

ſon comme leur pere & le reſtaurateur de notre ſainte Religion en leur pays. Mais Dieu nous faiſoit d'ailleurs aſſez d'autres graces. Comme nous ne penſions point à demeurer à la Cour, mais à nous répandre dans les provinces pour travailler au ſalut des ames, nous nous réſignâmes plus aiſément à la volonté de Dieu. Le Pere Gerbillon comptant ſur ſes forces, que l'excès du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda inſtamment d'aller aux extrémités de la province de *Chenſi*, dans l'ancienne Egliſe du ſaint homme le Pere Etienne Faber, François de Nation. C'eſt la Miſſion la plus rude & la plus laborieuſe de la Chine, & celle où l'on eſt plus deſtitué de toute conſolation humaine. Le Pere Bouvet ſouhaitoit de paſſer dans le *Leao-ton*, & dans la Tartarie Orientale, où l'on n'a point encore prêché l'Evangile : les autres n'avoient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la maiſon de nos Peres de Peking. J'y trouvai le Pere Antoine Thomas, que j'avois vu autrefois à Paris, quand il y paſſa pour aller à la Chine. Je tâchai de le conſoler ſur la mort du Pere Verbieſt, dans qui, outre les raiſons communes,

il perdoit un véritable ami. Il nous disposa, de son côté, à soutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devions nous attendre, en ajoutant que chaque Missionnaire devoit s'appliquer ces paroles de Saint-Paul (1) : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur :* Tous *ceux qui veulent vivre dans la piété, selon* Jesus-Christ, *souffriront persécution.*

Le Pere Joseph Tissanier, François, m'écrivit en ce temps-là de *Macao*, à peu près la même chose. C'étoit un excellent Religieux, qui avoit été Provincial & Visiteur de la Mission. Ces avis ne nous intimiderent point, par la grace de Dieu, parce qu'on ne nous promettoit que ce que nous étions venu chercher dans les Missions.

Les obséques du Pere Verbiest se firent l'onzieme mars 1688. Nous y assistâmes ; & voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les Mandarins que l'Empereur avoit envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps du Pere étoit enfermé dans son cercueil.

(1) 2 Tim. chap. 3, v. 12.

Les cercueils de la Chine ſont grands, & d'un bois épais de trois ou quatre pouces, verniſſés & dorés par dehors, mais fermés avec un ſoin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, & on le poſa ſur un brancard au milieu d'une eſpece de dôme richement couvert, & ſoutenu de quatre colonnes. Les colonnes étoient revêtues d'ornemens de ſoie blanche (c'eſt à la Chine la couleur du deuil) & d'une colonne à l'autre pendoient pluſieurs feſtons de ſoie de diverſes autres couleurs, ce qui faiſoit un très-bel effet. Le brancard étoit attaché ſur deux mats d'un pied de diametre, & d'une longueur proportionnée à leur groſſeur, que ſoixante ou quatre-vingt hommes arrangés des deux côtés devoient porter ſur leurs épaules. Le Pere Supérieur, accompagné de tous les Jéſuites de Peking, ſe mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fimes trois profondes inclinations juſqu'à terre, pendant que les Chrétiens, qui étoient préſens à cette triſte cérémonie, fondoient en larmes & jettoient des cris capables d'attendrir les plus inſenſibles. La marche commença enſuite dans cet ordre.

On voyoit d'abord un tableau de

vingt-cinq pieds de haut ſur quatre de large, orné de feſtons de ſoie, dont le fond étoit d'un taffetas rouge, ſur lequel le nom & la dignité du Pere Verbieſt étoient écrits en Chinois en gros caracteres d'or. Cette machine, que pluſieurs hommes ſoutenoient en l'air, étoit précédée par une troupe de joueurs d'inſtrumens, & ſuivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des feſtons & des banderolles. La croix paroiſſoit enſuite dans une grande niche ornée de colonnes, & de divers ouvrages de ſoie. Pluſieurs Chrétiens ſuivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, & les autres le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au milieu des vaſtes rues de Peking, avec une modeſtie que les Infideles admiroient. On voyoit après dans une niche l'image de la ſainte Vierge & de l'enfant Jeſus, tenant le globe du monde en ſa main. Les Chrétiens qui ſuivoient avoient auſſi à la main des cierges ou des étendards, comme ceux qui précédoient.

Un tableau de l'Ange Gardien venoit encore, accompagné de la même maniere, & ſuivi du portrait du Pere Verbieſt, qu'on portoit avec tous les ſymboles qui convenoient aux charges dont

l'Empereur l'avoit honoré. Nous paroiſſions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui ſont blancs à la Chine, comme j'ai dit; & d'eſpace en eſpace nous marquions la triſteſſe dont nous étions pénétrés, par des ſanglots réitérés, ſelon la coutume du pays. Le corps du Pere Verbieſt ſuivoit accompagné des Mandarins que l'Empereur avoit nommés pour honorer la mémoire de ce célébre Miſſionnaire. Ils étoient tous à cheval: le premier étoit le beau-pere de l'Empereur, le ſecond ſon premier Capitaine des Gardes, le troiſieme un de ſes Gentilshommes, & d'autres moins qualifiés. Toute cette marche qui ſe fit avec un bel ordre & une grande modeſtie, étoit fermée par cinquante cavaliers: les rues étoient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardoit un profond ſilence en nous voyant paſſer.

Notre ſépulture eſt hors de la ville dans un jardin qu'un des derniers Empereurs Chinois donna aux premiers Miſſionnaires de notre Compagnie. Ce jardin eſt fermé de murailles, & on y a bâti une chapelle & quelques petits corps de logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte,

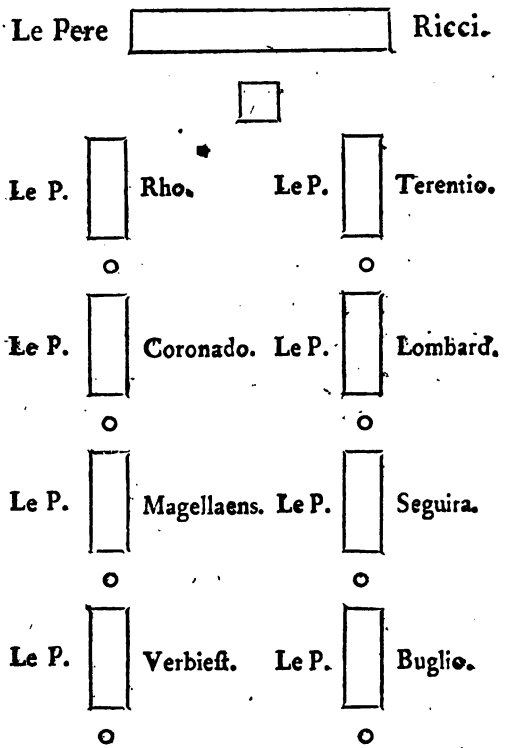
nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, & nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistans recommencerent. On porta le corps auprès du lieu où il devoit être inhumé; on y avoit préparé un Autel, sur lequel étoit la croix avec des cierges. Le Pere Supérieur prit alors un surplis, récita les prieres, & fit les encensemens ordinaires marqués dans le Rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistans redoublerent, mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas possible de retenir ses larmes.

La fosse étoit une espece de caveau profond de six pieds, long de sept & large de cinq : il étoit pavé & revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme sur deux traiteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, & on les termina en voute, avec une croix au-dessus.

Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une piece de

marbre blanc de ſix pieds de haut, en comprenant la baſe & le chapiteau, ſur lequel étoit écrit en Chinois & en latin, le nom, l'âge & le pays du défunt, l'année de ſa mort, & le temps qu'il avoit vécu à la Chine.

Le tombeau du Pere Matthieu Ricci eſt le premier au bout du jardin, dans un rang diſtingué, comme pour marquer qu'il a été le Fondateur de cette Miſſion. Tous les autres ſont rangés ſur deux lignes au-deſſous de lui, comme on le voit dans la figure ſuivante.



Le Pere Adam Schall eſt d'un autre côté, dans une ſépulture vraiement Royale, que l'Empereur qui regne aujourd'hui lui fit faire quelques années

après ſa mort, lorſqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

Avant les obſeques du Pere Verbieſt, l'Empereur, qui venoit de finir ſon deuil pour la mort de l'Impératrice ſon aïeule, avoit envoyé demander nos noms, & s'informer de nos talens & de notre capacité. La paix dont jouiſſoit alors ſon Empire, par ſes ſoins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, & dont nous avions lu la Relation étant encore à Paris, nous donna occaſion de répondre, entr'autres choſes, qu'on admiroit en France ſon eſprit & ſa conduite, & qu'on y eſtimoit extrêmement ſa valeur & ſa magnificence. Il s'informa de l'âge du Roi, des guerres qu'il avoit ſoutenues, & de la maniere dont il gouvernoit ſes Etats. Nous ſatisfîmes à toutes ſes queſtions en ſujets fideles, & véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguſte Monarque. L'Officier qui parloit de la part de l'Empereur, nous dit, que, quoique ſon Maître ne nous connût pas encore, il avoit néanmoins déja pour nous la même bienveillance que pour les autres Peres; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parens & notre patrie, pour venir à l'extrêmité du monde pré-

cher l'Evangile, comme une preuve ſenſible de la vérité de notre Religion ; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudroit voir à la Chine quelques miracles ſemblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le Prince n'en demeura pas là : il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de ſon thé, & du meilleur vin de ſa table. Nous apprîmes qu'il vouloit me retenir à ſa Cour avec mes compagnons, & qu'il penſoit dès ce temps-là à nous donner une maiſon dans ſon Palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce deſſein s'exécutât ſi-tôt. Nous ne ſçavions point encore aſſez de Chinois, & nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, lui donner la ſatisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au Tribunal des Rites à nous préſenter à l'Empereur, parce que c'étoit ce Tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la Cour. Il nous appella donc après les obſeques du P. Verbieſt, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que, ſelon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de ſortir. Nous vîmes ce redoutable Tribunal, où, quelques années auparavant, tous les Miſſionnaires avoient paru

chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les Mandarins, aſſis ſur une eſtrade, nous reçurent avec honneur, & nous parlerent après nous avoir fait aſſeoir. Le Premier Préſident Tartare, ayant reçu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce Prince ſouhaitoit nous voir le lendemain, & que c'étoit le Supérieur de notre maiſon qui nous préſenteroit.

Ce fut donc le vingt-unieme mars 1688, que nous eûmes l'honneur de ſaluer l'Empereur. Ce grand Prince nous témoigna beaucoup de bonté; & après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à ſa Cour, il nous déclara qu'il retenoit à ſon ſervice les Peres Gerbillon & Bouvet: & qu'il permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre ſainte Religion. Il nous fit enſuite ſervir du thé, & nous envoya cent piſtoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette viſite, nous ne ſongeâmes plus, le Pere le Comte, le Pere de Viſdelou & moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la converſion des Infideles. Mais avant que de quitter *Péking*, nous fûmes bien-aiſes de voir

ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville fameuſe.

Peking eſt compoſée de deux Villes : la premiere, au milieu de laquelle eſt le Palais de l'Empereur, s'appelle la ville des Tartares ; & la ſeconde, la ville des Chinois. Elles ſont jointes l'une à l'autre, & ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une ſi grande multitude de peuple, & tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles ſoient très-larges, & que les femmes n'y paroiſſent point.

Nous allâmes voir la fameuſe cloche de *Peking*, qui peſe, à ce qu'on nous aſſura, cent milliers. Sa forme eſt cylindrique, & elle a dix pieds de diametre. Sa hauteur contient une fois & demie ſa largeur, ſelon les proportions ordinaires de la Chine. Elle eſt élevée ſur un maſſif de brique & de pierre de figure quarrée, & couvert ſeulement d'un toît de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes auſſi l'Obſervatoire, & tous les inſtrumens de bronze, qui ſont beaux & dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne ſçais s'ils ſont auſſi juſtes qu'il faudroit pour faire des obſervations exactes, parce qu'ils ſont à pinnules, que les diviſions en paroiſſent

inégales à l'œil, & que les lignes tranſverſales ne joignent pas en pluſieurs endroits.

Les portes de la ville ont quelque choſe de plus grand & de plus magnifique que les nôtres : elles ſont extrêmement élevées, & enferment une grande cour quarrée, environnée de murailles, ſur leſquelles on a bâti de beaux ſalons, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de *Peking* ſont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toiſes, de petites tours quarrées, en égale diſtance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puiſſe monter. Nous prîmes ſouvent la hauteur du pôle de *Peking* en nôtre maiſon, qu'on nomme *Si-tan*, c'eſt-à-dire, l'égliſe occidentale, & nous là trouvâmes de trente-neuf dégrés cinquante-deux minutes cinquante-cinq ſecondes.

Le Pere Thomas nous raconta ce qu'on ſçavoit à *Peking* du Royaume de *Corée*. Il nous dit que ſa Capitale s'appelloit *Chau-ſien*; qu'elle étoit à cent dix lieues du fleuve *Yalo*, qui ſépare la Tartarie de la *Corée*; que de ce fleuve juſqu'à la ville de *Chïn-yan*, Capitale de

la Province de *Leao-ton*, on compte soixante lieues; de *Chin-yan* à *Chaïn-haï*, qui est l'entrée de la Chine du côté du *Leao-ton*, quatre-vingt; & depuis *Chan-haï* jusqu'à *Peking*, soixante & sept; que le Royaume de *Corée* s'étendoit du côté du nord jusqu'au quarante-quatrieme dégré de latitude septentrionale; qu'il étoit fort peuplé & divisé en huit provinces; que les hommes y sont sinceres & courageux; que d'orient en occident, il y avoit cent quarante lieues, & qu'on n'y pouvoit aller de la Chine sans une permission expresse de l'Empereur.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le quatorzieme d'Avril 1688, qui étoit cette année-là le mercredi de la semaine Sainte, à *Kiam-tcheou*, ville du second ordre de la province de *Chansi*, où notre Compagnie a une belle maison & une nombreuse Chrétienté répandue dans les villages & dans les villes d'alentour. Nous y célébrâmes l'Office le lendemain, où beaucoup de Chrétiens assisterent. Le Vendredi-Saint, il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui se fit avec toutes les cérémonies de l'Eglise; mais le concours augmenta considérablement le jour de Pâques: cependant il y eut peu de Com-

munions, parce que nous ne ſçavions pas encore aſſez de Chinois pour entendre indifféremment les Confeſſions de toutes ſortes de perſonnes.

Les Mandarins de la ville nous vinrent viſiter, quelques-uns même entrerent dans l'égliſe, & y adorerent notre Seigneur en ſe mettant à genoux, & s'inclinant profondément devant ſon image. Il y en avoit un qui penſoit à embraſſer notre ſainte Religion, & qui nous communiqua ſon deſſein. Deux Bacheliers Chrétiens, mais qui ne faiſoient plus, depuis quelques années, aucun exercice du Chriſtianiſme, parce qu'ils avoient pris des engagemens criminels, nous vinrent voir auſſi. Après les avoir embraſſés, nous leur dîmes, *que nous les regardions toujours comme nos freres; que s'ils avoient des difficultés, nous les aiderions avec plaiſir à les ſurmonter; qu'il ne falloit point ſe décourager; que le démon faiſoit tous ſes efforts pour nous perdre, mais que Dieu vouloit toujours notre ſalut, & ne nous refuſoit jamais les graces néceſſaires pour y travailler.* Nous les reconduiſîmes par l'égliſe, où ils firent leurs prieres, & adorerent Jeſus-Chriſt.

Pendant mon ſéjour à *Kiam-tcheou*, qui ne fut que de quinze jours, je bap-

tiſai deux perſonnes, & le Pere de Viſdelou alla à quatre lieues, où il baptiſa cinq enfans, & adminiſtra les ſacremens à une femme qui ſe mouroit. Le Pere le Comte & lui ſe ſéparerent quelque temps après mon départ. Le Pere de Viſdelou demeura dans la province de *Chanſi*, & il y parcourut ſouvent, avec beaucoup de fatigue, les Chrétientés les plus éloignées. C'eſt dans ces emplois apoſtoliques, qui ſont capables d'occuper un homme tout entier, que redoublant ſon travail, & ſe ſervant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues; il commença cette étude difficile des caracteres & des livres Chinois, dans laquelle il a fait depuis de ſi grands progrès. Le Pere le Comte paſſa dans la province de *Chanſi*, & y travailla pendant deux ans à la converſion des peuples. On voit dans les Mémoires qu'il a donnés au public, & qui ſont écrits avec tant de politeſſe, une partie des bénédictions que Dieu verſa ſur ſes travaux. Nous prîmes la hauteur du Pôle de *Kiam-tcheou*, que nous trouvâmes être à 35 degrés 36 minutes & 10 ſecondes. Les cartes du Pere Martini la mettent à 36 degrés 50 minutes.

La route depuis *Peking* juſqu'à la pro-

vince de *Chenſi*, eſt une des plus agréables que j'aie vues. On paſſe par neuf ou dix villes, & entr'autres par celle de *Paotim-fou*, qui eſt la demeure du Viceroi. Tout le pays eſt plat & cultivé, le chemin uni & bordé en pluſieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir & garantir les campagnes. C'eſt un paſſage continuel d'hommes, de charrettes & de bêtes de charge. Dans l'eſpace d'une lieue de chemin on rencontre deux ou trois villages, ſans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la campagne. Il y a ſur les rivieres de beaux ponts à pluſieurs arches : le plus conſidérable eſt celui de *Lou-ko-kiao*, à trois lieues de *Peking*. Les garde-fous en ſont de marbre ; on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, avec des lionceaux au-deſſus en différentes attitudes, & aux deux bouts du pont quatre éléphans accroupis.

Je partis de *Kiam-tcheou* le cinquiéme mai de l'année 1688, pour aller à *Nanking*. Le Pere le Comte & le Pere de Viſdelou voulurent m'accompagner juſques hors de la ville. Nous rencontrâmes-là nos principaux Chrétiens, qui, à notre inſçu, avoient préparé ſur le

chemin une table couverte de fleurs & de parfums, avec une collation fort propre. C'eſt la coutume de la Chine d'en uſer ainſi, quand on veut marquer du reſpect & de l'attachement à une perſonne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités & aux remercimens qu'ils nous faiſoient, d'être venus les viſiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos ſentimens furent pleins de tendreſſe & d'affection. Je me ſéparai d'eux avec regret; & prenant congé dans le même lieu des deux Peres, mes fidelles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis ſeul pour me rendre où la divine Providence m'appelloit, après avoir lu dans l'office de ce jour-là ces paroles de ſaint Paul: (1) *Et nunc ecce alligatus ego ſpiritu vado in Jeruſalem, quæ in ea ventura ſunt mihi ignorans.* Mon voyage dura vingt-ſept jours, & j'en marquerai ici quelques particularités.

Après qu'on a paſſé la riviere de *Fuenho*, qui eſt à l'orient de la ville de *Kiam-tcheou*, on trouve pendant dix lieues un pays plat, couvert d'arbres & fort bien cultivé, avec un grand nombre

(1) Act. 20.

de

de villages de tous côtés, & terminé, à l'horiſon, par une chaîne de hautes montagnes. On paſſe par deux villes du troiſiéme ordre, & l'on entre enſuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai preſque toujours, & ſouvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai paſſées, étoient quelquefois ſtériles; mais le plus ſouvent elles étoient de bonnes terres, & cultivées juſques ſur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines & d'autres montagnes, de ſorte qu'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terraſſe depuis le bas juſqu'au haut. Les terraſſes, au nombre de ſoixante & de quatre-vingt, ſont les unes ſur les autres, à la hauteur ſeulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois en détachent des pierres, & en font de petites murailles pour ſoutenir les terraſſes : ils applaniſſent enſuite la bonne terre, & y ſement du grain. C'eſt une entrepriſe infinie, qui fait voir combien ce peuple eſt laborieux. Je n'ai vu qu'une ville du troiſiéme ordre dans ces montagnes;

mais j'ai trouvé par tout beaucoup de villages & des hameaux ſans nombre. J'y ai vu de la fayence comme la nôtre ; on y fait en pluſieurs endroits de la poterie, qui ſe tranſporte dans les villes & dans les provinces voiſines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit & profond, où il ſe fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entredire des injures, & peut-être ſe battre, comme on fait ſouvent en Europe ; mais je fus ſurpris de voir des gens qui ſe ſaluoient, & qui ſe parloient doucement, comme s'ils ſe fuſſent connus & aimés, & qui enſuite s'entr'aidoient mutuellement à ſe débarraſſer, & à paſſer. Cet exemple doit bien confondre nos Chrétiens d'Europe, qui ſçavent ſi peu garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la deſcente eſt fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de *Honam* & le *Hoam-ho*, c'eſt-à-dire, *le Fleuve Jaune*, qui ſerpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette riviere eſt marqué par des vapeurs blanches, ou par une eſpece de brouillard que le ſoleil attire. Les bleds étoient déja fort hauts dans ces

plaines, & les épis tout formés, au lieu que dans les montagnes, & a cinq ou ſix lieues au-delà, ils étoient en herbe, & ſix doigts ſeulement hors de terre.

Je fis quatre-vingt lieues dans cette province, en marchant toujours dans un pays plat, mais ſi bien cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre perdu. J'y vis des bleds ſemés à la ligne, comme le riz; il n'y avoit que cinq ou ſix pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres qui étoient ſemés indifféremment & ſans ordre, comme nous faiſons en France. Leurs campagnes n'avoient pas de ſillons, comme les nôtres. Je ne paſſai que par ſept villes, mais je découvris de tous côtés, ſoit dans le chemin, ſoit dans les campagnes, un ſi grand nombre de bourgs & de villages, que je crois que le *Honan* eſt une des plus belles provinces de la Chine. Je paſſai le *Hoam-ho* à neuf lieues de *Cay-fum-fou*, capitale de la province. C'eſt la riviere la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux ſont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit ſur les bords étoit de la même couleur. Ce fleuve eſt peu profond dans l'endroit où

nous le paſsâmes ; mais il eſt large de près d'une demi-lieue.

J'admirai en ce lieu la force d'un Batelier Chinois, lorſqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caiſſes de livres qui peſoient deux cent cinquante livres Chinoiſes, c'eſt-à-dire, plus de trois cens livres poids de France. Le Multier avoit fait de grandes difficultés de les recevoir à *Kiam-tcheou*, diſant qu'elles étoient trop peſantes, & que ſon mulet ne pourroit pas les porter pendant un ſi long voyage. Le Batelier vint, les prit, & les chargea ſur ſes épaules toutes deux, avec l'attirail qui ſervoit à les lier, & les porta gaiement dans ſa barque. Je n'entrai point dans la ville de *Cay-fum-fou*, parce que les portes en étoient fermées, & qu'on cherchoit avec grand ſoin ſoixante à quatre-vingts voleurs, qui, quelques jours auparavant, avoient forcé & pillé la maiſon d'un Mandarin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la province de *Honan*, on entre dans celle de *Nanking*, & on y marche pendant environ ſoixante lieues, avant que d'arriver à la capitale. La province de *Nanking* n'eſt pas ſi belle ni ſi peuplée de ce côté-là, que du côté du

midi. Après avoir paſſé par quatre villes, je vins à *Pou-keou*, qui eſt une petite place environnée de bonnes murailles, & ſituée ſur le *Kiam*, ce grand fleuve qui traverſe toute la Chine d'occident en orient, & qui la ſéparant en deux parties à peu près égales, dont l'une contient les provinces du nord, & l'autre celles du ſud, porte l'abondance par tout, par la facilité qu'il y a d'y naviger en tout temps & en toutes ſortes de barques. Ce fleuve eſt large de près d'une lieue devant *Poukeou*, & profond en certains endroits de vingt-quatre & de trente-ſix *tchams*, à ce qu'on m'aſſura, quand je le paſſai. Un *tcham* eſt une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

La ville de *Nanking* n'eſt pas ſur le *Kiam*, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par pluſieurs canaux, qui ſont couverts de bateaux, parmi leſquels il y a un grand nombre de barques Impériales, qui ne cedent preſque point aux vaiſſeaux pour la grandeur. Elles ſont très-propres, verniſſées au dehors & dorées en dedans, avec des ſalles & des chambres très-bien meublées, pour les Mandarins qui viennent à la Cour, ou qui ſont obligés de

faire quelques voyages dans les Provinces.

Au reſte, *Nanking* ne s'appelle plus de ce nom, qui ſignifie en Chinois *la Cour du Sud*, comme *Peking* ſignifie *la Cour du Nord*. Pendant que les ſix grands tribunaux de l'Empire étoient également en ces deux villes, on les appelloit Cours; mais préſentement qu'ils ſont tous réunis à *Peking*, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la ville de *Nanking*. On ne laiſſe pas cependant, dans le diſcours, de l'appeller ſouvent de ſon ancien nom, mais on ne le ſouffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à *Nanking* le 31 mai de l'année 1688, & j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là j'allai voir la fameuſe Chrétienté de *Cham-haï*. Elle eſt proche de la mer orientale, à huit journées de *Nanking*, quoiqu'elle ſoit de la même Province. Cette floriſſante égliſe doit ſon commencement à la converſion du Docteur Paul, qui par ſon mérite & par ſa grande capacité parvint à la dignité de *Colao*, du temps du Pere Ricci. Comme il étoit dans ce pays-là, & qu'il avoit un grand zèle pour la Religion, il attira une infinité de gens au Chriſtianiſme; car les Chinois ont une ſi grande

eſtime pour les ſçavans, que quand quelqu'un d'eux ſe convertit, c'eſt toujours pour pluſieurs autres un exemple auquel ils ne réſiſtent gueres. *Nos lettrés*, diſent-ils, *préferent la loi du Seigneur du ciel à celle des Bonzes, & à toutes les autres Religions de la Chine; il faut donc qu'elle ſoit la meilleure.* Et ce n'eſt pas ſeulement dans le territoire de *Cham-haï*, mais par toute la Chine, que le peuple raiſonne de la ſorte. Auſſi avons-nous remarqué que dans tous les lieux où il y a quelques Bacheliers & quelques Licenciés Chrétiens, nous y avons une nombreuſe Chrétienté. D'où l'on voit de quelle conſéquence il eſt pour le bien de la Religion, de gagner à la Chine les gens de lettres, d'apprendre leurs livres & leurs ſciences, de s'accommoder, autant que la Religion le peut permettre, à leurs cérémonies & à leurs uſages, pour s'inſinuer plus aiſément dans leur eſprit; car en les mépriſant on les perd, & avec eux beaucoup d'autres qui ſe ſeroient convertis.

Pendant mon ſéjour à *Cham-haï*, je viſitai pluſieurs fois le tombeau du Pere Jacques le Favre, illuſtre par ſon éminente vertu & par ſa grande capacité. Il

étoit fils d'un Conseiller au Parlement de Paris, & enseignoit avec beaucoup de succès & d'applaudissement la Théologie dans l'Université de Bourges, quand Dieu l'appella aux Missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des ames, & où il est mort en odeur de sainteté.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Pere, du peu de bien que j'ai fait à *Nanking*, où je demeurois avec le Pere Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'instruisois les Chrétiens, j'entendois les confessions, & j'administrois avec lui les autres Sacremens. Monseigneur l'Evêque de Basilée, Dom Gregoire Lopez, Dominicain, & son Provicaire le Révérend Pere Jean-François de Leoniſſa, Franciscain, aujourd'hui Evêque de Berite, demeuroient avec nous en cette grande ville. Monseigneur l'Evêque d'Argoli, Franciscain, & le Révérend Pere Basile de Glemona son compagnon y vinrent ensuite, & j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eût fait de grands éloges de ces illustres Prélats, je puis assurer que leur vertu & leurs grandes qualités surpassoit tout ce qu'on m'en avoit pu dire. Leur gouvernement

étoit aimable, & ils faiſoient aimer celui de la ſacrée Congrégation par leur douceur & par leur ſage conduite. Comme ils n'enviſageoient que le bien de la Miſſion ; & comme c'étoit auſſi uniquement ce que nous cherchions, ils commencerent bientôt à protéger les Jéſuites François, & à leur donner des marques de cette affection ſolide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on le peut voir par les lettres qu'ils ont ſouvent écrites en leur faveur au Pape & à la ſacrée Congrégation.

Au commencement de l'année 1689, l'Empereur fit un voyage dans les provinces du midi. Il paſſa par les villes du *Sou-tcheou*, de *Ham-tcheou* & de *Nanking*. La veille qu'il arriva à *Nanking*, nous allâmes, le Pere Gabiani & moi, à deux lieues de la ville ſur la route qu'il devoit tenir. Nous paſsâmes la nuit dans un village, où il y avoit ſoixante Chrétiens d'une même famille : nous leur fîmes une inſtruction, & pluſieurs d'entre eux ſe confeſſerent. Le lendemain nous vîmes paſſer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arrêter, & de nous parler de la maniere du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, ſuivi de ſes

Gardes-du-Corps, & de deux ou trois mille Cavaliers. La Ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de ſoie, des dais, des paraſols, & d'autres ornemens ſans nombre. De vingt pas en vingt pas on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe revêtus de brocard, & ornés de feſtons, de rubans, & de houpes de ſoie, ſous leſquels il paſſoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini; mais dans un ſi grand reſpect, & dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'Empereur avoit réſolu de partir dès le lendemain. Tous les Mandarins l'ayant ſupplié de demeurer quelques jours, & de faire cet honneur à la Ville, il ne voulut pas les écouter; mais le peuple étant venu enſuite demander la même grace, l'Empereur l'accorda, & demeura trois jours avec eux.

On ne ſera pas ſurpris de cette conduite, ſi l'on en conſidere la raiſon. Le ſoulevement des Villes & la révolte des Provinces viennent preſque toujours des avanies & des vexations injuſtes que les Mandarins exercent ſur les peuples. Ainſi il eſt de la bonne politique que les Empereurs, dans ces ſortes de voyages, ſe concilient, autant qu'il ſe peut,

l'eſprit des peuples, même au préjudice des grands Seigneurs. Pendant le ſéjour de l'Empereur à *Nanking*, nous allâmes tous les jours au palais, & il nous fit l'honneur d'envoyer auſſi tous les jours chez nous un ou deux Gentilshommes de ſa Chambre. Il me fit demander ſi l'on voyoit à *Nanking* le *Canopus*; c'eſt une belle étoile du ſud, que les Chinois appellent *Lao-gin-ſing*, l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; & ſur ce que je répondis qu'elle paroiſſoit au commencement de la nuit, l'Empereur alla un ſoir à l'ancien Obſervatoire, nommé *Quan-ſing-tai*, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la Cour & des premiers Mandarins des Provinces voiſines, qui s'en retournoient enſuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre ſainte loi; & des Miſſionnaires qui la prêchent. Il partit de *Nanking* le 22 mars, pour s'en retourner à *Peking*. Comme notre devoir nous obligeoit de lui faire cortege pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à ſa ſuite, après quoi nous l'atten-

dîmes au bord d'une riviere. Il nous apperçut, & eut la bonté de faire approcher notre canot, que ſa barque traîna durant plus de deux lieues. Il étoit aſſis ſur une eſtrade; il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'eſt-à-dire, le remerciment que nous lui faiſions par écrit, ſelon la coutume de la Chine. Ce *cheou-puen*, étoit écrit en caracteres fort menus; c'eſt ainſi que les inférieurs en uſent à la Chine à l'égard de leurs Supérieurs; & plus la dignité des Supérieurs eſt élevée, plus les caracteres dont les inférieurs ſe ſervent doivent être petits & déliés; ce qui paroît être très-incommode pour l'Empereur.

Ce grand Prince nous traita dans cette derniere viſite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions paſſé le *Kiam*, & s'il trouveroit ſur ſa route quelques-unes de nos égliſes. Il nous montra lui-même ce qu'il avoit de livres avec lui, & donna en notre préſence divers ordres aux Mandarins qu'il avoit appellés; & après avoir fait mettre dans notre canot du pain de ſa table, & quantité d'autres proviſions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le Pere Gerbillon & le Pere Bouvet ne manquoient pas d'occu-

pation à *Peking*. Comme les Peres Pereyra & Thomas étoient obligés depuis la mort du Pere Verbieſt d'aller tous les jours au Palais, & de prendre ſoin du Tribunal des Mathématiques; les deux Peres François étoient chargés de preſque toute la chrétienté de cette grande ville. Ils ſortoient tous les jours pour entendre les confeſſions des malades, & leur adminiſtrer les derniers ſacremens. Les dimanches & les fêtes ils étoient occupés à confeſſer les Fideles, à inſtruire & baptiſer les Catéchumenes, & à faire les autres fonctions propres de notre miniſtere. L'Empereur qui les avoit fort goûtés tous deux avant ſon voyage, les engagea à ſon retour à apprendre la langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des Maîtres, & prit un ſoin particulier de leur étude, juſqu'à les interroger & à lire lui-même ce qu'ils avoient compoſé, pour voir le progrès qu'ils faiſoient en cette langue, qui eſt beaucoup plus aiſée à apprendre que la Chinoiſe.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moſcovites. Nous fûmes fort ſurpris d'apprendre que cette Nation, qui eſt proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils

avoient trouvé le moyen de ſe faire un chemin depuis Moſcou juſqu'à trois cens lieues de la Chine, s'avançant d'abord par la Sibérie, & ſur diverſes rivieres, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniſſée*, l'*Angara* qui vient du lac *Païcal*, ſitué au milieu de la grande Tartarie. Ils entrerent enſuite dans la riviere de *Selinga*, & pénétrerent juſqu'à celle que les Tartares appellent *Sangalien-oula*, & les Chinois *Helon-Kian*, c'eſt-à-dire, *la riviere du Dragon Noir*. Ce grand fleuve traverſe la Tartarie, & ſe jette dans la mer orientale au nord du Japon.

Les Moſcovites ne ſe contenterent pas de faire ces découvertes; ils bâtirent de diſtance en diſtance des forts & des villes ſur toutes ces rivieres, pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou* & *Yacſa*. La premiere de ces places étoit bâtie ſur la riviere de *Selenga*, la ſeconde ſur le *Helon-Kian*, au 52e dégré de latitude ſeptentrionale, & preſque dans le même méridien que *Peking*. La troiſieme étoit ſur le même fleuve, mais beaucoup plus à l'orient.

Les Tartares orientaux, ſujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaſte étendue de terre, qui eſt entre la grande

muraille & la riviere de *Helon-kian*, furent étonnés de voir les Moſcovites venir leur diſputer la chaſſe des martres zybelines, dans un pays dont ils prétendoient être les Maîtres, & bâtir des forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devoient s'y oppoſer, & c'eſt ce qui les obligea de prendre deux fois *Yacſa*. Les Moſcovites s'opiniâtrerent à conſerver ce fort, & à le rétablir autant de fois; de ſorte que les ſujets de querelles & de diſputes augmentant tous les jours, il fallut en empêcher les ſuites. On propoſa de part & d'autre de régler les limites des deux Empires. Les Czars de Moſcovie envoyerent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*. L'Empereur y envoya auſſi des Ambaſſadeurs avec le Pere Thomas Pereyra, Portugais, & le Pere Gerbillon, qui devoient leur ſervir d'Interpretes. Et afin de faire voir l'eſtime qu'il avoit pour ces deux Peres, il leur donna deux de ſes propres habits, & voulut qu'ils fuſſent aſſis avec les Mandarins du ſecond ordre; mais comme ces Officiers portent au col une eſpece de chapelet, qui eſt la marque de leur dignité, & qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de ſuperſtition, il permit aux Jeſuites de mettre leur propre cha-

pelet à leur col, au lieu de celui des Mandarins, & que par la croix & les médailles qui y ſont attachées, on pourroit facilement les reconnoître & diſcerner ce qu'ils étoient.

Il ſe trouve des occaſions importantes, où des manieres engageantes avec un peu d'uſage du monde, ne ſont pas inutiles à un Miſſionnaire. Le Pere Gerbillon s'en ſervit avantageuſement en celle-ci. Comme il venoit de France, où l'on parle ſouvent des intérêts des Princes, & où les guerres continuelles & les traités de paix font faire mille reflexions ſur ce qui eſt préjudiciable ou avantageux aux Nations, il eut le bonheur de trouver des expédiens pour concilier les Chinois & les Moſcovites, qui ne s'accordoient ſur rien, & qui étoient prêts de rompre leurs conférences. Les Moſcovites étoient fiers, & parloient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyoient être les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, & qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie orientale, qui montoit le fleuve *Helon-kian*. Leur intention néanmoins n'étoit pas de faire la guerre, car ils craignoient que les Tartares occidentaux ne ſe joigniſſent aux

Moſcovites, ou que ceux-ci ne donnaſſent du ſecours aux autres, s'ils formoient quelque deſſein contre la Chine; ainſi ils ſouhaitoient la paix & ne la pouvoient conclure. Les deux Peres les voyant dans cet embarras, & s'entretenant avec les Chinois ſur les difficultés qui arrêtoient la négociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettroit volontiers aux Moſcovites de venir à *Peking* tous les ans pour faire leur commerce. *Si cela eſt*, repliqua le Pere Gerbillon, *tenez pour certain, Meſſieurs, qu'il n'eſt pas difficile de faire la paix avec eux, & de les ramener dans tous vos ſentimens.* Les Plénipotentiaires Chinois l'entendirent avec plaiſir, & le prierent de paſſer dans le camp des Moſcovites, & de leur propoſer les mêmes choſes qu'il venoit de leur dire. Il y alla, & Dieu bénit ſon entrepriſe, car les Moſcovites ayant conçu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à *Peking*, étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient eſpérer, comme le Pere le leur montra clairement, ils céderent *Yacſa*, & accepterent les limites que propoſoit l'Empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures: le Pere revint au commencement de la nuit, avec un Traité de paix tout dreſſé, que les Pléni-

potentiaires ſignerent deux jours après ; & jurerent ſolemnellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des Chrétiens, vrai Seigneur du Ciel & de la terre, qu'ils le garderoient fidélement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux Miſſionnaires ; toute l'armée les en félicita, mais celui qui leur fit plus de careſſes fut le Prince *Soſan*, chef de l'Ambaſſade. Il les remercia pluſieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, & leur dit en particulier qu'ils pouvoient compter ſur lui, s'il avoit jamais occaſion de leur faire plaiſir. Le Pere Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos ſentimens. *Vous ſçavez, Seigneur*, lui dit-il, *quels ſont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce pays-ci ; tous nos deſirs ſe terminent à faire connoître le vrai Dieu, & à faire garder ſa ſainte Loi : mais ce qui nous déſole, c'eſt que les derniers Edits défendent aux Chinois de l'embraſſer. Nous vous ſupplions donc, puiſque vous avez tant de bonté pour nous, de faire lever cette défenſe quand vous y verrez quelque jour ; nous ſentirons plus vivement cette grace, que ſi vous nous combliez de richeſſes & d'honneurs, parce*

que la converſion des ames eſt l'unique bien auquel nous ſoyons ſenſibles. Ce Seigneur fut édifié de ce diſcours, & promit de nous ſervir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreuſement, quand on crut qu'il falloit demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la Religion chrétienne.

Le Pere Verbieſt, & les autres Peres de *Peking*, avoient toujours ardemment deſiré d'obtenir cette grace. Ils avoient ſouvent penſé aux moyens dont ils devoient ſe ſervir pour en venir à bout, mais l'affaire leur avoit toujours paru ſi délicate qu'ils n'avoient oſé la propoſer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens édits, & de réduire la Religion à de plus fâcheuſes extrémités; mais Dieu dont la conduite eſt toujours merveilleuſe, diſpoſa l'eſprit de l'Empereur à leur accorder cette grace. Voici comme la choſe ſe paſſa.

Ce Prince voyant tout ſon Empire dans une profonde paix, réſolut, ou pour ſe divertir ou pour s'occuper, d'apprendre les ſciences de l'Europe. Il choiſit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, la Géométrie pratique, & la Philoſophie. Le Pere An-

toine Thomas, le Pere Gerbillon & le Pere Bouvet eurent ordre de composer des Traités sur ces matieres. Le premier eut pour son partage l'Arithmétique, & les deux autres les Elémens d'Euclide & la Géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en Tartare : ceux qu'on leur avoit donné pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux ; & si quelque mot leur paroissoit obscur ou moins propre, ils en substituoient d'autres en la place. Les Peres présentoient ces démonstrations, & les expliquoient à l'Empereur, qui comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, & s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au Palais, & passoient deux heures le matin & deux heures le soir avec l'Empereur. Il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, & les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, & pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premieres leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il alloit à son Palais de *Tchan-tchun-yüen*, qui est à deux lieues

de *Peking*, il n'interrompoit pas ſon travail. Les Peres étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partoient de *Peking* dès quatre heures du matin, & ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit ſe remettre au travail, & paſſer ſouvent une partie de la nuit à compoſer & à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels & ces veilles leur cauſoient, les accabloit quelquefois; mais l'envie de contenter l'Empereur, & l'eſpérance de le rendre favorable à notre ſainte Religion les ſoutenoient, & adouciſſoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirés, l'Empereur ne demeuroit pas oiſif; il répétoit en ſon particulier ce qu'on venoit de lui expliquer: il reliſoit les démonſtrations, il faiſoit venir quelques-uns des Princes ſes enfans pour les leur expliquer lui-même, & il ne ſe donnoit aucun repos qu'il ne ſçût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans, avec la même aſſiduité, ſans rien diminuer de ſon application aux affaires, & ſans manquer un ſeul jour à donner audience aux grands

Officiers de ſa maiſon, & aux Cours ſouveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la ſeule ſpéculation, il y joignoit la pratique; ce qui lui rendoit l'étude agréable, & lui faiſoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enſeignoit. Quand on lui expliquoit, par exemple, les proportions des corps ſolides, il prenoit une boule, la faiſoit peſer exactement, & en méſuroit le diametre. Il calculoit enſuite quél poids devoit avoir une autre boule de même matiere, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre, ou quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids. Il faiſoit enſuite tourner une boule qui avoit ces diametres ou ces poids, & il remarquoit ſi la pratique répondoit à la ſpéculation. Il examinoit, avec le même ſoin, les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cones entiers & tronqués, des pyramides & des ſphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une riviere. Il meſuroit quelquefois géométriquement la diſtance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivieres & des étangs, prenant ſes ſtations, pointant ſes inſtrumens dans toutes les formes, &

faiſant exactement ſon calcul. Enſuite il faiſoit meſurer ces diſtances ; & il étoit charmé, quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit meſuré. Les Seigneurs de ſa Cour, qui étoient préſens, ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevoit avec plaiſir leurs applaudiſſemens, mais il les tournoit preſque toujours à la louange des ſciences d'Europe & des Peres qui les lui enſeignoient. L'Empereur s'occupoit ainſi, & vivoit avec eux dans une eſpece de familiarité qui n'eſt pas ordinaire aux Princes de la Chine, lorſque la perſécution de *Ham-tcheou* éclata : elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avoit tâché dans les commencemens de l'aſſoupir, par des lettres de recommandation que le Prince Soſan, à la priere du Pere Gerbillon, écrivoit lui-même de Tartarie, où il étoit avec l'Empereur ; mais ces lettres arriverent trop tard. Le Vice-Roi de *Tche-kiam*, qui étoit l'auteur de cette perſécution, ne pouvoit plus reculer avec honneur. Il avoit fait une déclaration injurieuſe au Chriſtianiſme, ordonné aux fideles de la ville & de toute la province de

retourner à la religion du pays, fait fermer notre église, & afficher à la porte une copie de sa déclaration.

Le Pere Intorcetta fut appellé par son ordre dans les Tribunaux inférieurs, & interrogé par quelle permission il demeuroit dans la ville. Ce fidele Ministre de Jesus-Christ souffroit patiemment tous les mauvais traitemens du Vice-Roi, mais il étoit extrêmement sensible aux maux de son troupeau. *Ce qui m'afflige le plus*, m'écrivoit-il un jour, *ce sont les violences qu'on exerce contre mes pauvres Chrétiens; on tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maisons, on les maltraite, on leur arrache les saintes Images, & il n'est point de jour qu'on ne leur fasse de nouvelles vexations.*

Les Peres de *Peking* ayant reçu des copies de tous les actes & de toutes les procédures du Vice-Roi, & voyant que la persécution ne cessoit point, consulterent leurs amis sur ce qu'ils avoient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devoient recourir à la clémence de l'Empereur, & lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avoit envoyées. Le Prince qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement: il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au Vice-Roi de se désister de son entre-

prise,

priſe, & de laiſſer le Pere Intorcetta & tous les Chrétiens en paix. *Mais ce ſera toujours à recommencer*, reprirent avec reſpect les Peres, *ſi Votre Majeſté n'a la bonté cette fois-ci d'y donner un remede durable ; car ſi maintenant que nous approchons tous les jours de ſa perſonne, & qu'on voit les bontés qu'elle a pour nous, on ne laiſſe pas de traiter nos freres & notre ſainte Loi d'une maniere ſi violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur?*

Comme le Pere le Gobien a raconté fort au long tout ce qui s'eſt paſſé en cette perſécution, dans l'*hiſtoire de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne*, qu'il a donnée au public, & qui fait le troiſiéme tome des *Nouveaux Mémoires de la Chine*, je ne le répéterai point ici. L'Empereur permit donc aux Peres de lui préſenter une requête, afin que cette affaire fût jugée ſolemnellement par la voie des Tribunaux, & qu'on ſe réglât enſuite ſur cette déciſion dans les provinces.

Ils en dreſſerent deux, pour choiſir celle qui conviendroit le mieux. Ce Prince les voulut voir, & après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne ſuffiſoient pas pour obli-

ger les Tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandoient; mais il n'en demeura pas-là, car, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrettement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les Peres Pereyra & Thomas, qui avoient soin alors du Tribunal des Mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eût rien sçu, la reçut avec divers autres mémoires, & ordonna à la Cour des Rites de l'examiner selon la coutume, & de lui en faire son rapport. J'ai oui-dire qu'on leur insinua de sa part qu'il falloit avoir égard aux Peres Européens en cette occasion. Cependant les Mandarins n'en firent rien; car après avoir rapporté tous les édits qu'on avoit faits pendant sa minorité contre la Religion chrétienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissoit étoit déja décidée, & qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'Empereur peu satisfait de leur réponse la rejetta, & leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avoit mise entre les mains: c'étoit leur marquer assez clairement qu'il souhaitoit une

réponſe favorable, mais ils n'eurent pas plus de complaiſance dans le ſecond rapport que dans le premier ; ils rejetterent encore notre religion, & perſiſterent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'Empire.

On s'étonnera peut-être qu'un Tribunal ait oſé faire pluſieurs fois de pareilles réſiſtances, vu la déférence parfaite que tous les Mandarins ont à la Chine, non-ſeulement pour les ordres, mais même pour les moindres inclinations de l'Empereur. L'averſion que les Chinois ont toujours eue pour les étrangers, peut bien en cette occaſion èn avoir porté quelques-uns d'entre eux à ſe déclarer ſi ouvertement contre la liberté de la Religion chrétienne. Mais je crois, pour moi, que la fermeté qu'ils firent paroître alors venoit encore d'un autre principe. Lorſque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent ſelon les Loix, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche, au lieu que s'ils répondent d'une autre maniere, les Cenſeurs de l'Empire ont droit de les accuſer, & l'Empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas ſuivi les Loix. Ce qui me confirme dans ma penſée, c'eſt que le Prince *Soſan* dit

nettement à l'Empereur, qu'il falloit qu'il uſât de ſon autorité pour révoquer & abroger les édits qui proſcrivoient la Loi de Dieu. De plus, la ſuite nous a fait connoître que la Cour des Rites, bien loin de nous être contraire, comme elle étoit autrefois, a paru diſpoſée dans ces derniers temps à nous faire plaiſir.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur voyant qu'il n'obtiendroit rien par la voie des Tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la Cour des Rites avoit jugé. Cette Cour permettoit au Pere Intorcetta de demeurer à *Ham-tcheou*, & aux Européens ſeulement d'adorer le Dieu du Ciel dans leurs égliſes, & de faire profeſſion de la Religion chrétienne; mais elle défendoit aux Chinois de l'embraſſer, & confirmoit les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Peres, & elle les jetta dans une ſi grande conſternation, que l'Empereur en fut ſurpris & touché. Il tâcha donc de les conſoler; mais leur affliction étoit trop grande pour être ſoulagée par des paroles ou par des careſſes. *Nous ſommes*, diſoient-ils à ceux qui leur parloient de ſa part, *comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs peres & de leurs meres* (c'eſt une ex-

preſſion qui frappe beaucoup les Chinois.) L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entre eux dans les provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde de l'eſtime qu'il faiſoit des Peres Européens, & de l'approbation qu'il donnoit à leur Loi. Enfin, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, ſembloit s'augmenter chaque jour, & qu'ils paroiſſoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya querir le Prince *Soſan*, pour le conſulter ſur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce Miniſtre zélé ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée au Pere Gerbillon à la paix de *Nipchou*. Après avoir fait l'éloge des Peres, il repréſenta à l'Empereur les ſervices conſidérables qu'ils avoient rendus à l'Etat, & ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à ſa Majeſté; que leur profeſſion leur faiſant mépriſer les dignités & les richeſſes, on ne pouvoit les récompenſer qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur Loi par tout l'Empire; que cette Loi étoit ſainte, puiſqu'elle proſcrivoit tous les vices, & qu'elle enſeignoit la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenoit de tout ce que lui repréſentoit

le Prince *Sofan. Mais quel moyen de les satisfaire*, dit ce grand Prince, *ſi les Tribunaux s'obſtinent à ne vouloir pas approuver leur Loi ? Seigneur*, répondit-il, *il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les Mandarins, & je leur parlerai ſi fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des ſentimens de Votre Majeſté.*

Je ne rapporterai point ici la harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le livre dont j'ai déja parlé (1). Rien n'eſt plus vif, plus fort, ni plus digne de ce grand homme ; ſon eſprit, ſon cœur, ſa droiture & ſa grandeur d'ame y paroiſſent également. Les Mandarins Tartares ſe rendirent les premiers à la force de ſes raiſons, les Chinois ſuivirent, & conſentirent à ce qu'il voulut. L'acte fut dreſſé ſur le champ, & il y fit mettre de ſi grands éloges de la Loi chrétienne, que l'Empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même ; il laiſſa néanmoins les points eſſentiels qui regardoient la ſainteté de la Religion, la vie exemplaire des Miſſionnaires qui la prêchoient à la Chine depuis cent ans, la permiſſion

(1) L'Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion Chrétienne.

qu'on donnoit aux Chinois de l'embraſſer, & la conſervation des égliſes qu'on avoit déja faites. Il ratifia tous ces points, & la Cour des Rites les envoya ſelon la coutume par toutes les villes de l'Empire, où ils furent affichés publiquement, & enregiſtrés dans les Audiences.

Voilà de quelle maniere on obtint la liberté de la Religion Chrétienne, qu'on déſiroit depuis tant d'années, & pour laquelle on avoit fait tant de prieres en Europe & à la Chine. Et par une diſpoſition particuliere de la Providence, Dieu permit que les Sciences, dont nous faiſons profeſſion, & dans leſquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de paſſer à la Chine, furent ce qui diſpoſa l'Empereur à nous accorder cette grace, tant il eſt vrai qu'il ne faut pas négliger ces ſortes de moyens, tout humains qu'ils ſont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme ſur des ſecours infaillibles ou abſolument néceſſaires, puiſque l'établiſſement de la Religion & la converſion des infideles eſt toujours l'ouvrage de la grace toute-puiſſante du Seigneur.

On nous a rapporté pluſieurs fois que quelques Miſſionnaires avoient témoi-

gné faire peu de cas de cet Edit, parce qu'ils n'avoient pas toute la liberté qu'ils auroient ſouhaitée pour s'établir en divers lieux, & que quelques Mandarins s'oppoſoient encore à la prédication de l'Evangile, & détournoient les infideles de ſe faire Chrétiens. Ces ſentimens me paroiſſent peu raiſonnables; car quand l'Empereur auroit permis de bâtir des égliſes par-tout, ce que ſon édit ne déclare pas, un Miſſionnaire doit toujours ſe ſouvenir que les perſécutions ſont inſéparables de ſon état, & des entrepriſes qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourroit demander à ces perſonnes s'il leur ſeroit aiſé de s'établir à leur choix dans toutes les villes d'Europe, où cependant les Gouverneurs & les Magiſtrats ſont Chrétiens, & diſpoſés à favoriſer tout ce qui regarde la gloire & le ſervice de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on trouve quelques oppoſitions à la Chine, où les Mandarins ſont payens, & quelquefois amis particuliers des Bonzes, ou fort éloignés du Chriſtianiſme. Il eſt vrai néanmoins que ces Mandarins-là même ſont beaucoup retenus par cet Edit, & que depuis que nous l'avons obtenu, les Miſſionnaires vivent plus en repos

dans les provinces. On ne les inquiete plus ſur les égliſes qu'ils ont déja ; & s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de ſoin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux, ſoit en leur faiſant quelque préſent, ſoit en cherchant des recommandations auprès d'eux, ils réuſſiſſent toujours. Pour les Mandarins qui nous ſont affectionnés, ils ſe prévalent à toute occaſion de la Déclaration de l'Empereur, pour nous ſoutenir contre ceux qui veulent mettre obſtacle à nos établiſſemens. Enfin il eſt certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder ; car lorſqu'on lui annonça que tous les Peres étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier : *ils ont grande raiſon*, repliqua-t-il ; *mais avertiſſez-les qu'ils écrivent dans les provinces à leurs compagnons, de ne ſe prévaloir pas trop de la permiſſion qu'on leur donne, & de s'en ſervir avec tant de ſageſſe, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des Mandarins : car s'ils m'en faiſoient*, ajouta-t-il, *je la révoquerois ſur le champ, & alors ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-mêmes.*

Après que cette affaire de l'Edit fut achevée, l'Empereur reprit ſes études,

& les Peres continuerent à le ſervir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des inſtrumens de mathématique; nous lui envoyâmes les nôtres, qu'il avoit déja vus; mais il n'en connoiſſoit pas alors l'uſage. Il les trouva ſi beaux & ſi juſtes (car ils étoient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il déſira d'en avoir davantage. Les Mandarins en firent chercher dans tous les ports, & envoyerent à Peking tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature qu'ils fuſſent, & ce n'étoit pas un petit travail pour les Peres de la Cour, que d'en deviner l'uſage; car il falloit le mettre par écrit clairement, & le montrer à ce Prince, qui eſt exact, & qui ne laiſſe rien paſſer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq Peres François à la Chine, deux à la Cour & trois dans les provinces. J'étois à *Nanking* avec le Pere Gabiani, & MM. les Evêques de Baſilée & d'Argolis, comme j'ai déja dit. Le Pere de Viſdelou & le Pere le Comte travailloient avec beaucoup de fruit dans les provinces de *Chanſi* & de *Chenſi*, lorſque le démon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre ſujet d'affliction.

Les Portugais de *Maçao* ſe ſaiſirent d'un jeune Peintre François, qui nous apportoit nos penſions, avec quelques livres & quelques inſtrumens de mathématique. Ils le mirent en priſon, & l'envoyerent ſous bonne garde à *Goa*, où il mourut quelque temps après. La perte que nous ſouffrîmes en cette occaſion nous réduiſit à de ſi grandes extrêmités, que le Pere le Comte & le Pere de Viſdelou furent obligés de quitter leurs Miſſions, & de s'approcher des ports pour y pouvoir ſubſiſter. J'allai avec le Pere le Comte à *Canton*, dans le deſſein de nous faire rendre juſtice, & d'empêcher qu'il n'arrivât rien de ſemblable à l'avenir. Nous fîmes dans notre voyage & à *Canton* quelques obſervations aſſez curieuſes, & entr'autres celle du paſſage de Mercure ſous le ſoleil. Le Pere le Comte fit auſſi une carte à grands points de la riviere, depuis *Nanking* juſqu'à *Canton*. Nous prîmes en paſſant par *Nantchan-fou*, *Nan-gan-fou* & *Cant-cheou-fou*, la hauteur du pôle de ces villes.

Le *Tçonto* de la province de Canton ayant appris que nous y étions arrivés, nous fit l'honneur de nous envoyer un de ſes Officiers, pour nous inviter à l'aller voir à *Tchao-kin*, ville du premier

ordre, où il fait sa réſidence ordinaire. C'eſt un Seigneur de mérite, honnête-homme, généreux, reſpecté des Mandarins, adoré du peuple & ami des François, qu'il a toujours traités avec beaucoup de diſtinction & d'honneur. Dans les quatre voyages que j'ai fait à *Canton*, ſoit pour nos affaires particulieres, ſoit par ordre de l'Empereur, j'ai eu lieu de le voir ſouvent, & de lier avec lui commerce d'amitié.

On va par eau de *Canton* à *Tchao-kin*. Après cinq lieues de chemin, on trouve *Fo-chan*, le plus grand village qui ſoit au monde. Je l'appelle village, parce qu'il n'eſt point revêtu de murailles, & qu'il n'a point de Gouverneur particulier, quoiqu'il s'y faſſe un fort grand commerce, & qu'il y ait plus de peuple & plus de maiſons qu'à *Canton* même. On y compte au moins un million d'ames. Les Jéſuites de la province du Japon y ont une belle Egliſe & une nombreuſe chrétienté. Douze lieues au-deſſus de *Fo-chan* la riviere ſe diviſe en trois bras; l'un vient du Nord; l'autre va à *Tchao-kin*, & le troiſieme à *Canton*. On rencontre dans ce confluant une ville du troiſieme ordre, nommée *Sant-choüy*, c'eſt-à dire *les trois rivieres* ou *les trois eaux*. Quand

quelque Envoyé de diſtinction vient de la Cour, le *Tçonto* & le Vice-Roi vont le recevoir dans cette ville, & le conduiſent juſques-là à ſon retour. C'eſt ce qui les a obligés de bâtir ſur le bord de l'eau une maiſon, dont la vue eſt charmante. Les Peres Auguſtins ont une Miſſion à *Tchao-kin*. J'ai logé ſouvent dans leur maiſon, & c'eſt-là que j'ai connu le Pere Michel Rubio, homme droit, ſincere, ſçavant, & de bon conſeil, ce qui lui attiroit l'eſtime & la confiance de tous les Miſſionnaires.

Quand nous fûmes de retour à *Nanking*, où nous avions laiſſé le Pere de Viſdelou, nous réſolûmes d'envoyer le Pere le Comte en Europe pour les affaires de notre Miſſion. Monſeigneur Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, Vicaire Apoſtolique de *Nanking*, de *Peking*, & des autres provinces ſeptentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands ſentimens de piété: nous aſſiſtâmes à ſes obſeques, qui ſe firent avec les mêmes cérémonies que celles du Pere Verbieſt. Le R. Pere Jean-François de Leoniſſa, ſon Provicaire, fit ſon éloge dans une lettre circulaire qui fut répandue par la Chine, & qu'il envoya l'année ſuivante à la ſacrée Congrégation. Je

route, il les auroit envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au Palais, & nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui étoit près de celui de l'Empereur. Le Prince son fils aîné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, & de nous marquer mille bontés. Le *Hoang-taï-tce*, qui est le Prince héritier & le second de ses enfans, y vint aussi. Comme il est habile dans les livres Chinois, il témoigna une affection particuliere au Pere de Visdelou, qui avoit la réputation d'y être sçavant. Après quelques entretiens, le Prince fit apporter des livres anciens, & les montra au Pere. A l'ouverture du livre, le Pere les expliqua avec tant de facilité & de netteté, que le Prince en fut surpris, & dit deux ou trois fois aux Mandarins qui l'accompagnoient : *Ta-toug, il les entend parfaitement.* Il lui demanda ensuite ce qu'il pensoit des livres Chinois, & s'ils s'accordoient avec notre religion. Le Pere après s'être excusé modestement, répondit que notre religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les Interprêtes avoient écrit. *Il faut avouer aussi*, repartit le Prince, *que les nouveaux Interprêtes n'ont pas toujours*

bien pris le ſens de nos anciens Auteurs. Depuis cette conférence le Prince héritier a eu une eſtime particuliere pour le Pere de Viſdelou, & il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous eſpérons que la religion tirera de grands avantages. Ce Prince nous parla des livres du Pere Matthieu Ricci, & nous fit de ſi grands éloges de l'eſprit & de l'érudition de ce Pere, qui eſt le fondateur de la Miſſion de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en feroient tenus honorés.

Depuis deux ans l'Empereur avoit beaucoup examiné nos remedes d'Europe, & particuliérement les pâtes médicinales que le Roi fait diſtribuer aux pauvres par tout ſon Royaume. Nous lui avions marqué toutes les maladies qu'elles guériſſent en France, & il avoit vu par des expériences réitérées, qu'elles faiſoient en effet des cures ſi merveilleuſes & ſi promptes, qu'un homme à l'extrémité, & dont on n'attendoit plus que la mort, ſe trouvoit ſouvent le lendemain hors de danger. Des effets ſi ſurprenans lui firent donner à ces pâtes le nom de *Chin-yo* ou *de remedes divins.* La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fievre maligne. Quoi

qu'il ſçût par pluſieurs exemples certains que les pâtes guériſſoient ſon mal, les Médecins Chinois ne jugerent pas à propos de lui en faire prendre, & ils le traiterent d'une autre maniere : mais l'Empereur voyant que le mal augmentoit, & craignant un tranſport au cerveau, prit ſon parti, & ſe fit donner une demi-priſe de ces pâtes. La fievre le quitta ſur le ſoir, & les jours ſuivans il ſe porta mieux : il eut enſuite quelques accès de fievre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé ſuffiſamment. Quoique ces accès ne fuſſent pas violens, & qu'ils ne duraſſent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la ville, que ſi quelqu'un ſçavoit quelques remedes contre la fievre tierce, il eût à en avertir inceſſamment, & que ceux qui en étoient actuellement malades vinſſent au palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un Bonze ſe diſtingua particuliérement : il fit tirer d'un puits un ſceau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, députés de l'Empereur pour recevoir tous les remedes qu'on apporteroit, & pour aſſiſter aux épreuves, afin d'en faire enſuite leur rapport. Ces

quatre Seigneurs étoient le Prince *Soſan*, *Mim-ta-gin*, un oncle de l'Empereur, & un oncle du Prince, tous quatre Miniſtres d'Etat, & d'une ſageſſe conſommée. Le Bonze remplit une taſſe de cette eau, & ſortant de la ſalle il la préſenta au ſoleil, en élevant les mains & les yeux au ciel; & ſe tournant enſuite vers les quatre parties du monde, il fit cent poſtures qui paroiſſoient myſtérieuſes aux Païens; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendoit ſa guériſon à genoux, & qui la ſouhaitoit ardemment; mais le remede n'eut aucun effet, & le Bonze paſſa pour un impoſteur.

On en étoit là, lorſque nous arrivâmes à la Cour le Pere de Viſdelou & moi. Nous apportions une livre de quinquina, que le Pere Dolu, plein de charité pour nous, nous avoit envoyé de *Pondichéry*. Ce remede étoit encore inconnu à *Peking*. Nous allâmes le préſenter comme le remede le plus ſûr qu'on eût en Europe, contre les fievres intermittentes. Les quatre Seigneurs, dont nous avons parlé, nous reçurent avec joie; nous leur dîmes la maniere dont il falloit le préparer & s'en ſervir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roi. Ils ne ſe contenterent pas

de cela, ils voulurent ſçavoir d'où venoit le quinquina, quels en étoient les effets, quelles maladies il guériſſoit, comment le Roi l'avoit rendu public pour le ſoulagement de ſes peuples, après avoir douné à celui qui avoit le ſecret une récompenſe digne d'un ſi grand Monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remede ſur trois malades. On le donna à l'un après ſon accès, à l'autre le jour de l'accès, & au troiſieme le jour qu'il avoit du repos. Je ne ſçais ſi Dieu voulut faire paroître ſa puiſſance en cette occaſion, ou ſi ce fut un effet naturel du remede. Ces trois malades, qu'on gardoit à vue dans le Palais, furent guéris tous trois dès cette premiere priſe. On en donna avis ſur le champ à l'Empereur, qui auroit pris ce jour-là même du quinquina, ſi le Prince héritier, qui étoit extrêmement inquiet de la maladie d'un Pere qu'il aime tendrement, n'eut craint quelque mauvais effet d'un remede qu'on ne connoiſſoit pas encore. Il appella les Grands, & leur fit des reproches d'en avoir parlé ſitôt à l'Empereur. Ceux-ci s'excuſerent modeſtement: mais pour montrer qu'il n'y avoit rien à craindre

(car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avoient jugé que le quinquina ne faiſoit aucun mal) ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, & le Prince y conſentit. Incontinent on apporta des taſſes avec du vin & du quinquina; le Prince fit lui-même le mélange, & les quatre Seigneurs en prirent devant lui, ſur les ſix heures du ſoir. Ils ſe retirerent enſuite, & dormirent tranquillement, ſans reſſentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avoit fort mal paſſé la nuit, fit appeller ſur les trois heures du matin le Prince *Sofan*; & ayant appris que lui & les autres Seigneurs ſe portoient bien, il prit le quinquina ſans déliberer davantage. Il attendoit la fievre ce jour là, ſur les trois heures après midi; mais elle ne vint point: il fut tranquille le reſte du jour, & la nuit ſuivante. La joie fut grande dans le Palais, les quatre Seigneurs nous firent le lendemain des conjouiſſances ſur la bonté de notre remede. Nous en rapportâmes toute la gloire à Dieu, qui lui avoit donné ſa bénédiction. L'Empereur continua tous les jours ſuivans à prendre du quinquina, & à ſe porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entierement rétabli, il

récompensa tous ceux qui l'avoient servi pendant sa maladie, ou qui lui avoient apporté quelques remedes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement trois de ses Medecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remede. *Quoi*, leur dit-il, *vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort; & vous ne craignez pas que je meure, en ne me donnant aucun secours.* Il ordonna au Tribunal des Crimes d'examiner leur conduite, & de les juger suivant les loix. Ce Tribunal les condamna à mort; mais l'Empereur leur fit grace, & les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pâtes Medicinales du Pere Gerbillon & du Pere Bouvet lui avoient sauvé la vie, & que le quinquina que nous lui avions apporté, le Pere de Visdelou & moi, l'avoit délivré de la fievre tierce, & qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette vue il se fit apporter le plan de toutes les maisons, qui lui appartenoient dans la premiere enceinte de son palais: il choisit la plus grande & la plus commode (c'étoit celle d'un Mandarin, qui avoit été Gouverneur du Prince héri-

tier) mais cet Officier ayant commis une faute, qui méritoit la mort, tous ſes biens avoient été confiſqués, & on l'avoit exilé en Tartarie.

Le 4e. juillet de l'année 1693 l'Empereur nous fit venir au palais, & nous fit dire par un des Gentilhommes de ſa chambre ces paroles : *L'Empereur vous fait don d'une maiſon à vous quatre dans le Hoang-Tchin*, c'eſt-à-dire, *dans la premiere enceinte de ſon palais.* Après avoir entendu ces paroles à genoux, ſelon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes ; & cet Officier nous conduiſit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remerciment, ſans que le Prince fût préſent. Pluſieurs Mandarins qui ſe trouverent là par hazard, aſſiſterent à cette cérémonie auſſi-bien que le Pere Pereyra & un autre Pere de notre compagnie, leſquels étoient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils ſe rangerent tous à droite & à gauche ſe tenant debout & dans un grand ſilence un peu éloignés de nous, pendant que les Peres Gerbillon, Bouvet, de Viſdelou & moi rangés ſur une même ligne au milieu d'eux, fîmes trois génuflexions & neuf inclinations profondes ; juſqu'à toucher la terre avec le front, pour

marquer notre reconnoiſſance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeller en particulier, & de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du Pere Bouvet les préſens qu'il envoyoit en France, & le chargea d'informer le Roi de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous prîmes poſſeſſion de notre maiſon le 12 juillet, mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos uſages, l'Empereur ordonna au Tribunal des édifices, d'y faire faire toutes les réparations que nous ſouhaiterions; ce qui fut exécuté ſur le champ. Ce Tribunal envoya quatre Architectes, avec tous les matériaux néceſſaires, & nomma deux Mandarins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jeſus-Chriſt mourant ſur la croix, pour le ſalut des hommes, & nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Pluſieurs Chrétiens s'y rendirent le matin, & remercierent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit être honoré dans le palais de l'Empereur, où juſqu'alors on n'avoit offert que des ſacrifices impies. Le Pere

de

de Viſdelou fit un diſcours ſur l'obligation de ſanctifier les dimanches & les fêtes, & de venir ces jours-là à l'égliſe.

Depuis ce temps-là le Pere Gerbillon prêcha tous les dimanches, & expliqua aux fideles les principaux devoirs du chrétien. Nous baptiſâmes pluſieurs cathécumenes, qui nous apportoient leurs Idoles & les jettoient ſous les bancs & ſous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faiſoient. Tous les dimanches & les fêtes nous avions quelque baptême. Le Pere de Viſdelou ſe chargea du ſoin d'inſtruire les proſélytes, & nous eûmes en peu de temps une floriſſante Chrétienté. Les plus fervens Chrétiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux *Hiu-cum*, ancien Eunuque du palais, ſe diſtinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce ſaint homme avoit beaucoup ſouffert dans la derniere perſécution; il avoit été longtemps en priſon avec les Peres, & on l'avoit chargé auſſi-bien qu'eux de neuf groſſes chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer ſon zèle : jamais homme ne rougit moins de l'evangile : il ſoutenoit devant les Juges la cauſe de Dieu & le parti

de la Religion; & il leur parloit avec une ſainte liberté, qu'il conſerva juſqu'à la mort. Dieu lui avoit donné des biens conſidérables; ils les employa tous au ſoulagement des pauvres. Si les Chrétiens, qui venoient à *Peking* des provinces éloignées ou des villes voiſines, n'avoient point de lieux où ſe retirer, il les recevoit avec charité dans ſa maiſon; & quand ils étoient pauvres, il les nourriſſoit. Il porta ſi loin cette ſainte hoſpitalité, qu'il tomba lui-même dans la miſere, & qu'il ſe vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite ſi ſouvent & ſi libéralement aux autres. Il avoit un ſi grand talent de parler de Dieu, que les plus grands Seigneurs ſe faiſoient un plaiſir de l'entendre. Il inſpiroit à tout le monde une dévotion tendre pour la ſainte Vierge, qu'il honoroit particuliérement. Dans ſes viſites il ſe faiſoit un honneur de porter ſon chapelet au col, avec les médailles que les anciens Miſſionnaires lui avoient données. Il avoit une affection particuliere pour notre maiſon; & quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venoit ſouvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ſes occupations les plus ordinaires, étoit d'aller à la campagne

viſiter les Chrétiens, les inſtruire & les entretenir dans la ferveur. Il y faiſoit preſque toujours de nouveaux proſélytes, qu'on baptiſoit chez nous ou dans les autres Egliſes après qu'ils étoient ſuffiſamment inſtruits.

Un des plus conſidérables que nous baptiſâmes en ces commencemens dans notre chapelle fut un Colonel Tartare de la maiſon de l'Empereur. Cet Officier demeuroit près de notre maiſon : il avoit épouſé une dame Chrétienne fort vertueuſe, qui ne ceſſoit depuis long-temps de prier Dieu pour la converſion de ſon mari. Elle lui parloit ſouvent de la ſainteté de notre Religion, & des biens que le Seigneur du ciel préparoit dans l'autre vie, à ceux qui le ſervoient fidelement en celle-ci. Une autre fois elle lui expliquoit nos principaux myſteres, & ce qu'il faut croire pour être Chrétien. Il l'écoutoit volontiers; mais les ſoins & les embarras du ſiecle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans ſon cœur ſans y prendre racine. Il n'avoit preſque pas un moment à lui; ſa charge l'obligeoit d'aller tous les matins au palais, il y demeuroit tout le jour, & il n'en revenoit que bien avant dans la

nuit. S'il eût ſçu lire, il auroit pu s'inſtruire par la lecture de nos livres ; mais on n'en demande pas tant à un Officier Tartare, dont tout le mérite eſt de ſçavoir bien monter à cheval & tirer de l'arc, & d'être fidele & prompt à exécuter les ordres du Prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partoit pour un voyage de Tartarie. Comme l'Officier le devoit ſuivre, il réſolut de ſe faire baptiſer avant que de partir. Il vint donc nous trouver à ſix heures du ſoir, pour nous demander le baptême. Quelque bonne volonté que nous euſſions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés, parce qu'il ne ſçavoit aucune des prieres que nous faiſons toujours réciter aux Catéchumenes avant que de leur conférer le baptême.

Mon Pere, me dit-il, *ne demandez pas de moi que je ſçache toutes ces prieres par cœur, car je n'ai ni aſſez de mémoire pour les retenir, ni perſonne pour me les répéter continuellement ; je ne ſçais point lire non plus pour les apprendre dans un livre ; mais je crois tous les myſteres de la Religion, un Dieu en trois perſonnes, la ſeconde perſonne qui s'eſt faite homme, & qui a ſouffert la mort pour notre ſalut. Je crois que ceux*

qui gardent la Loi ſeront ſauvés, & que ceux qui ne la gardent pas, ſeront damnés éternellement. Je n'ai aucun empêchement pour me faire Chrétien; car je n'ai qu'une femme, & je n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point d'Idoles dans ma maiſon, & je n'en adore aucune. J'adore ſeulement le Seigneur du Ciel; & je veux l'aimer & le ſervir toute ma vie.

Tout cela ne nous contentoit point, parce que nous voulions qu'il ſçût ſes prieres; & nous commencions à lui perſuader qu'il différât ſon baptême après ſon retour, parce qu'alors on l'aideroit à les apprendre. *Mais, mon Pere*, me répliqua-t-il, *ſi je meurs dans ce voyage, mon ame ſera perdue, & vous pouvez la ſauver en me baptiſant à préſent. Car, qui eſt-ce qui me baptiſera ſi je tombe malade? Vous voyez que je ſuis prêt à tout, que je crois tous les articles de votre Loi, & que je la veux garder toute ma vie. J'ai laiſſé le Palais, & je ſuis venu ici à la hâte, pour vous prier de me faire cette grace. Je n'ai que deux heures pour me préparer à mon départ; car il faut que je marche cette nuit. Mon Pere*, continua-t-il, *au nom de Dieu, ne me refuſez pas cette grace.*

La ſincérité de cet Officier nous plut: nous crûmes, tout bien examiné, qu'il

falloit agir avec lui, comme on fait avec ceux qui ſont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prieres le mieux qu'il pourroit, quand il ſeroit de retour, & d'adorer tous les matins & tous les ſoirs le Seigneur du Ciel, & qu'il nous eut promis de garder fidelement ſa ſainte Loi, je le baptiſai dans notre chapelle, en préſence de nos Peres & de nos domeſtiques, & je lui donnai le nom de Joſeph. Je ne ſçaurois dire avec quelle joie & quelle conſolation il reçut cette grace : il nous embraſſa & ſe jetta à nos genoux ; il frappa ſouvent la terre de ſon front, pour nous marquer ſa reconnoiſſance. Ce qu'il avoit prévu arriva ; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, & mourut huit jours après. J'eſpere que Dieu, qui lui avoit donné ce ſentiment, lui aura fait miſéricorde.

Nous baptiſâmes encore le fils d'un jeune Seigneur, qui portoit la ceinture rouge, pour ſignifier qu'il étoit allié à la famille Royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber ſur lui une chaudiere d'eau bouillante. Il crioit & ſouffroit des douleurs très-violentes : ſon pere allarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le Pere de Viſdelou allant

voir l'enfant, & le trouvant en danger de mort, réſolut de le baptiſer. Il en parla à ſon pere, qui étoit de nos amis particuliers. *Seigneur*, lui dit-il, *puiſque vous ne pouvez plus faire de bien à votre enfant en cette vie, ni empêcher les douleurs qu'il ſouffre, mettons-le dans le chemin du ciel, où il ſera éternellement heureux, & d'où il attirera ſur vous & ſur votre famille la bénédiction de Dieu.* Le pere y conſentit de tout ſon cœur, & fut préſent à ſon baptême. L'enfant qui n'avoit que trois ans, mourut trois jours après, & ſon pere vint lui-même nous en apporter la nouvelle.

Ce baptême fut ſuivi d'un autre de la même famille; car une de ſes petites filles étant tombée malade quelque temps après, d'une maladie dont elle mourut, il vint lui-même nous prier de l'aller baptiſer, afin qu'elle pût jouir du ciel avec ſon petit frere. La femme de ce Seigneur s'eſt convertie depuis ce temps-là, avec une de ſes filles ſuivantes, & nous eſpérons que Dieu fera la même grace au mari. Il nous aſſure ſouvent qu'il n'invoque plus que le vrai Dieu, Créateur du ciel & de la terre. Quelques obſtacles ont retardé juſqu'ici ſa converſion. Il faut eſpérer qu'il les

ſurmontera. C'eſt un Seigneur qui a beaucoup de politeſſe & d'honnêteté; il poſſede dans la milice une charge conſidérable, qui eſt héréditaire dans ſa famille.

Je ne parle point de quelques autres baptêmes que nous avons conférés ſecretement à des enfans de plus grande conſidération, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parens nous prient de les voir, pour ſçavoir ſi en Europe nous n'avons pas de remedes contre leurs maladies. On en a baptiſé quelques-uns de cette maniere, qui prieront Dieu dans le ciel pour nous, & pour la converſion d'un pays où ils euſſent tenu les premiers rangs s'ils euſſent vécu.

Un an après que l'Empereur nous eut donné notre maiſon, il nous fit une ſeconde grace, qui ne cédoit point à la premiere, & qui faiſoit autant d'honneur à la religion, ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre égliſe. Il y avoit à côté de notre maiſon un terrein vuide, long de trois cens pieds & large de deux cens: les grands Maîtres de ſa maiſon ayant réſolu d'y faire élever quelques corps de logis pour des Eunuques du Palais, nous crûmes qu'il falloit les prévenir, & tâcher d'obtenir

cette place pour y bâtir la maiſon du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le Pere Gerbillon, le Pere de Viſdelou & moi, préſenter notre requête : elle diſoit, dans les termes les plus reſpectueux, que nos maiſons n'étoient jamais ſans égliſes, & que les égliſes en étoient la principale partie ; que ſi les maiſons étoient belles & ſpacieuſes, l'égliſe les devoit ſurpaſſer ; car quel honneur aurions-nous, ſi dévoués par nos vœux & par notre profeſſion à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du ciel ; que ne manquant rien à la maiſon que l'Empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une égliſe magnifique pour accompagner un ſi grand don, mais que n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, ſi l'Empereur ne nous donnoit un eſpace convenable dans ce terrein.

Celui que nous avions chargé de notre requête l'ayant préſentée, & fait valoir nos raiſons, l'Empereur envoya les grands Maîtres de ſa maiſon viſiter le terrein que nous demandions ; & après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, faiſant marquer expreſ-

ſément dans ſon ordre qui fut inſéré dans les regiſtres du Palais, qu'il nous donnoit cet emplacement pour bâtir une égliſe magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel. On y a travaillé depuis ce temps-là, & elle eſt maintenant preſque achevée : on y entre par une grande cour qui eſt environnée de galeries ; on en donnera le plan & la deſcription quand nous aurons appris que les peintures, auxquelles M. Gherardini, Peintre Italien fort eſtimé, travailloit quand je ſuis parti de *Peking*, ſeront achevées, & qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand Prince nous faiſoit encore d'autres graces, que des étrangers comme nous ne peuvent aſſez eſtimer : quand nous venions au Palais, il nous recevoit avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'eſt la coutume de la Chine que l'Empereur envoye aux grands Seigneurs de ſa Cour deux tables, l'une couverte de viandes, & l'autre de fruits & de confitures. Il nous faiſoit les mêmes honneurs, & nous invitoit à ſon beau Palais de *Tchan-Tchun-yuen*, pour y voir les feux d'artifice.

Je ſçais qu'un Miſſionnaire ne doit eſtimer ces honneurs qu'autant qu'ils ſont utiles à la parole de Dieu. Je vous aſſure, mon Révérend Pere, que nous étions bien dans cette diſpoſition, & que le Seigneur qui nous conduiſoit, vouloit auſſi que nous y fuſſions; car nous ne manquions pas en ce temps-là même de tribulations, & de ces occaſions de ſouffrir où l'on a beſoin de toute ſa patience, & d'une ſageſſe plus que naturelle pour ſe ſoutenir & ſe bien conduire. La parole de Jeſus-Chriſt ſera toujours véritable, que ſes envoyés auront beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appellés aux Miſſions pour faire ſon œuvre; il veut bien la faire par notre moyen, & nous en donner tout le mérite; mais il veut auſſi que la gloire en retourne toute à lui. Et afin que la premiere penſée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre partie, il rend ſouvent inutiles les plus ſages meſures que notre zèle nous fait prendre, & permet que les hommes renverſent nos projets les mieux concertés. Enfin, quand nous avons bien ſouffert, & reconnu tout-à-fait notre foibleſſe, il montre ſa force, convertiſſant les ob-

ſtacles mêmes qu'on nous avoit oppoſés, en autant de moyens pour exécuter ſes deſſeins, avec plus d'avantage pour la Religion, que n'eût pu faire tout ce que nous avions nous-mêmes imaginé. Il n'eſt pas néceſſaire de dire combien ces ſortes d'expériences inſtruiſent un Miſſionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour lui donner de la défiance de ſes forces quand il travaille, ou pour le ſoutenir quand il eſt traverſé. Les perſécutions qui font trembler les plus aſſurés, ne l'étonnent plus, il les regarde comme des reſſorts ſupérieurs & divins, dont la Providence ſe ſert pour arriver à ſes fins. Son principal ſoin eſt de ſouffrir avec patience, & d'attendre l'heure du Seigneur, ſe ſouvenant de ce que dit le Texte ſacré, (1) qu'Iſaac, Jacob & Moïſe accomplirent tout ce que Dieu vouloit faire par eux, parce qu'ils furent fideles dans la tribulation, & que ceux qui ne l'ont pas été, ont tout perdu par leur impatience, & ont été livrés à l'exterminateur.

Nous eûmes en ce temps-là deux ſujets d'affliction qui nous cauſerent bien

(1) Judith. 23.

de l'inquiétude, mais dont il plut à la miſéricorde divine de nous délivrer. Premierement, nous pensâmes perdre l'illuſtre *Soſan*, oncle de la derniere Impératrice, & grand oncle du Prince héritier, un des premiers Miniſtres de l'Empire, reſpecté par toute la Chine, pour l'eſtime que l'Empereur fait de ſon mérite, & digne d'être honoré de toutes les perſonnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la Religion. Il tomba malade en ſa maiſon de *Tchan-tchun-yuen :* dès le troiſieme jour il nous envoya querir le Pere de Viſdelou & moi, car le Pere Gerbillon étoit alors en Tartarie. Nous fûmes ſenſiblement affligés de le trouver dans un état très-dangereux ; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain, quand nous le vîmes ſouffrant des douleurs très-aiguës par-tout le corps, & prêt à ſuccomber à la violence de ſon mal. Il nous tendoit la main avec des démonſtrations d'une affection tendre, mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'Empereur ayant appris qu'il ſe mouroit, lui fit l'honneur de le venir viſiter le troiſieme jour, & de lui offrir tout ce qu'il avoit de remedes. Nous ne le vîmes point ce jour-là, ni les jours ſuivans, parce qu'on

l'avoit transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Nous faisions des prieres continuelles tout le jour, & une partie de la nuit pour lui, dans notre chapelle. Il étoit bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avions à ce Seigneur, de le voir mourir sans baptême, lui qui avoit été le protecteur de notre sainte Religion, & qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, & nous instruisions un de ses domestiques qui étoit Chrétien, de ce qu'il falloit lui dire de notre part sur la Religion; mais cet homme après quelques jours nous répondit qu'il ne pouvoit plus lui parler seul, ni même s'approcher de lui, parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Les difficultés augmentoient notre tristesse. *Est-il possible, Seigneur*, disions-nous en redoublant nos prieres, *que vous laissiez mourir un homme en qui nous avons trouvé tant de ressources pour le soutien des Missionnaires, & pour la publication de votre sainte loi?* Dieu eut pitié de nous, il nous rendit ce Seigneur, qui vint quelque temps après dans notre

égliſe, le remercier de la ſanté qu'il lui avoit rendue. C'étoit un dimanche matin, dans le temps que tous les Chrétiens étoient aſſemblés à l'égliſe & qu'ils y faiſoient leur priere ; il y entra, ſe mit à genoux, & fit pluſieurs inclinations juſqu'à terre ; après quoi il vint nous viſiter dans nos chambres, & nous remercier de la part que nous avions pris à ſa maladie.

Nous pensâmes perdre auſſi le Pere Gerbillon, dont nos Miſſions avoient un extrême beſoin dans ces commencemens. L'Empereur l'avoit envoyé en Tartarie avec le Pere Thomas, pour en faire une carte exacte. Comme il ſçavoit la langue des Tartares, & qu'il pouvoit les interroger & lier converſation avec eux, il en devoit tirer beaucoup de connoiſſances touchant les Provinces qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la ſource de *Kerlon*, à plus de trois cens lieues de *Peking*. Sa maladie, qui étoit accompagnée d'un dégoût affreux & d'un vomiſſement continuel, le réduiſit bientôt à une ſi grande extrémité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ſes derniers ſentimens. Comme *Selonga*, qui eſt une des habitations que les Moſcovites ont

de ce côté-là, n'étoit éloignée que de trente lieues de l'endroit où il ſe trouvoit, on parla de l'y tranſporter; mais il eut de la peine à prendre ce parti, & les Mandarins Chinois qui étoient du voyage l'en détournerent, parce qu'ils ne ſe fioient pas trop aux Moſcovites, & qu'ils ne ſçavoient pas ſi l'Empereur le trouveroit bon. Il fallut donc que le Pere, tout accablé qu'il étoit, reprît le chemin de *Peking:* & comme il n'avoit plus aſſez de force pour ſe tenir à cheval, on le coucha ſur un chariot de bagage, où il ſouffrit beaucoup durant trois cens lieues; car il lui fallut paſſer par des ſolitudes effroyables, par des chemins ſouvent raboteux & pleins de pierres, ſur des collines & ſur des pentes de montagnes, ce qui lui donnoit de violentes ſecouſſes, & le mit ſouvent en grand danger de ſa vie; outre que le chariot verſa pluſieurs fois durant le voyage. Il ſeroit mort infailliblement, ſans les ſoins que prit de lui un Seigneur, qui eſt aujourd'hui le premier *Colao* de la Chine, & qui avoit été alors envoyé en Tartarie, pour juger & terminer tous les différends des *Kalkas* de ce pays-là, qui ſont ſujets de l'Empire de la Chine.

Nous le reçûmes avec une extrême

joie, & il ſe rétablit doucement à *Peking*: mais un mois après voulant ſortir pour la premiere fois, dans le deſſein d'aller voir les Peres de nos deux autres maiſons, qui l'étoient ſouvent venus viſiter durant ſa maladie, un accident plus fâcheux penſa nous l'enlever ſubitement. Comme il montoit à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier & le corps en l'air, il fut frappé tout-à-coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domeſtiques, qui le rapporterent dans la premiere cour. Etant accourus au bruit, le Pere de Viſdelou & moi, nous le trouvâmes ſans connoiſſance & ſans ſentiment, la tête penchée ſur l'eſtomac, avec un râlement qui nous paroiſſoit le pronoſtic d'une mort très-prochaine. Dieu ſçait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triſte état. Pendant qu'on le portoit en ſa chambre, le Pere de Viſdelou alla prendre les ſaintes huiles, & moi les remedes, dont nous avions expérimenté ſi ſouvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux priſes avec bien de la peine, pendant que le Pere de Viſdelou ſe préparoit à lui donner l'extrême-onction. Il revint un peu à lui, & nous reconnut; mais un moment après il perdit encore connoiſ-

ſance. Nous redoublâmes nos prieres ; enfin le remede qu'on lui avoit donné fit de ſi grands effets, qu'il ſe trouva guéri une ou deux heures après l'avoir pris ; mais il lui reſta une ſi cruelle inſomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos, ce qui nous cauſoit une nouvelle inquiétude. Un Médecin Chinois l'en délivra, & Dieu nous l'a conſervé depuis ce temps-là en parfaite ſanté pour le bien de la Religion à laquelle il a rendu & rend encore tous les jours des ſervices très-conſidérables.

Nous n'étions, en ce temps-là, que trois Peres François à la Chine, & tous trois enfermés à la Cour. Dieu nous envoya du ſecours par le retour du Pere Bouvet, qui nous amena de France pluſieurs excellens Miſſionnaires ſur l'Amphitrite ; c'eſt le premier vaiſſeau de notre Nation qui ſoit venu à la Chine. L'Empereur qui étoit en Tartarie à la chaſſe, apprit avec joie l'arrivée de ce Pere. Il envoya trois perſonnes de ſa Cour à *Canton* pour le recevoir, & pour le conduire à *Peking*. Les préſens qu'il apporta lui furent très-agréables, & en ſa conſidération il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devoit payer, ſoit pour les marchandiſes, ſoit pour les droits de

meſurage. Les Mandarins de leur côté firent de grands honneurs à M. le Chevalier de la Rocque, comme étant Officier du Roi ; ils lui préparerent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de *Canton*, accompagné de ſix de ſes Gardes : les envoyés de l'Empereur le viſiterent en cérémonie. Ils firent auſſi beaucoup d'honneur à Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands Mandarins de la province ayant à leur tête le Vice-roi, les inviterent à un magnifique feſtin. Enfin tout ce qui ſe peut faire pour l'honneur, la ſatisfaction & l'avantage de ces Meſſieurs, le Pere Bouvet à *Canton* & nous à *Peking*, nous tâchâmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où l'on regarde toujours les étrangers avec défiance, il n'eſt pas aiſé d'obtenir tout ce que l'on ſouhaiteroit. Le principal eſt que nous y faſſions connoître Jeſus-Chriſt, ſelon le devoir de notre vocation. C'eſt à quoi travaillent avec un grand zèle les nouveaux Miſſionnaires que le Pere Bouvet amena, les uns à la Cour, où ils furent appellés par l'ordre de l'Empereur, & les autres dans les Provinces. J'aurai l'honneur de vous en entretenir dans une autre lettre, celle-ci n'étant déjà que trop longue. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere de Fontaney, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Révérend Pere de la Chaiſe, de la même Compagnie, Confeſſeur du Roi.

A Londres, le 15 Janvier 1704.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Par le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire, vous connoîtrez que je ſuis revenu de la Chine en Europe ſur un vaiſſeau Anglois. J'eſpérois être moi-même porteur de la premiere lettre que je vous ai écrite pendant le voyage, qui a duré ſix ou ſept mois; mais je vois bien que je ſerai encore ici quelque temps avant que de pouvoir paſſer en France. Ainſi je vous l'enverrai par la premiere occaſion, & je me contenterai cependant de vous rendre compte, par une ſeconde lettre, des choſes dont il eſt autant & plus néceſſaire que vous

ſoyez inſtruit, que de celles dont j'ai pris la liberté de vous parler dans la premiere.

Je commence par un écrit fidele des petits ſervices que Dieu nous a fait la grace de rendre aux Miſſionnaires Eccléſiaſtiques ; & à ceux de différens Ordres Religieux qui ſont en ce pays-là, ou pour les aider à y faire des établiſſemens, ou pour les délivrer des perſécutions que l'ennemi du genre humain excitoit contre eux en diverſes Provinces de l'Empire. Je ne dirai rien que ſur les lettres que les Miſſionnaires m'ont fait l'honneur de m'écrire, ou ſur celles qu'ils ont écrites à d'autres Miſſionnaires, qui me les ont communiquées.

Quoique l'exercice de la Religion Chrétienne fût toléré à la Chine; depuis la fameuſe perſécution d'*Yam-quam-ſien*, ce grand ennemi du nom Chrétien, les Miſſionnaires ne laiſſoient pas de ſe trouver ſouvent dans de grands embarras, ſoit pour pénétrer dans les provinces de l'Empire, ſoit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvoit alors y entrer librement que par la ſeule ville de *Macao*, dont les Portugais ſont en poſſeſſion depuis plus d'un ſiecle; mais il falloit avoir leur agrément, qu'ils n'accordoient pas

volontiers aux étrangers. Si l'on prenoit une autre route, on s'expoſoit aux inſultes des Mandarins; qui maltraitoient les Miſſionnaires, & les obligeoient à ſe retirer. Mais depuis que l'Empereur a pris la réſolution d'ouvrir ſes ports, & de permettre aux étrangers de faire commerce dans ſes Etats, des Miſſionnaires de différens Ordres & de toutes ſortes de Nations ſe ſont ſervi d'une conjoncture ſi favorable pour venir à la Chine, & pour y faire divers établiſſemens.

Comme dans une moiſſon ſi abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces hommes apoſtoliques, nous les avons reçus comme nos freres, & nous leur avons rendu tous les ſervices qui dépendoient de nous, ſoit en appuyant, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, leurs divers établiſſemens, ſoit en faiſant ceſſer les avanies & les perſécutions que quelques Mandarins intéreſſés ou peu affectionnés leur ſuſcitoient. Quoique nous ayons toujours gardé cette conduite, on ne nous a pas rendu en Europe toute la juſtice que nous avions ſujet d'attendre; & lorſque j'arrivai en France en 1700, je fus étrangement ſurpris d'apprendre

qu'on nous y faiſoit paſſer pour des gens qui ſe déclaroient contre les autres Miſſionnaires, & qui ne cherchoient qu'à renverſer leurs égliſes & qu'à s'oppoſer à leurs établiſſemens.

En vérité, pour avoir de nous de pareilles penſées, il faut qu'on nous croye bien perdu d'honneur & de conſcience; & pour les vouloir inſpirer à d'autres, ſans s'être bien inſtruit auparavant de notre conduite, il faut avoir bien oublié toutes les loix de la juſtice & de la charité. Pouvons-nous ignorer que de troubler ainſi dans leur miniſtere des hommes pleins de zèle & de bonnes intentions, ce ſeroit s'attaquer à Dieu même, & attirer ſur nos perſonnes & ſur notre travail les foudroyantes malédictions de ſon Prophête: *Malheur à vous, qui dans vos vues ne regardez pas qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, & qui ne conſiderez pas que ces ames ſont l'ouvrage de ſes mains. Et opus Dei non reſpicitis, nec opera manuum ejus conſideratis* (1).

De plus, oſerions-nous jamais nous flatter de pouvoir ſuffire ſeuls à convertir toute la Chine? Nous ne le prétendons pas aſſurément, mon Révérend

(1) Iſaï. chap. 5.

Pere. Ainſi plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de conſolation & de joie. Nous écririons encore volontiers, comme ſaint François Xavier, dans toutes les Univerſités de l'Europe, pour exhorter les perſonnes zelées de venir à notre ſecours. Voilà nos véritables ſentimens : Dieu le ſçait, & nous oſons le dire, que jamais notre conduite ne les a démentis. En voici quelques exemples.

Les Peres Franciſcains de Manille (1) furent les premiers qui nous donnerent lieu de faire connoître ces maximes. Ces Peres ayant réſolu de s'établir à *Ngankin*, dont la ſituation eſt charmante, & qui a un Viceroi particulier, quoique cette ville ne ſoit éloignée de *Nanking*, capitale de la Province, que de cinq journées ; ils me firent l'honneur de me communiquer leur deſſein à *Canton*, où j'étois avec le Pere le Comte. M. l'Evêque d'Argolis, qui demeuroit chez ces Peres, ſe joignant à eux, me pria inſtamment de m'intéreſſer dans cette affaire, & de les ſervir auprès des Mandarins. J'écrivis au Pere Gerbillon, qui m'envoya, peu de temps après, des lettres

(1) C'eſt la ville capitale des Philippines.

de

de recommandation pour les Officiers, dont dépendoit cet établiſſement. Je les mis entre les mains du Révérend Pere de San Paſqual, Supérieur de ces Peres, & Miſſionnaire d'un mérite fort diſtingué. Il préſenta ces lettres aux Mandarins de *Ngankin*, qui lui accorderent tout ce qu'il leur demanda.

Ce fut auſſi à peu près en ce temps-là, que nous tâchâmes de marquer au Révérend Pere de Leoniſſa, qui eſt aujourd'hui Evêque de Beryte, combien nous étions ſenſibles à l'amitié dont il nous honoroit. Dom Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, ſuivant les pouvoirs qu'il avoit reçus du ſaint Siege, l'avoit nommé avant ſa mort Vicaire apoſtolique de *Kiamnam* (1), de *Pecheli* (2), & des autres Provinces ſeptentrionales de la Chine, & lui avoit laiſſé ſa maiſon de Nankin qu'il avoit achetée peu de temps avant ſa mort. Il trouvoit de la difficulté à s'en mettre en poſſeſſion, parce que cette maiſon joignant la ſalle de l'audience d'un des premiers Seigneurs de la Cour, il eut peur que ce Mandarin ne formât quelque oppoſition, ou

(1) C'eſt la province de *Nanking*.
(2) C'eſt la province de *Peking*.

ne fit naître quelque incident pour l'empêcher d'occuper cette maiſon, & d'y établir une égliſe. Il nous témoigna ſa peine, & dès ce moment les Peres Gerbillon & Bouvet engagerent leurs amis à écrire à ce Seigneur : ce qu'ils firent d'une maniere ſi obligeante, que le Mandarin, bien loin de faire de la peine au Pere de Leoniſſa, reçut ſa viſite & la lui rendit enſuite, en lui faiſant deux ſortes de préſens, l'un, diſoit-il, pour le remercier de celui qu'il avoit reçu de lui, & l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en ſon voiſinage.

Nous ne fûmes pas moins heureux à faire rendre juſtice à M. le Blanc, d'une avanie qu'on lui avoit ſuſcitée à *Emoüy* (1). Ce Miſſionnaire revenant un jour d'un vaiſſeau Anglois, avec une ſomme aſſez conſidérable qu'on lui envoyoit d'Europe pour ſa ſubſiſtance, & pour celle de ſes confreres, le Mandarin de la Douane le fit arrêter, le cita à ſon tribunal, confiſqua ſon argent, & fit battre cruellement en ſa préſence un de ſes domeſtiques. Un procédé ſi violent ſurprit étrangement ce vertueux Eccléſiaſtique, qui n'étoit pas accoutu-

(1) Port de mer de la province de *Fo-kien*.

mé, non plus que les autres Miſſionnaires, à recevoir de pareilles inſultes. Il nous écrivit une lettre fort touchante, ſur la diſgrace qui venoit de lui arriver. Nous en fûmes ſenſiblement affligés, & nous prîmes les meſures néceſſaires pour lui faire rendre juſtice. Voici la réparation que nous lui procurâmes. Premierement, le *Tſonto* (1) de la province le prit ſous ſa protection. En ſecond lieu, le Mandarin de la Douane, preſſé par ſes parens qui étoient à *Peking*, & qui déſavouoient ſa conduite, l'alla voir le premier, lui rendit ſon argent & l'aſſura de ſon amitié. Troiſiémement, M. le Blanc étant allé quelques jours après lui rendre viſite, ce Mandarin appella le garde de la Douane, qui avoit été l'auteur de l'inſulte, le fit étendre ſur le carreau pour recevoir un certain nombre de baſtonades : mais M. le Blanc demanda grace pour ce miſérable, & empêcha qu'il ne fût maltraité. Il nous écrivit enſuite, qu'il étoit parfaitement content des ſatisfactions & des honneurs qu'on lui avoit faits.

(1) C'eſt un Mandarin qui eſt au-deſſus du Vice-Roi.

M. Maigrot, aujourd'hui Evêque de Conon & Vicaire apoſtolique de la province de *Fokien*, eut auſſi recours à nous. Ce Prélat demeuroit depuis pluſieurs années dans la ville de *Fou-tcheou*, capitale de la Province : mais comme la maiſon qu'il occupoit ne lui parut pas aſſez commode, il en acheta une autre, & s'en mit en poſſeſſion. Les voiſins, peu contens de voir une égliſe dans leur quartier, commencerent à inquiéter ſes domeſtiques, & enſuite à le chagriner lui-même. Il me fit l'honneur de m'écrire pluſieurs fois à *Peking*, pour faire ceſſer un perſécution qu'on ne lui ſuſcitoit, que parce qu'on le regardoit comme un homme peu appuyé & peu connu des Mandarins, & qui n'avoit pas aſſez de pouvoir pour réprimer l'inſolence de ſes voiſins. Dieu me fournit une occaſion de les détromper, dans le voyage que je fis en ce temps-là par l'ordre de l'Empereur à *Fokien* & à *Canton*. Je paſſai par *Fou-tcheou*; & pour donner lieu à M. Maigrot de lier amitié avec les premiers Officiers de la province, laiſſant la maiſon qu'on m'avoit préparée, j'allai loger chez lui. Le lendemain & les jours ſuivans le *Tſonto*, le Vice-Roi, le Gouverneur

de la ville, & pluſieurs autres Mandarins, m'y vinrent voir. Après les premieres civilités, je leur préſentai M. Maigrot, je leur fis l'éloge de ſa vertu & de ſa capacité, & je les priai de le conſidérer comme mon frere & comme mon ami particulier. Je lui attachai particuliérement le Gouverneur de la ville, qui lui fit dans la ſuite tant d'honnêtetés, que ce Prélat me pria de l'en remercier. Vous voyez déja par ce petit détail, mon Révérend Pere, que c'eſt ſincerement & de bonne foi que nous nous intéreſſons à ce qui regarde les Miſſionnaires, & que nous nous faiſons un plaiſir & un devoir de leur rendre tous les ſervices qui dépendent de nous.

Mais ce fut particuliérement en 1698, & 1699 que nous eûmes plus d'occaſions de faire paroître notre zele pour le bien commun, lorſque le Pape eut nommé des Evêques & des Vicaires Apoſtoliques pour chaque province de la Chine. Pluſieurs de ces Meſſieurs s'adreſſerent à nous; ils nous repréſenterent l'obligation où ils ſe trouvoient d'obéir au ſaint Siege, & les difficultés inſurmontables qu'ils alloient trouver dans leurs provinces, où il n'y avoit

ni Chrétiens, ni égliſes, ni Miſſionnaires, s'ils n'étoient appuyés par quelque recommandation de la Cour. La conjoncture étoit délicate, & ce n'étoit pas une petite entrepriſe que de vouloir s'établir en même temps en tant de lieux différens : car il étoit à craindre que dans un empire où la défiance & les ſoupçons ſont comme l'ame du Gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établiſſemens, qui ſe feroient tout à coup dans des provinces où les Européens n'avoient aucune habitude. Cependant comme le ſaint Siege parloit, nous crûmes qu'il falloit agir, & que le temps étoit venu d'ouvrir des portes plus vaſtes à la prédication de l'évangile.

Le Pere Gerbillon, Supérieur de notre Miſſion, ſe chargea de cette entrepriſe. Il commença par M. l'Evêque d'Argolis, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Peking. Comme ce Prélat avoit formé le deſſein de s'établir ſur les frontieres du *Pecheli* & de *Canton*, qui dépendoient de lui, afin de ſe trouver comme au centre de ſon Dioceſe, & de pourvoir à tout ; le Pere Gerbillon écrivit en ſa faveur au Vice-Roi de *Canton*. M. d'Argolis protegé de ce grand Mandarin,

acheta une maiſon à *Lintein*, ville du ſecond ordre, & s'en mit en poſſeſſion. Quelques gens de lettres en murmurerent, & préſenterent une requête contre lui. *La loi que prêche ces Miſſionnaires eſt bonne*, diſoient-ils; *mais comme ce ſont des étrangers, il eſt à craindre qu'ils ne cauſent un jour quelque révolte.* Le Pere Gerbillon averti des démarches de ces lettrés, redoubla ſes recommandations auprès du Vice-Roi, qui leur impoſa ſilence. Je n'ai pas la lettre que ce Prélat écrivit au Pere Gerbillon, pour le remercier d'avoir ſi heureuſement terminé cette affaire; mais j'ai celle de ſon Grand Vicaire le Révérend Pere Antoine de Fruſionne, Italien & Religieux de ſaint François. « Je vous rends mille » graces, dit-il, pour Monſeigneur & » pour moi, des bons offices que vous » nous avez rendus; la priere que je » vous fais, eſt que vous me donniez » quelque moyen de vous marquer ma » reconnoiſſance, & faire connoître à » tout le monde les grandes obliga- » tions que je vous ai. Il y a long-temps, » mon très-cher Pere, que je vous con- » nois de réputation. Avant que de vé- » nir à la Chine, je ſçavois que vous » êtes plein de charité, & que vous

» faites plaisir à tous les Missionnaires » sans acception de personne. Qui est-ce » qui n'en est pas à présent persuadé ? » Vos adversaires mêmes sont obligés » de le reconnoître, de l'avouer & de » l'écrire à votre louange, & d'avoir de » l'estime pour vous.

M. l'Evêque de Peking travaille maintenant à faire une nouvelle église à *Tong-Cham-fou*, en la même province de *Canton*, où il veut établir quatre Religieux de son ordre (1), qui sont arrivés depuis peu d'Italie. Cette ville avoit toujours paru avoir un grand éloignement pour les Prédicateurs de l'évangile; mais le Vice-Roi, à notre priere, ayant disposé les esprits à les recevoir, les Mandarins auparavant si difficiles & si fâcheux, se sont adoucis, & s'employent aujourd'hui eux-mêmes à trouver une maison où M. l'Evêque puisse demeurer commodément.

Le Pere Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'*Yunnan* (2) comme il paroît

(1) Ce Prélat, connu auparavant sous le nom d'Evêque d'Argolis, est de l'Ordre de S. François.

(2) C'est une des provinces occidentales de la Chine, aussi bien que celle de *Souitchoüen*.

par la lettre qu'il lui écrivit en ce temps là, & qui eſt datée du 3 mars 1702. Mais il s'intéreſſa encore plus fortement pour M. l'Evêque de Roſalie, que le ſaint Siege avoit nommé Vicaire Apoſtolique de la province de *Sou-tchoüen*. Il y employa le crédit du propre fils du Vice-Roi, & avertit ce Prélat de ce qu'il venoit de ménager, pour lui faciliter l'entrée dans ſon Vicariat. M. l'Evêque de Roſalie l'en remercia; mais au lieu d'aller à *Sou-tchoüen*, il réſolut de paſſer en Europe & de ſe rendre promptement à Rome. Avant ſon départ, il envoya dans cette grande province quatre Miſſionnaires en ſa place. C'étoient Meſſieurs Baſſet, de la Baluere, Appiani & Mullener. Ils furent près d'un an à s'y rendre. Meſſieurs Appiani & Mulener s'arrêterent à *Tçon-pin*, à l'entrée de la province, dans le deſſein d'y faire un établiſſement. Les peines qu'on leur fit en cette ville en cauſerent de plus grandes à M. Baſſet, quand il arriva dans la Capitale nommée *Tchin-tou*. Les Mandarins déja prévenus contre les Miſſionnaires, refuſerent ſa viſite & l'empêcherent de prendre poſſeſſion d'une maiſon qu'il avoit achetée. Il ne put ſe prévaloir de la protection du Vice-Roi,

parce que ce Magiſtrat étoit parti depuis quelques mois pour appaiſer une ſédition ſur les frontieres de *Sou-tchoüen*. Il voulut entrer en négociation avec les Mandarins de *Tchin-tou*. Il leur repréſenta que l'Empereur ayant autoriſé la Religion Chrétienne dans l'Empire par un édit public, & que le Tribunal des Rites ayant depuis ce temps-là donné un arrêt en faveur de la nouvelle égliſe de *Nien-tcheou*, ils ne devoient pas s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de s'établir dans la ville capitale de *Sou-tchoüen*. *Il eſt vrai*, répondirent-ils, *que l'Empereur a donné un édit favorable à la religion Chrétienne; mais comme il ne regarde que les anciennes égliſes, on ne peut s'en prévaloir pour en bâtir de nouvelles. Pour l'affaire de* Nin-tcheou, *apportez-nous un arrêt ſemblable à celui que le Tribunal des Rites a porté en faveur de cette nouvelle égliſe, & nous vous accorderons ce que vous nous demandez.*

Le Vice-Roi trouva à ſon retour à *Tchin-tou*, les Mandarins engagés dans cette affaire; ce qui l'empêcha de recevoir la viſite de M. Baſſet: & quand ce Miſſionnaire parla des recommandations qu'on avoit envoyées de la Cour l'année précédente en ſa faveur, les Officiers

du Vice-Roi lui répondirent, que leur maître ne s'en ſouvenoit plus, & qu'il ne falloit pas s'en étonner, dans le grand accablement d'affaires qu'il avoit eues depuis ce temps-là. Ces mauvais ſuccès nous affligerent ſenſiblement. M. Baſſet, qui nous les apprit, pria le Pere Gerbillon de lui envoyer une nouvelle recommandation, *afin*, dit-il, *que la premiere grace que vous nous avez faite, ne ſoit pas inutile. J'eſpere*, ajoute-il, *que Dieu ne permettra pas, qu'après être venus de ſi loin, nous ſoyons obligés de nous en retourner, & que V. R. qui a tant de zele pour ſa gloire, l'empêchera, ſi elle peut, comme nous l'en prions M. de la Baluere & moi.*

J'étois de retour de France à Peking, quand on y reçut cette lettre, qui eſt du 3 juillet 1702. Et quoique les conjonctures ne fuſſent pas trop favorables, nous réſolûmes d'employer tous nos amis pour appuyer les établiſſemens de M. Baſſet & de ſes confreres. Nous priâmes les Seigneurs, qui nous font l'honneur de nous protéger, d'écrire au Vice-Roi de *Sou-tchoüen*; ce qu'ils firent fort obligeamment, en joignant à leur lettre la derniere déclaration du Tribunal des Rites, en faveur de l'égliſe de *Nimpo*,

afin de convaincre les Officiers de *Soutchoüen*, qu'il n'y avoit aucun danger pour eux de permettre aux Prédicateurs de l'Evangile de bâtir des égliſes dans leur province.

Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux Révérends Peres Auguſtins, en les délivrant d'une perſécution qu'ils ont ſoutenue pendant cinq ans, pour la conſervation de leur égliſe de *Vou-tcheou* en la Province de *Quamſi*, ni de ce que nous avons fait en faveur de M. Quety, très-vertueux Eccléſiaſtique des Miſſions Etrangeres, & de pluſieurs autres Miſſionnaires qui ont eu recours à nous, parce que cela m'engageroit dans un trop grand détail. Tout ce que je puis dire, c'eſt que nous avons agi pour eux avec la même ardeur, que nous aurions pu faire pour nous mêmes, ſans avoir d'autres vues que de leur faire plaiſir, & de procurer la plus grande gloire de Dieu. Auſſi recevons-nous de la plupart de ces hommes Apoſtoliques, des marques d'une affection ſincere. Si nous ſommes dans la tribulation, ils nous conſolent. Si Dieu répand quelque bénédiction ſur nos travaux, ils s'en réjouiſſent avec nous; ſi l'on nous calomnie, ils confondent nos ennemis par le témoignage qu'ils

rendent à la vérité, comme ils firent dans l'affaire de *Nien-tcheou.*

On avoit affecté de répandre à Paris, que les Jéſuites avoient renverſé cinq égliſes de M. l'Evêque de Roſalie, & qu'ils avoient fait maltraiter ce Prélat ſi diſtingué par ſa naiſſance & par ſon zele. Rien n'étoit plus mal concerté que ce bruit, qu'on faiſoit courir. Les Miſſionnaires de la Chine, qui l'apprirent, en furent ſcandaliſés. Voici comme en parle le Révérend Pere Baſile, Religieux de l'Ordre de Saint François, & Vicaire apoſtolique de la province de *Chenſi*, dans la lettre qu'il m'écrivit le vingt & unieme d'octobre 1701 « Bon Dieu, » quelle impoſture, que cette nouvelle » qu'on a répandue de M. de Lyonne, » battu & maltraité à *Nien-tcheou*, & » de cinq égliſes renverſées par ordre » des Mandarins! J'ai cru d'abord qu'on » me parloit d'une ville de Hongrie, » appellée Cinq-Egliſes. Ne ſongeons » qu'à nous rendre dignes de notre » vocation, mon cher Pere; & alors » l'impoſture, le menſonge, la calom- » nie, dont on veut nous noircir, ne » ſerviront qu'à faire éclater davantage » notre gloire.

» Je me réjouis avec vous, me dit-

» il dans une autre lettre, & je vous » félicite de tout mon cœur, de ce que » les secours qu'attendoient vos Peres, » qui servent Dieu avec tant de zele » dans cette Mission, & qui travaillent » à sa gloire non-seulement par eux- » mêmes, mais par autant de bras qu'ils » aident & protegent de Missionnaires, » soient heureusement arrivés, malgré » les dangers presque continuels de » naufrages, où vous vous êtes trou- » vés ».

M. l'Evêque de Pekin étoit dans les mêmes sentimens. Voici ce qu'il écrivit au Pere Gerbillon, à mon retour d'Europe, dans sa lettre du 30 de septembre 1701. « J'ai une vraie joie de l'heu- » reuse arrivée du Pere de Fontaney, » & des huit Missionnaires qu'il amene. » Que le Dieu de miséricorde soit beni, » qui donne à mon ame une si grande » consolation. Je vous prie de me faire » sçavoir leurs noms Européens & Chi- » nois, afin que je les puisse envoyer » à la sacrée Congrégation, & lui man- » der l'agréable nouvelle de leur arri- » vée. Je suis sûr qu'elle l'apprendra avec » beaucoup de joie. La grace que je » demande maintenant à Dieu, c'est » qu'il nous envoye des Jésuites Fran-

» çois en grand nombre; j'eſpere qu'il » nous accordera cette faveur ».

Le Révérend Pere Alcala, Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, & vicaire apoſtolique de la province de *Tche-kiam*, nous écrivit en ce temps-là à peu près de la même maniere, dans ſa lettre du 18 d'octobre 1701 adreſſée au Pere Gerbillon, qui lui avoit écrit pour le remercier du bon accueil qu'il avoit fait à *Lan-ki* aux Peres de Broiſſia & Gollet. « J'ai bien plus de raiſon, dit-il » dans cette lettre, auſſi-bien que tous les » autres Miſſionnaires, de vous remercier vous-même, de ce que vous les » aſſiſtez tous dans les embarras où ils » ſe trouvent, au milieu de tant d'infideles, vous ſervant comme un autre Joſeph de la faveur que Dieu vous » donne auprès de l'Empereur, pour » l'utilité de cette Miſſion & de ſes » Miniſtres. J'en ſuis très-bien informé: » & c'eſt pour cette raiſon, que j'ai eu » toujours beaucoup d'eſtime & de vénération pour V. R. ».

J'ajouterai à ces témoignages, ce que Monſeigneur le Nonce me fit l'honneur de me déclarer à Paris il y a trois ans, par ordre de la ſacrée Congrégation de la propagation de la Foi. Sans doute

vous vous en ſouvenez encore, mon Révérend Pere. « La ſacrée Congrégation, » me dit-il, ayant appris, par les lettres » qu'elle a reçues des Evêques, des » Vicaires apoſtoliques, & de pluſieurs » Miſſionnaires de la Chine avec quel » zele les Jéſuites François ſe ſont em- » ployés, depuis qu'ils ſont dans cette » Miſſion, à ſoutenir la Religion, & à » rendre aux autres Miſſionnaires tous » les ſervices que la bienveillance de » l'Empereur les a mis en état de leur » rendre, a cru devoir donner à ces » Peres un témoignage authentique de » la ſatisfaction qu'elle a de leur con- » duite.

» Ainſi dans une lettre ſignée par » M. le Cardinal Barberin, Préfet de » la ſacrée Congrégation, & par *Monſi-* » *gnor* Fabroni, Secretaire de la même » Congrégation, elle me charge de vous » remercier de ſa part, de vous témoi- » gner combien elle eſt ſenſible à tout » ce que vous, & les autres Jéſuites vos » compagnons, avez fait dans ce vaſte » Empire pour le bien de la Religion, » & pour ſoutenir dans leurs fonctions » tous ceux qui travaillent; & de vous » aſſurer que dans toutes les occaſions, » qui ſe préſenteront, elle vous don-

» nera des marques de ſa protection & » de ſa bienveillance ».

Si c'eſt une grande conſolation pour nous, mon Révérend Pere, de voir que les Miſſionnaires de tous les ordres & de toutes les Nations, qui travaillent avec nous dans cette pénible Miſſion, nous rendent juſtice, je vous avoue que ce n'eſt pas ſans peine & ſans qu'il nous en coûte beaucoup, que nous obtenons les recommandations qu'on nous demande, ſur-tout quand nous ſommes obligés de nous adreſſer aux premiers Miniſtres, aux Préſidens des Tribunaux, & aux Seigneurs les plus conſidérables de la Cour. Pour en être convaincus, il ne faut qu'être inſtruit du cérémonial de ce Pays : outre qu'il faut attendre long-temps les momens favorables, & prendre bien des précautions pour ne pas ſe rendre importun, on ne ſe préſente jamais devant une perſonne de conſidération, pour lui demander une grace, ſans lui faire un préſent. C'eſt une coutume générale, dont les Etrangers comme nous, ne ſe peuvent abſolument diſpenſer.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès, & de crédit auprès des premiers Officiers de l'Empire, c'eſt la bienveil-

lance dont l'Empereur continue de nous honorer, & dont nous tâchons de nous rendre dignes par les ſervices que nous lui rendons. Car quoique ce Prince ne paroiſſe plus avoir le même empreſſement que les années paſſées pour les mathématiques, & pour les autres ſciences de l'Europe où il s'eſt rendu fort habile, nous ſommes cependant obligés de nous rendre ſouvent au Palais, parce que ce Prince a toujours quelques queſtions à nous propoſer. Il occupe jour & nuit dans des exercices de charité les Freres Frapperie, Baudin & de Rodes, qui ſont habiles dans la guériſon des plaies & dans la préparation des remedes, les envoyant viſiter les Officiers de ſa maiſon, & les perſonnes les plus conſidérables de Peking, quand elles ſont malades; & il eſt ſi content de leurs ſervices, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'Empire, qu'il n'en mene toujours quelqu'un avec lui. Ce grand Prince a auſſi fort goûté le Pere Jartoux, & le Frere Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par un ordre exprès de ſa Majeſté. Le premier eſt très-habile dans la ſcience des analyſes, l'algebre, les méchaniques, & la théorie des horloges; & le ſecond

travaille avec beaucoup d'art, à divers ouvrages qui plaiſent à l'Empereur. Quelque occupés qu'ils ſoient au ſervice du Prince, ils ne laiſſent pas d'avoir le temps d'annoncer Jeſus-Chriſt, & de le faire connoître aux Officiers du palais, qui ont ordre de traiter avec eux.

Au reſte, mon Révérend Pere, il ne faut pas juger du ſéjour de cette Cour par ce qui ſe paſſe en France, & dans les autres Cours de l'Europe, où l'on peut entrer en ſociété avec les ſçavans, & avec les perſonnes les plus diſtinguées par leurs emplois, & par leur naiſſance. Dans le palais de Peking, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous ſommes renfermés dans un appartement qui touche, à la vérité, à celui de l'Empereur; ce qui eſt une faveur extraordinaire, & la marque d'une grande confiance : mais comme cet appartement eſt fort éloigné du lieu où les Grands de l'Empire s'aſſemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, & nous ne pouvons parler qu'à quelques Eunuques, ou à quelques Gentilshommes de la chambre. Nous paſſons tout le jour dans cet appartement, & nous n'en ſortons fort ſouvent que bien avant dans la nuit, fort las & fort fatigués. Nous aurions aſſuré-

ment bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, & aussi peu conforme en apparence à l'esprit des Missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageoit. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du Prince, & qui donnent un grand crédit à notre sainte Religion, & font que les Mandarins honorent & protegent les Missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

Je n'ajouterai rien ici, mon Révérend Pere, à ce que je vous ai mandé dans ma premiere lettre de notre maison de Pekin, si ce n'est que sur le frontispice de la belle église, que nous venons de bâtir dans la premiere enceinte du palais, à la vue de tout l'Empire, on voit gravé en gros carracteres d'or ces lettres Chinoises: *Tien-tchu tung-tchi Kien. Cœli Domini Templum mandato Imperatoris erectum. Temple du Seigneur du ciel bâti par ordre de l'Empereur.* C'est un des plus beaux ouvrages qui soit à *Peking*: nous n'y avons rien épargné qui pût piquer la curiosité Chinoise, & y attirer les Mandarins & les personnes les plus considérables de l'Empire, afin d'avoir occasion de leur parler de Dieu & de les instruire de nos myste-

res. Quoique cette égliſe ne fût pas encore entiérement achevée quand je partis de *Peking*, cependant le Prince héritier, les deux freres de l'Empereur, les Princes leurs enfans, & les plus grands Seigneurs de la Cour, étoient déja venus la voir pluſieurs fois. Les Mandarins qu'on envoye dans les Provinces, attirés par la même curioſité, y viennent auſſi, & y prennent des ſentimens favorables à la Religion, dont nous reſſentons les effets quand ils ſont dans leurs Gouvernemens. Ce que fit il y a quelques mois le Vice-Roi de *Canton*, homme ſçavant, mais zelé au de là de ce qu'on peut s'imaginer pour les coutumes du pays, & pour l'obſervation des loix, en eſt une preuve. Le peuple croyant profiter de cette diſpoſition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos Miſſionnaires (1) bâtiſſoit deux égliſes trop exhauſſées, l'une à *Canton* même, & l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuſe bourgade de *Fochan*, qui ne cede en rien à *Canton*, ni pour les richeſſes, ni pour la multitude du peuple. Ils demandoient qu'on les abattît, ou du moins qu'on les abaiſſât.

(1) Le Pere Turcotti, nommé par le ſaint Siége Evêque d'Andreville, & Vicaire apoſtolique de la province de *Kouei-tcheou*.

Voilà l'Empereur, leur répondit le Vice-Roi, *qui permet d'en élever une plus haute dans son propre palais; quelle témérité seroit-ce de toucher à celles-ci?* Nous avons dessein de rendre cette église la plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majesté du lieu où il a plu à la Providence de la placer, & d'autoriser celles qu'on voudra faire dans les provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le Roi y envoya par l'Amphitrite une argenterie complette, & de riches ornemens. Les Mandarins du Palais qui les virent à notre arrivée, & les Chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond, & les deux côtés de l'église.

On travaille présentement à faire divers établissemens dans les provinces, pour y placer nos compagnons, tant ceux que le Pere Bouvet & moi avons amenés à la Chine sur l'Amphitrite, que ceux qui y sont venus par la voie des Indes. On a jetté les yeux sur les provinces de *Kiam-si*, de *Hou-qouam*, & de *Tche-kiam*, comme celles où l'on peut faire de plus grands fruits, & gagner plus d'ames à Jesus-Christ.

Nos Peres Portugais, qui ont trop peu de Miſſionnaires pour deſſervir les égliſes qu'ils ont fondées en diverſes Provinces de cet Empire, nous ont prié de leur envoyer les Peres de Premare & Barborier, dont vous connoiſſez la vertu & la capacité. Le Pere de Premare eſt allé à *Kien-tchang*, & le Pere Barborier à *Ting-tcheou*. C'eſt une ville du premier ordre, enfoncée dans les montagnes, qui ſéparent la Province de *Fokien* de celle de *Kiamſi*. En moins de quatre mois le Pere Barborier a baptiſé près de deux cens perſonnes. Il convertit une famille que le démon infectoit depuis long-temps. Les Bonzes avoient fait pluſieurs fois tous leurs efforts pour chaſſer le malin eſprit; mais ce ne fut qu'après avoir invité les Chrétiens à venir en cette maiſon réciter les prieres de l'égliſe qu'elle en fut délivrée. Il alla annoncer Jeſus-Chriſt à deux villes qui n'avoient jamais vu de Miſſionnaires. On refuſa de l'écouter dans la premiere; mais dans la ſeconde, nommée *Youn-tcheou*, il gagna en ſept jours quatorze perſonnes à Jeſus-Chriſt. Il paſſa de-là dans un village voiſin, où cinquante Catéchumenes reçurent le baptême. « Je vis » le moment, dit-il, que tout le village

» ſe convertiroit ; car ils accouroient
» tous en foule pour entendre la parole
» de Dieu, lorſque leur ferveur ſe
» rallentit tout d'un coup par l'impoſ-
» ture d'un homme qui ſe mit à décrier
» nos myſteres. Ce malheureux publioit
» que les Chrétiens faiſoient bouillir
» dans une chaudiere les inteſtins d'un
» homme mort, pour en exprimer une
» huile déteſtable, dont ils ſe ſervoient
» dans les cérémonies du baptême. Il
» ſoutenoit impudemment un ſi grand
» menſonge, aſſurant qu'il l'avoit vu
» de ſes propres yeux à Manille, où
» il avoit demeuré trois ans. On ne ſçau-
» roit croire, ajoute le Pere Barborier,
» l'impreſſion que firent ces diſcours
» extravagans ſur tout le peuple, qui
» étoit prêt à renoncer au paganiſme.
» J'eus beau me récrier, & faire voir
» dans nos livres & dans nos catéchiſmes
» imprimés l'impoſture de ce fourbe,
» je ne pus les déſabuſer. C'eſt dans ces
» rencontres qu'un Miſſionnaire a beſoin
» de ſoutien pour ſe conſoler, & pour
» ſe conformer aveuglément aux ordres
» de la Providence ». Ce zélé Miſſionnaire viſita enſuite les villes de *Chang-han* & d'*Youn-ting*, & les bourgades qui en dépendent. Ce fut dans une de ces courſes apoſtoliques

apoſtoliques qu'il éprouva combien il eſt avantageux de communiquer aux idolâtres les livres de notre ſainte loi. « Je faiſois Miſſion, dit-il, dans un » village où je me trouvai avec un » vieillard âgé de quatre-vingt-quatre » ans. Il avoit la réputation d'homme » ſçavant dans les lettres Chinoiſes, » ayant reçu le dégré de bachelier dès » l'âge de dix-huit ans. Comme il étoit » ſourd, il ne m'entendoit pas d'abord; » peut-être auſſi parce que je ne par- » lois pas aſſez bien la langue. Un Ba- » chelier chrétien qui m'accompagnoit » lui ayant dit de ma part, qu'étant » dans un âge ſi avancé, il n'étoit pas » éloigné d'aller dans un autre monde » commencer une vie nouvelle, qui ne » finiroit jamais. *Comment*, répondit-il » avec un feu qui n'eſt pas ordinaire » aux perſonnes de ſon âge, *quand un* » *homme meurt, tout ne meurt-il pas avec* » *lui? Son ame périt auſſi-bien que ſon* » *corps; & après cette vie il n'y a plus* » *rien à attendre.* Le Bachelier tâcha de » le détromper; mais voyant que la » diſpute s'échauffoit entr'eux, & ren- » doit le vieillard plus opiniâtre, je » les interrompis, & je donnai au vieil- » lard quelques livres de notre ſainte

» Religion. La lecture de ces livres fit » tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, Dieu » l'éclairant peu-à-peu, qu'il reconnut » enfin la vérité de notre Religion, » l'embraſſa, demanda le baptême, & » devint un fervent Chrétien. Il publioit » enſuite par-tout que les livres Chinois, » même ceux de Confucius, ne méri- » toient pas d'être mis en parallele avec » les livres de notre Religion; que ceux- » ci étoient bien plus clairs, & d'une » doctrine plus ſolide & mieux prouvée; » que quiconque ne reconnoiſſoit pas » Dieu, ou refuſoit d'embraſſer ſa loi, » après les avoir lus ne méritoit pas le » nom d'homme, *pouchegrin*; c'eſt l'ex- » preſſion dont il ſe ſervoit ».

Pendant que le Pere Baborier travailloit dans les Miſſions Portugaiſes, le Pere de Broiſſia eut ordre de faire les nouveaux établiſſemens que nous avions projettés. Il parcourut la Province de *Kiamſi*, & jetta les yeux ſur *Vou-tcheou*, *Jao-tcheou*, & *Kiou-kiang*, trois villes aſſez peuplées, & du premier ordre. Il y acheta quelques maiſons, & y établit les Peres Fouquet, d'Entrecolles & Domenge, pour y fonder de nouvelles égliſes.

Le Pere Fouquet trouva quelques

Chrétiens à *Vou-tcheou*, dont il augmenta le nombre pendant le peu de temps qu'il y demeura. Car il fut obligé de prendre ſoin de l'égliſe de *Nan-tchan*, capitale de la province. En voici l'occaſion. M. Maigrot, Evêque de Conon, & Vicaire Apoſtolique de la province de *Foukien*; & M. de Lyonne, Evêque de Roſalie, ayant porté leurs plaintes à Rome contre les Jeſuites, ſur les honneurs que les Chinois rendent à la Chine à Confucius & aux morts, les Evêques de Nanking, de Macao, d'Aſcalon & d'Andreville, qui n'étoient pas de leur ſentiment, ſe crurent obligés d'envoyer des députés en Europe, pour inſtruire le Pape & la Congrégation du ſaint Office, qui étoit chargée de l'examen de cette affaire. On choiſit, pour cette importante commiſſion, le Pere François Noël, ancien Miſſionnaire de la province de *Kiamſi*, & le Pere Gaſpard Caſtner, qui avoit ſoin de l'égliſe de *Fochan*, tous deux habiles dans la langue & dans les autres coutumes de la Chine. Ce ne fut pas ſans douleur que le Pere Noël ſe vit obligé de quitter ſa chere Miſſion de *Nan-tchan*; il en chargea le Pere Fouquet, qui n'en étoit éloigné que de vingt lieues, juſqu'à ce que les Peres Portugais euſſent la com-

modité d'y envoyer quelques-uns de leurs Missionnaires.

Le Pere de Broissia ayant fait, dans la province de *Kiamsi*, les établissemens dont j'ai parlé, il passa, au mois de Juillet de l'année 1701, avec le Pere Collet, en celle de *Tchekiam*, dans le dessein de fonder une nouvelle église à *Nimpo*. Comme le peuple de cette ville a la réputation d'être fort superstitieux & fort porté au culte des idoles, & qu'on prévoyoit de grandes difficultés dans le succès de cet établissement, on avoit pris du côté de la Cour toutes les précautions nécessaires pour se rendre favorables les Mandarins de *Nimpo*. En effet, le Gouverneur & les autres premiers Officiers de la ville reçurent nos deux Missionnaires avec honneur, ils leur rendirent leurs visites, & leur permirent d'acheter une maison dans le quartier qu'ils jugeroient le plus propre à exercer les fonctions de leur ministere. Les Peres n'en ayant point trouvé qu'à un prix excessif, acheterent un emplacement, & commencerent à y faire bâtir quelques chambres avec une petite église.

Ces commencemens si heureux n'eurent pas de suite, parce que les trois Mandarins, sur lesquels ils avoient le plus

lieu de compter, leur manquerent tout-à-coup. Le premier fut diſgracié, & perdit ſa charge; le ſecond fut obligé d'aller en ſon pays, ſelon la coutume de la Chine, pleurer la mort de ſa mere; & le troiſieme, fut élevé par l'Empereur à une plus haute dignité; de ſorte que nos deux Miſſionnaires ſe trouverent à *Nimpo* ſans appui & ſans protection. Ils ne furent pas long-temps ſans s'en appercevoir; les nouveaux Mandarins commencerent par leur demander ſi l'Empereur étoit informé de leur entrée à la Chine, & de leur demeure à *Nimpo*. Les Peres leur répondirent, qu'étant venus avec le Pere Bouvet, l'Empereur leur avoit permis de s'établir par-tout ſon Empire; qu'ils avoient choiſi *Nimpo* pour m'y recevoir à mon retour d'Europe, où j'étois allé par l'ordre exprès de l'Empereur. Le *Tſonto* parut content de cette réponſe; mais le Vicerói, qui étoit un philoſophe, c'eſt-à-dire, un de ces Mandarins auſteres, qui s'en tiennent à la lettre de la loi, & qui la font obſerver à la rigueur, fut d'un ſentiment contraire. Il ne fut point touché de toutes les raiſons que les Peres lui apporterent; ce fut en vain qu'ils lui repréſenterent que l'Empereur avoit fait un

édit en faveur de la Religion chrétienne, & qu'il protégeoit les Miſſionnaires. *Ce grand Prince veut bien*, lui dirent-ils, *que nous faſſions de nouveaux établiſſemens dans les provinces, le Tribunal des Rites ne le défend pas; il vient tout récemment de confirmer celui de l'égliſe de* Nien-tcheou, *& ainſi vous ne devez pas trouver mauvais que nous ſoyons venus nous établir à* Nimpo, *pour y faire connoître le véritable Dieu, & y prêcher l'Evangile. J'avoue que l'édit de l'Empereur, dont vous me parlez*, répartit ce Magiſtrat, *ne défend pas de faire de nouvelles égliſes, mais il ne les permet pas non plus. Le Tribunal des Rites a confirmé l'égliſe de* Nien-tcheou, *mais cette confirmation ne regarde point* Nimpo; *ainſi je veux conſulter ce Tribunal ſur votre établiſſement, & lui envoyer les informations que j'ai faites.*

La réponſe du Vice-Roi allarma nos deux Miſſionnaires, qui ſçavoient que ſi le Tribunal des Rites venoit une ſeule fois à prononcer contre un de nos établiſſemens, tous les Vices-Rois des provinces & les Gouverneurs des villes ne manqueroient pas de ſe prévaloir de cette déciſion, pour former des oppoſitions à tous les établiſſemens qu'on vou-

droit faire dans la ſuite. J'étois à *Peking*, quand nous apprîmes cette triſte nouvelle. Nous connoiſſions mieux que perſonne, ce qu'on devoit craindre d'une ſemblable réſolution. Nous crûmes qu'il ne falloit, rien négliger pour nous rendre favorable le Tribunal des Rites, dans une conjoncture ſi délicate. Le Pere Gerbillon alla voir le premier Préſident de ce Tribunal, qui lui étoit affectionné, & l'engagea à être favorable à notre ſainte Religion. La maniere dont ce Mandarin le recut, le remplit d'une eſpérance qui ne fut pas vaine, car peu de jours après, le Tribunal des Rites fit la réponſe ſuivante au Vice-Roi de *Tche-kiam*, & aux autres Mandarins, qui l'avoient conſulté ſur notre établiſſement de *Nimpo*.

« Vous citez le dernier édit de l'Em-
» pereur, & vous dites que cet édit
» ordonne bien de conſerver les égliſes
» qu'on avoit déja bâties au Seigneur
» du ciel, mais qu'il ne parle point d'au-
» cune permiſſion d'en faire de nouvel-
» les : ſur quoi vous demandez, s'il faut
» permettre celle qu'on a faite à *Nimpo*.
» Vous citez encore une réponſe de
» ce Tribunal, par laquelle nous avons
» dit qu'il falloit laiſſer en paix l'Euro-

» péen *Leong-hon-gin* (1) qui avoit
» acheté une maiſon à *Nien-tcheou* ;
» & vous demandez s'il faut traiter
» de la même maniere les deux au-
» tres Européens qui viennent d'ache-
» ter une maiſon à *Nimpo*. Voici ce
» que nous répondons à vos demandes.
» L'édit de l'Empereur, que vous citez
» vous-mêmes, dit clairement que les
» Peres Européens ſont des hommes
» d'une vertu reconnue, qu'ils ne font
» tort ni déplaiſir à perſonne, & qu'ils
» ont rendu des ſervices conſidérables
» à l'Etat. Si l'on permet aux Bonzes &
» aux *Lamas* de s'établir à la Chine,
» & d'y faire des maiſons, quelle rai-
» ſon y a-t-il de refuſer aux Peres Eu-
» ropéens la même permiſſion ? L'édit
» finit en ordonnant qu'on conſerve tou-
» tes les égliſes qu'ils poſſedoient alors,
» & que perſonne ne les y trouble.
» Suivant donc cet édit, auquel nous
» obéiſſons en tout avec une entiere
» & parfaite ſoumiſſion, nous voulons
» que l'égliſe faite par les Peres Euro-
» péens à *Nimpo* leur ſoit conſervée,
» & qu'ils puiſſent y demeurer en paix.
» C'eſt ce que nous faiſons ſçavoir au

(1) C'eſt le nom Chinois de M. de Lyonne, Evêque de Roſalie.

» Vice-Roi, & aux autres Officiers de » la province. Cet ordre eſt daté du » commencement de ſeptembre 1702 ».

Nous n'avions pas lieu d'eſpérer une réponſe ſi favorable & quand on conſidere que le Tribunal des Rites, qui a été dans tous tous les temps l'ennemi déclaré de la Religion chrétienne, ſemble en cette occaſion prendre ſa défenſe, nous juſtifier & faire valoir nos raiſons, on ne ſçauroit aſſez remercier Dieu de voir un ſi merveilleux changement. Car ce tribunal ne ſe contente pas de rappeller les éloges de l'édit de l'Empereur, afin que les Mandarins s'en ſouviennent; il leur met devant les yeux les raiſonnemens qu'on y fait en notre faveur, & les concluſions naturelles qu'il en faut tirer pour nos établiſſemens. Enfin il nous permet de demeurer à *Nimpo*, & *il nous le permet*, dit-il, *en exécution de cet édit, auquel il veut obéir avec une entiere & parfaite ſoumiſſion.* Ces paroles ſont eſſentielles, parce que ce Tribunal marque clairement par là & l'intention de l'édit, & la maniere dont les fideles ſujets de l'Empereur le doivent exécuter.

Nous allâmes voir les principaux Officiers de ce Tribunal, pour les re-

mercier de la protection qu'ils nous avoient accordée dans une occasion si importante. Ils nous marquerent qu'ils avoient été bien aises de nous obliger & qu'ils n'en auroient pas tant fait pour les Bonzes : *Car s'ils avoient bâti un Pagode en quelque ville*, nous dirent-ils, *& que les Mandarins nous consultassent, nous ferions abattre le Pagode sans autre formalité, parce qu'il n'est pas permis aux Bonzes de faire de nouveaux Pagodes à la Chine : mais quand ils en élevent, ils s'accommodent avec les Mandarins des lieux : & comme ces Officiers ne forment aucunes plaintes, nous fermons les yeux sur ces nouveaux établissemens.* Il nous ajouterent fort obligeamment que dans l'édit de l'Empereur, en faveur de la Religion chrétienne, ils trouvoient de quoi s'autoriser pour nous traiter autrement que les Bonzes ; parce qu'on voyoit quelles étoient les intentions du Prince, & la maniere dont il s'expliquoit. Il ne faut pas que les Missionnaires comptent trop sur les favorables dispositions où s'est trouvé le Tribunal des Rites dans cette occasion, & ils doivent toujours éviter avec de grandes précautions de les consulter sur leurs affaires ; car comme les principaux Mandarins qui composent ce Tribunal, changent souvent, il y auroit sujet de

craindre que ceux qui ſeroient alors en place ne fuſſent pas dans les mêmes ſentimens, & ne donnaſſent une déciſion contraire, ce qui détruiroit toutes les précédentes, & feroit un tort irréparable aux Ouvriers évangéliques, qui ne trouveroient plus les mêmes facilités à s'établir. Ainſi la conduite la plus ſage & la plus ſûre pour faire de nouveaux établiſſemens, eſt de prendre des meſures avec les Mandarins des lieux, & de ne rien faire ſans leur permiſſion & ſans leur agrément.

Si-tôt que la réponſe du Tribunal des rites fut arrivée à *Nimpo*, les Mandarins en marquerent de la joie aux deux Miſſionnaires, qui ne ſongerent qu'à achever leur maiſon, dont les ouvrages avoient été interrompus, & qu'à gagner l'amitié de leurs voiſins. Le Pere Gollet, que le Pere de Broiſſia avoit laiſſé Supérieur de cette nouvelle Miſſion, commençoit à faire un établiſſement ſolide, lorſqu'il lui arriva deux accidens qui auroient entiérement ruiné de ſi belles eſpérances, ſi Dieu n'avoit eu la bonté de l'en garantir par une faveur particuliere. Voici comme le Pere Gollet en parle lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au Pere Gerbillon le 26 de janvier 1703.

« La premiere grace, dit-il, que Dieu » fit à cette maiſon, après nous avoir » rendu le Tribunal des Rites favorable, » fut de la préſerver d'un incendie » qu'elle ne pouvoit éviter, ſans une » eſpece de miracle. Le 9 de novembre » de l'année derniere 1702, le feu prit » à huit heures & demie du ſoir à trois » maiſons au-deſſus de la nôtre, & du » même côté de la rue. Comme le temps » étoit fort ſerein & le vent violent, les » deux premieres furent bientôt conſu- » mées : la troiſieme, qui touchoit » notre maiſon, & qui étoit plus haute » & remplie de bois, jettoit une groſſe » flamme qui étoit pouſſée par le vent » avec une grande impétuoſité ſur notre » toit. J'étois alors dans le jardin, avec » un domeſtique & quelques Chrétiens, » qui étoient venus à notre ſecours. » Nous nous mîmes tous à genoux, & » invoquant la miſéricorde du Seigneur, » nous le ſuppliâmes de nous aider. Je » fis vœu de jeûner au pain & à l'eau » tous les vendredis de ma vie, s'il déli- » vroit notre maiſon de l'embrâſement » qui paroiſſoit inévitable. Dans ce mo- » ment le vent changea, & d'occident » il tourna à l'Orient. La flamme, qui » battoit continuellement le toit de notre

» maiſon, ſe tourna vers les deux mai-
» ſons embrâſées, & l'horrible fumée
» qui enveloppoit notre bâtiment, fut
» pouſſée du même côté; de ſorte que
» nos gens étant montés ſur le toit, &
» jettant continuellement de l'eau, étei-
» gnirent peu à peu l'incendie. Nos voi-
» ſins, qui étoient derriere notre jardin,
» virent un prodige dont je n'ai aucune
» connoiſſance. Ils aſſurerent que pen-
» dant l'incendie de la maiſon voiſine,
» ils avoient vu ſur le milieu de notre
» toit un grand homme vêtu de blanc &
» fort lumineux, qui repouſſoit la
» flamme. Aucun de nous ne vit rien
» de ſemblable, & ce fut aſſez pour me
» convaincre de l'aſſiſtance du Ciel,
» d'avoir vu le vent tourner tout-à-
» coup, lorſqu'on devoit ſi peu s'y at-
» tendre. Quelques voiſins & d'autres
» Chinois firent la même réflexion que
» moi, & ne pouvoient s'empêcher d'ad-
» mirer cette protection particuliere de
» Dieu. Dès que le jour fut venu; tout
» le peuple de *Nimpo* accourut en foule
» pour conſidérer les triſtes reſtes de
» l'incendie. Il fallut ouvrir la porte de
» notre maiſon, pour les laiſſer voir à
» l'aiſe comment elle avoit été garantie
» de l'embrâſement. Ils me félicitoient
» de ce bonheur, & en louoient même

» vant prendre aucun repos. J'eus alors
» de violens vomiſſemens, qui me firent
» beaucoup ſouffrir, & ce que je re-
» jettois me paroiſſoit au goût un véri-
» table poiſon. Je pris de la thériaque,
» & fus promptement ſoulagé. Je fis
» enſuite ma priere, pour en rendre
» graces à Dieu, & je paſſai aſſez tran-
» quillement le reſte de la nuit. Le jour
» étant venu, j'apperçus que ce que les
» vomiſſemens m'avoient fait jetter
» n'étoit qu'un verd-de-gris, mêlé
» d'une autre drogue blanche, & que
» je ne connoiſſois pas, mais qu'on
» m'aſſura être du ſublimé, que les Chi-
» nois appellent *Sin.* On connut encore
» que c'étoit un véritable poiſon à deux
» autres indices, dont pluſieurs per-
» ſonnes furent témoins. *Miſericordiæ*
» *Domini, quia non ſumus conſumpti.*
» Que ce Dieu de miſéricorde ſoit à
» jamais béni, de vouloir bien faire
» voir, juſques dans les perſonnes auſſi
» miſérables que je le ſuis, que quand
» on travaille pour ſa gloire, il veille à
» notre conſervation, & change en
» notre faveur la nature des choſes les
» plus capables de nous nuire, ſelon la
» parole du Sauveur, *& ſi mortiferum*
» *quid biberint, non eis nocebit* ». Voilà

ce que le Pere Gollet nous a mandé de ces deux accidens.

J'arrivai à *Nimpo* vers les Fêtes de Noël, où je fus agréablement ſurpris de le trouver en parfaite ſanté; car ce que je ſçavois qui lui étoit arrivé, m'avoit donné beaucoup d'inquiétude. Il avoit déja formé une petite chrétienté, qui fut augmentée d'un pere de famille, à qui il conféra le Baptême pendant mon ſéjour. Il s'étoit converti en liſant nos livres, & ſes enfans devoient peu de temps après ſuivre ſon exemple. *Si je voulois faire des Chrétiens, ou peu inſtruits, ou peu réglés dans leurs mœurs*, me dit un jour ce fervent Miſſionnaire, *j'en aurois baptiſé un plus grand nombre; mais avant que de leur conférer ce Sacrement, je les inſtruits avec exactitude, j'examine les motifs de leur converſion, & je les éprouve, afin de voir s'ils ſeront conſtans dans leur réſolution.* Il ſe plaignoit, comme la plupart des autres Miſſionnaires, de n'avoir pas de quoi fournir à l'entretien de deux ou trois Catéchiſtes; & il m'aſſuroit que ſi je pouvois lui en procurer quelques-uns, j'aurois la conſolation de voir en peu d'années une Chrétienté nombreuſe dans ſa Miſſion, par les bonnes diſpoſitions qu'il remarquoit dans les habitans de la ville & de la campagne.

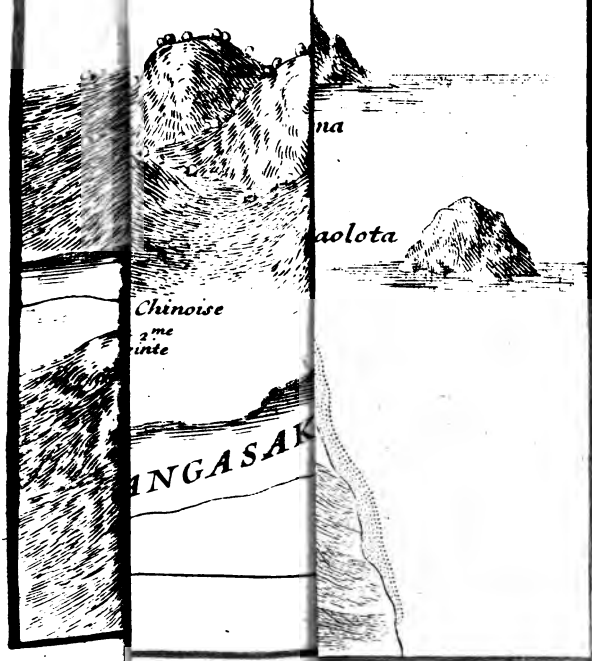
Comme on passe en trois ou quatre jours de *Nimpo* au Japon, quand le vent est favorable, & qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port plusieurs vaisseaux pour *Nangazacki*, j'eus la curiosité de m'informer de l'état où est ce grand Empire. Voici ce que le Pere Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier y avoit fait cinq voyages; & le second, à qui j'ai parlé moi-même, venoit d'en arriver. Ce dernier se disposoit à embrasser notre sainte Religion; & il auroit déja exécuté son dessein, si l'envie de faire un second voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangazacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, est une ville ouverte, d'environ sept à huit mille habitans: elle est environnée de montagnes, dont la cime est couverte de sapins; les coteaux sont cultivés. La ville, qui n'est qu'à une lieue de la mer, est située sur le bord d'une riviere, dont l'embouchure est fort étroite: les Japonois l'ont fortifiée par de bons retranchemens, & par deux batteries de canon. On y fait jour & nuit une garde si exacte, que dès qu'il paroît quelque vaisseau, deux barques légeres vont le reconnoître, pour en faire leur rapport au Général de la Milice. Si c'est un vaisseau Chinois ou Hol-

Tom

ChinoiGKI

Ile de Nangasaki nuent son enceinte.
Terresse de Siang me Quan yong tong pao.
Vais et petite forte Hollandoise.
and magasin ou ls.
Rodes elevées sur d aller recoñoitre les vaiſseaux
Tranchemens avec u loge la garde avancée.



landois, on lui permet l'entrée du port, parce que ces deux nations ont la liberté de venir trafiquer à *Tcham-ki*; tous les autres ports du Japon leur ſont fermés; & s'ils entroient dans quelques autres, ils y ſeroient arrêtés, & leurs effets confiſqués. C'eſt ce qui arriva il y a huit ans à un vaiſſeau Chinois, qui, battu de la tempête, ſe voyant prêt à faire naufrage, ſe jetta dans le port de *Sachuma*. Le Gouverneur de la ville fit mettre ſur le champ le Capitaine du vaiſſeau & tout l'équipage aux fers, pour avoir contrevenu aux loix de l'Empire. Cependant ayant été informé du malheur de ces pauvres gens, qui n'étoient venus à *Sachuma* que pour éviter un triſte naufrage, il eut pitié d'eux, fit radouber leur vaiſſeau, & les envoya ſous ſûre garde à *Tcham-ki*. Voici la maniere dont on en uſe avec les Chinois.

Auſſi-tôt qu'un vaiſſeau de cette nation eſt entré dans le port, les Officiers de la ville s'y tranſportent, pour y prendre un rôle exact de l'équipage & des marchandiſes. On viſite tout avec une exactitude qui ne laiſſe rien échapper; on ouvre les coffres; on déploie les couvertures; on fouille juſqu'en la doublure des habits; on frappe de tous côtés ſur les tonneaux & ſur les barils,

pour voir s'ils ſont pleins ou s'ils ſont vuides : ſi l'on trouve quelques livres Chinois on les parcourt ; mais le plus ſouvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande enſuite à chacun en particulier ſon âge, ſa profeſſion, ſon négoce ; on s'informe particuliérement de ſa Religion. (1) Après cet examen on expoſe ſur le tillac une plaque de cuivre longue d'un pied, & large d'un demi-pied, où l'image de Notre-Seigneur en croix eſt gravée, & on oblige un chacun à marcher ſur cette image la tête découverte, & un pied nud. Enfin on fait la lecture d'un long écriteau, qui contient de grandes invectives contre la Religion chrétienne, & un abrégé des Edits par leſquels elle a été proſcrite du Japon. Après toutes ces cérémonies, on embarque les Chinois huit à huit dans des chaloupes, & on les conduit à leur loge. Quand on eſt arrivé à la porte on les vi-

(1) C'eſt ce qu'on appelle le *Fesumi* : le Baron Onno-Swier de Haren, dans ſes Recherches hiſtoriques ſur l'état de la Religion au Japon, relativement à la nation Hollandoiſe, réfute les Auteurs qui ont aſſuré que les Hollandois s'étoient aſſujettis à cette affreuſe profanation ; il prétend qu'on ne l'exige que des Catholiques Romains. *Page 71.*

ſite encore, pour ſçavoir s'ils ne portent point ſur eux du *gin-ſen*, ou de quelqu'autre marchandiſe de contrebande.

La loge chinoiſe eſt bâtie ſur le penchant d'un côteau, d'où l'on découvre toute la ville. Cette loge a deux enceintes & deux portes. La premiere enceinte n'eſt proprement qu'un terre-plain, où les Japonois viennent vendre leurs marchandiſes aux Chinois. Il n'eſt pas permis à tous les Japonois d'y entrer, mais ſeulement à ceux qui en ont obtenu la permiſſion du Général de la Milice. Cette permiſſion eſt écrite ſur une petite planche de bois, qu'on doit porter à ſon côté. La ſeconde enceinte contient neuf rangs de bâtimens, qui ſont comme autant d'hôtelleries. Chaque rang a ſept appartemens, où les Chinois d'un vaiſſeau ſont logés commodément. On ne leur fournit point les uſtenſiles qui leur ſont néceſſaires, comme plats, aſſiettes, paraſols, éventails; & on ne leur permet pas de ſe ſervir de ceux de leur vaiſſeau, qu'on a ſoin d'enfermer dans un magaſin à leur arrivée. Ainſi ils ſont obligés d'en acheter. Les Chinois ont une entiere liberté d'aller dans la premiere enceinte de leur loge; mais il ne leur eſt pas permis d'en ſortir: on n'accorde cette grace qu'aux principaux

Marchands, qui vont par ordre du Général à la forteresse, pour y voir les marchandises qui leur conviennent. Il n'est pas non plus permis aux Japonois de passer de la premiere enceinte dans la seconde ; & si quelqu'un osoit y mettre le pied, il seroit maltraité par les soldats, qui sont en garde. Pour les marchandises que les Chinois apportent au Japon, on ne les décharge point à terre ; mais elles demeurent dans le vaisseau, & on les confie à une garde Japonoise, jusqu'à ce que le Général, qui fait seul tout le commerce du pays, envoie prendre par un de ses gens ce qu'il a arrêté dans le rôle qu'on lui a présenté.

La loge des Hollandois n'est pas si grande ni si étendue, ni dans une situation si agréable que celle des Chinois ; mais elle est propre & mieux bâtie, parce qu'ils en ont fait eux-mêmes la dépense. Elle est sur le bord de la riviere, dans un terrein uni. Les précautions des Japonois à leur égard sont encore plus grandes que celles qu'on garde avec les Chinois. Quand un vaisseau Hollandois est arrivé, on ne permet qu'aux principaux Marchands de descendre à terre : on leur donne une bonne garde, & on

les oblige à demeurer enfermés dans leur loge, juſqu'au départ de leurs vaiſſeaux, c'eſt-à-dire pendant trois ou quatre mois. Les Hollandois envoyerent l'année paſſée quatre vaiſſeaux au Japon, & les Chinois environ quarante.

Quoique je ſouhaitaſſe ardemment de ſçavoir s'il y avoit encore des Chrétiens au Japon, où notre ſainte Religion étoit ſi floriſſante au commencement du ſiecle paſſé, je n'en pus rien apprendre. Il y a bien de l'apparence que les Empereurs du Japon, qui ont pris pendant près d'un ſiecle tant de moyens pour détruire le Chriſtianiſme, juſqu'à faire ſouffrir à ceux qui l'avoient embraſſé les plus cruels tourmens dont on ait entendu parler, en ſont venus à bout. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'un Miſſionnaire ne ſçauroit entrer dans cet Empire, pendant qu'on y obſervera cette rigueur à l'arrivée des vaiſſeaux. C'eſt au Pere des miſéricordes à nous en ouvrir la porte, quand il le jugera à propos pour ſa gloire. Les Chinois m'ont tracé un crayon de l'entrée de la riviere de *Nangazacki*; le voici tel qu'ils me l'ont donné.

Au reſte, *Nimpo* eſt un des ports que l'Empereur de la Chine a ouvert aux Etrangers. Les Européens n'y ſont pas

au milieu de la Chine. Voici comme il en parle dans une de ſes lettres.

« Après avoir paſſé cinq mois à *Nan-*
» *kin*, uniquement occupé à l'étude de
» la langue Chinoiſe, je reçus ordre du
» Révérend Pere Gerbillon, notre Su-
» périeur, d'aller inceſſamment à *Hoan-*
» *tcheou*, ville de la province de *Hou-*
» *quam*, pour prendre ſoin d'une maiſon
» qu'on croyoit achetée depuis trois
» mois. Je partis le dix-huitieme d'août
» de l'année paſſée (1702), par des cha-
» leurs ſi exceſſives, que je ſouffris
» beaucoup plus en ce voyage, que je
» n'avois fait en paſſant deux fois la
» ligne, & en demeurant aux Indes pen-
» dant dix mois. Après un voyage de
» trois ſemaines, j'arrivai à *Kicou-kian*,
» où nous avons une égliſe. J'y appris
» qu'il étoit ſurvenu de nouveaux em-
» barras à *Hoan-tcheou*, & que la mai-
» ſon n'étoit pas encore achetée. Je
» demeurai donc à *Kicou-kian*, en at-
» tendant qu'elle fût à nous, ou qu'il
» me vînt de *Peking* de nouveaux ordres.
» Pendant mon ſéjour, il arriva un Chré-
» tien, que deux Huiſſiers gardoient à
» vue. Cet homme m'apprit qu'un des
» Mandarins de *Hoan-tcheou*, s'étant fait
» porter dans la maiſon d'un Chré-

» tien nommé *Tchu*, il en avoit enlevé
» toutes les ſaintes images; qu'il avoit
» interrogé ceux de la maiſon touchant
» leur Religion ; & ſur ce qu'on lui
» avoit répondu qu'on y faiſoit pro-
» feſſion du Chriſtianiſme, il avoit fait
» maltraiter les hommes. Que pour lui,
» n'étant pas de la ville, ni même de
» la Province de *Hou-quam*, le Manda-
» rin l'envoyoit, ſous bonne garde, au
» Mandarin de *Kicou-kian*, qui devoit le
» faire conduire juſqu'à un certain lieu,
» & ainſi de ville en ville, juſqu'à la
» ville de *Kan-tcheou*, dont il s'étoit dit.
» Ce que ce Chrétien nous racontoit
» nous paroiſſoit ſi extraordinaire, que
» nous doutions de la vérité de ſon rap-
» port: mais un de nos domeſtiques ayant
» vu la lettre que le Mandarin de *Hoan-*
» *tcheou* écrivoit à celui de *Kicou-kian*,
» nous apprîmes que tout le crime de
» cet homme étoit la profeſſion qu'il
» faiſoit de ſuivre la Religion chré-
» tienne, que le Mandarin traitoit, dans
» ſa lettre, de fauſſe Religion. Nous
» exhortâmes ce fervent Chrétien à eſti-
» mer la grace que Dieu lui faiſoit de
» ſouffrir pour une ſi bonne cauſe, &
» nous le ſoulageâmes autant que notre
» pauvreté nous le put permettre. Mais

» ſes peines ne furent pas longues ; car » dès qu'il fut arrivé à *Kan-tcheou*, ville » de la province de *Kiam-ſi*, le Pere » Amiani, Jéſuite Italien, demanda ſa » grace, & le fit mettre en liberté avant » même qu'il eût comparu à l'audience » des Mandarins.

» Cependant les Peres Domenge & » Porquet, qui étoient chargés de nos » établiſſemens de *Hou-quam*, ache- » terent enfin la maiſon qu'on m'avoit » deſtinée à *Hoan-tcheou*. Ils m'en don- » nerent avis, & je m'y rendis auſſi-tôt. » Dès le lendemain nous allâmes, le » Pere Domenge & moi, rendre viſite » aux Mandarins ; mais il n'y en eut » qu'un ſeul qui eut la bonté de nous » recevoir : ce qui nous fit connoître » les mauvaiſes diſpoſitions des autres » à notre égard. On nous aſſura que leur » deſſein étant de nous chaſſer de la » ville, ils penſoient à procéder juri- » diquement contre notre établiſſement, » & à porter leurs plaintes aux grands » Mandarins de la province. Sur cet avis, » le Pere Domenge partit pour la Capi- » tale, où il jugea ſa préſence plus » néceſſaire qu'à *Hoan-tcheou* ; ainſi je » demeurai ſeul. Le Mandarin qui avoit » fait maltraiter les Chrétiens dont j'ai

» parlé, préſenta quelques jours après
» une requête au Gouverneur de la
» ville, dans laquelle, ſans rien dire
» d'injurieux contre notre ſainte Loi, il
» expoſoit que n'y ayant point eu juſ-
» qu'ici de *Tien-chu-tan*, c'eſt-à-dire,
» d'égliſe dans *Hoan-tcheou*, il ne croyoit
» pas devoir ſouffrir qu'on y en établit
» une; & il le prioit de lui donner
» ſur cela ſes ordres. Le Gouverneur
» qui venoit de prendre poſſeſſion de ſa
» charge, ne jugea point à propos de
» conſulter les grands Mandarins de la
» province ſur cette affaire; il la ter-
» mina lui-même ſur le champ, en or-
» donnant au Mandarin inférieur d'en-
» voyer inceſſamment des Huiſſiers,
» pour me faire ſortir de ma maiſon.
» Auſſi-tôt on me ſignifia exploits ſur
» exploits; & un *Tao-ſſée*, c'eſt-à-dire,
» une eſpece de Bonze marié, de mon
» voiſinage, profitant de la conjoncture,
» ameute une troupe de canailles, dont
» il ſe fait accompagner, préſente une
» requête au Mandarin contre ceux qui
» s'étoient mêlé de cette affaire, & me
» fait inſulter dans ma maiſon par les
» gens qu'il conduiſoit. Je ne m'effrayai
» point d'abord de ce tumulte, eſpé-
» rant que le Pere Domenge m'en-

» voyeroit quelqu'ordre du Vice-Roi, » qui nous ſeroit favorable : mais ce » Pere m'ayant écrit qu'il n'avoit pu » avoir audience de ce Mandarin, qui » étoit alors occupé à l'examen des Li- » centiés, & voyant d'ailleurs que la » peur avoit ſaiſi mes domeſtiques, & » qu'ils étoient prêts à me quitter, je » fis venir, d'une ville voiſine, deux » Chrétiens gradués, & leur confiai ma » maiſon, après quoi je partis pour la » capitale, fort content d'avoir com- » mencé ma Miſſion par les contradic- » tions & par les inſultes, dans l'eſpé- » rance qu'elle en ſeroit un jour plus » floriſſante.

» Quand le Vice-Roi eut fini ſes exa- » mens, nous l'allâmes voir le Pere Do- » menge & moi, & nous lui offrîmes » nos préſens ſelon la coutume ; mais il » ne voulut point les recevoir. Il nous » traita cependant avec honneur ; mais » quand nous vînmes à lui parler de » notre affaire, alors, prenant un viſage » ſérieux : *Pourquoi*, dit-il, *voulez-vous* » *vous établir à Hoan-tcheou, puiſque vous* » *avez déja ici une égliſe dans la capitale* » *de la province ?* Nous lui répondîmes » que nous ne ſouhaitions d'y demeurer, » que parce que nous voulions inſtruire

» pluſieurs Chrétiens qui étoient dans le
» voiſinage. Nous ajoutâmes que, ſi les
» Mandarins de *Hoan-tcheou* avoient
» peine à nous ſouffrir, c'étoit parce
» qu'ils ne nous connoiſſoient pas, &
» qu'ils n'étoient pas inſtruits des ex-
» cellentes maximes de la Loi de Dieu,
» qui portoit les hommes à la paix & à
» la vertu; que s'il avoit la bonté de
» dire un mot en notre faveur, nous
» ſerions reçus avec agrément. *Cela eſt*
» *bon*, dit le Vice-Roi; *mais, après*
» *tout, vous êtes étrangers, & les Manda-*
» *rins du lieu s'oppoſant à votre établiſſe-*
» *ment, je ne peux pas me diſpenſer d'en don-*
» *ner avis au tribunal des Rites.* Nous le
» priâmes de ne nous point commettre
» avec ce tribunal. *Vous n'avez pas grand*
» *ſujet de le craindre*, nous répartit-il,
» *puiſqu'il vient tout récemment de con-*
» *firmer votre établiſſement de* Nimpo, *il*
» *ne manquera pas de vous être favorable*
» *dans celui de* Hoan-tcheou. Nous le
» conjurâmes néanmoins de ne point
» porter cette affaire à la cour des Rites,
» l'aſſurant que nous aimions mieux re-
» noncer entiérement à notre maiſon de
» *Hoan-tcheou*, que de fatiguer davan-
» tage les Mandarins de cette Cour. Le
» Vice-Roi nous promit tout ce que

» nous voulûmes ; &, pour se défaire
» de nous, il nous dit qu'il parleroit
» encore au Gouverneur de *Hoan-*
» *tcheou*, qui étoit alors à la capitale pour
» d'autres affaires. Trois jours après,
» le Vice-Roi nous fit dire qu'il lui
» avoit parlé, & que le Gouverneur ne
» vouloit point se charger de notre affaire.
» C'étoit une pure défaite de ce Man-
» darin ; car nous sçûmes certainement,
» quelque temps après, qu'il ne lui en
» avoit pas dit un seul mot.

» Après la réponse du Vice-Roi, je
» n'avois plus rien à faire qu'à attendre
» les ordres de mes Supérieurs ; mais
» prévoyant que je demeurerois long-
» temps à la capitale, je tâchai de m'y
» occuper le plus utilement qu'il me
» fut possible. J'y établis un catéchisme
» réglé tous les dimanches, pendant
» que le Pere Bayard, avec qui je de-
» meurois, faisoit des courses apostо-
» liques à la campagne & dans les villes
» voisines. Cependant le Pere Gerbillon
» travailloit à *Peking* à terminer l'affaire
» de *Hoan-tcheou*. Il fit connoissance
» avec le fils aîné du Vice-Roi, Man-
» darin dans le College impérial de
» *Peking* ; il en obtint de nouvelles re-
» commandations pour son pere, qu'il

» nous envoya, avec une requête toute
» dreſſée pour la préſenter au Vice-Roi,
» pendant que ſon fils lui en adreſſoit
» lui-même une copie, & le prioit inſ-
» tamment de terminer cette affaire à
» notre avantage.

» Le Vice-Roi n'eut pas plutôt reçu
» ces dépêches, qu'il demanda à parler à
» quelqu'un de nous. Le Pere Bayard alla
» le trouver. Le Vice-Roi, après lui avoir
» demandé des nouvelles du Pere Ger-
» billon, & s'être entretenu avec lui ſur
» les caracteres Chinois, ſur la méthode
» que nous gardions pour les apprendre,
» après lui avoir fait même expliquer
» une partie des commandemens de
» Dieu, lui montra la minute de la
» requête que ſon fils lui avoit adreſſée;
» il la mit entre les mains du Pere
» Bayard, & lui dit d'en faire faire une
» copie dans les formes, & de la don-
» ner enſuite au *Sun-pou-koan*; c'eſt
» l'Officier qui a ſoin de recevoir ces
» ſortes de requêtes.

» Le Pere Bayard étant de retour,
» m'informa du ſuccès de ſa viſite: nous
» regardâmes dès ce moment notre af-
» faire de *Hoan-tcheou* comme terminée;
» & pour en remercier Dieu, nous allâ-
» mes ſur-le-champ à l'égliſe, réciter

» enſemble le *Te Deum*. En effet, deux » jours après le Vice-Roi prononça ſur » notre requête une premiere ſentence, & » l'adreſſa au premier Mandarin de *Hoan-* » *tcheou*. Voici ce qu'elle portoit. *En* » *l'année 1692, le tribunal des Rites, dont* » *j'ai l'honneur d'être membre, paſſa un* » *édit en faveur des Européens, déclarant* » *que leur loi n'eſt point une ſecte fauſſe &* » *ſuperſtitieuſe; qu'ils ne ſont point gens à* » *troubler l'Etat, & qu'au contraire ils lui* » *ont rendu ſervice. Maintenant* Moun- » tchin-ki (1) *& autres ont acheté une* » *maiſon dans votre ville pour y demeurer,* » *& vous les en avez fait ſortir. Ont-ils* » *cauſé quelque déſordre ou excité quelque* » *trouble dans votre ville ou dans ſes dé-* » *pendances? Réponſe prompte ſur cela. Je* » *joins à ceci une copie de l'édit du tribu-* » *nal des Rites, qui eſt enregiſtré dans les* » *archives de mon tribunal.*

» Le Gouverneur de *Hoan-tcheou*, qui » dans le fond ne nous haïſſoit pas, » pénétra d'abord les intentions du Vice- » roi; & ſe faiſant un mérite de s'y con- » former, répondit en ces termes: *Les* » *Européens n'ont cauſé aucun trouble dans* » *cette ville; mais nous ayant été repré-*

(1) C'eſt le nom Chinois du Pere Domenge.

» *ſenté qu'il n'y avoit point eu juſqu'ici* » *d'égliſe à* Hoan-tcheou, *& que des Eu-* » *ropéens étoient venus pour y en établir* » *une, je n'ai oſé de moi-même y conſentir,* » *ne ſçachant pas que le tribunal des Rites* » *eût paſſé un édit en leur faveur. Mais* » *maintenant que vous m'avez fait la grace* » *de m'envoyer une copie de cet édit, il* » *eſt juſte de les laiſſer faire.*

» Le Vice-Roi ayant reçu la réponſe de » ce Mandarin, prononça une ſentence » définitive. *Puiſque ces Européens,* dit-il, » *n'ont point cauſé de trouble dans votre* » *ville, comme vous le témoignez vous-* » *même, ils iront y demeurer; c'eſt une* » *affaire finie.*

» Nous allâmes, dès ce jour-là même, » remercier le Vice-Roi, de ce qu'il ve- » noit de faire en nôtre faveur; mais il » ne reçut point notre viſite. Il nous » fit dire ſeulement, par le *Sun-pou-* » *koan*, petit Mandarin de ſon tribunal, » que nous pouvions aller demeurer à » *Hoan-tcheou*, quand nous le jugerions » à propos.

» Nous partîmes peu de jours après le » Pere Domenge & moi, & nous prî- » mes, pour la ſeconde fois, poſſeſſion » de notre maiſon. Auſſi-tôt que nous » fûmes arrivés, nous allâmes voir les

» Mandarins, qui nous reçurent avec » honneur, & qui nous rendirent tous » visite. Le Gouverneur voulut même » nous faire une espece de réparation » d'honneur ; car il dit publiquement » devant tout le monde, que s'il nous » avoit offensés, c'étoit parce qu'on ne » l'avoit pas bien informé de ce qui » nous regardoit. Quand il vint chez » nous, il nous offrit huit sortes de » présens à chacun en particulier, quoi- » que nous ne lui en eussions offert que » huit conjointement le Pere Domenge » & moi. Comme il nous marqua par » toutes ses démarches, qu'il se récon- » cilioit de bonne foi, nous prîmes la » liberté de lui demander un *kao-ki ;* » c'est une espece de sauve-garde qu'on » place en quelque endroit éminent de » la maison, pour se mettre à couvert » des insultes de la populace. Il nous le » promit sans hésiter, & me le fit ex- » pédier quelques jours après le départ » du Pere Domenge, qui s'en retourna » à la capitale.

» A peine nos visites furent-elles finies, » que les pluies commencerent ; ce qui » fut un contre-temps fâcheux pour » moi ; car je ne pus faire les répara- » tions nécessaires de notre maison, qui

» ſe trouvoit en très-mauvais état, ſans
» portes & ſans fenêtres : elle étoit
» même découverte en tant d'endroits,
» que quand il fallut y placer mon au-
» tel pour dire la meſſe, à peine pus-je
» trouver un ſeul lieu qui fût ſuffiſam-
» ment couvert. Mais la joie que j'eus
» de voir enfin notre affaire terminée ſi
» avantageuſement pour la Religion, ne
» me permit pas alors de faire grande
» attention aux incommodités de mon
» logement. Il plut même à Dieu de me
» donner encore une autre conſolation
» qui me fut très-ſenſible. Le mauvais
» temps dont j'ai parlé, arrêta à *Hoan-*
» *tcheou* un aſſez grand nombre de Chré-
» tiens, qui y étoient venus de divers
» endroits pour leur négoce. Comme
» ces gens ſont preſque toujours abſens
» de leurs maiſons, il y avoit ſix ou
» ſept ans qu'ils n'avoient point vu de
» Miſſionnaires. Ils furent ravis d'ap-
» prendre que je m'y étois établi : ainſi
» le Vendredi ſaint ils ne manquerent
» pas de ſe trouver à l'égliſe au nom-
» bre de plus de vingt. Ils avoient à
» leur tête un vieux Gradué de quatre-
» vingt-deux ans, qui eut la conſolation,
» auſſi bien que tous les autres, d'ado-
» rer Jeſus-Chriſt crucifié, dans un lieu

» où il ne l'avoit pas encore été, du
» moins avec les cérémonies que l'Egliſe
» preſcrit pour ce ſaint jour. Les Chré-
» tiens des lieux circonvoiſins en ayant
» été avertis, ſe rendirent les jours
» ſuivans à l'égliſe pour y ſolemniſer
» la fête de Pâques. Je ſuppléai les cé-
» rémonies du baptême à ſept adultes
» & à deux enfans, à qui le baptême
» n'avoit été conféré que par des Caté-
» chiſtes; les autres ſe confeſſerent &
» communierent. Les fêtes paſſées ces
» Chrétiens ſe retirerent, & je demeu-
» rai tranquille dans mon égliſe, diſ-
» tribuant quantité de livres de notre
» ſainte Religion, & annonçant Jeſus-
» Chriſt à tout le monde, ſelon les oc-
» caſions qui ſe préſentoient. Peu de
» temps après Pâques nous apprîmes
» que les quatre principaux Mandarins
» de la ville étoient privés de leurs
» emplois. Cette nouvelle nous ſurprit;
» mais elle ſe trouva vraie à l'égard de
» trois de ces Officiers; autant eût-il
» valu qu'elle l'eût été à l'égard du
» quatrieme, car il mourut un mois
» après. Ainſi Dieu après s'être ſervi
» pour établir plus ſolidement ſon Egliſe,
» de ceux mêmes qui l'avoient traver-
» ſée, & après avoir tiré de leur bou-

» che la juſtification de notre ſainte loi,
» n'a pas permis qu'ils fuſſent plus long-
» temps les maîtres d'une ville, où ils
» avoient fait difficulté de recevoir ſes
» miniſtres. Comme les quatre Manda-
» rins qui doivent leur ſuccéder, ne
» ſont pas encore arrivés, je ne ſçai en
» quelles diſpoſitions ils ſeront à notre
» égard. Ce qui m'embarraſſe, c'eſt qu'il
» me faudra bien des préſens pour leur
» rendre viſite, & je ne ſçai où en pren-
» dre. J'eſpere cependant que la Provi-
» dence ne me manquera pas dans une
» occaſion ſi importante pour ſa gloire
» & pour l'établiſſement de cette nou-
» velle égliſe.

» Vous voyez aſſez, mon Révérend
» Pere, par ce que je viens de vous
» dire, que je n'ai point encore pu tra-
» vailler ſolidement à la converſion des
» infideles. Tout mon travail, pendant
» ſix mois, a été de faire le catéchiſme
» aux enfans, d'entendre un grand nom-
» bre de confeſſions, & de baptiſer une
» cinquantaine d'adultes. Cela eſt bien
» éloigné de ce qu'a fait le Pere Bayard,
» dans ſes courſes apoſtoliques. Ce zelé
» Miſſionnaire ayant parcouru preſque
» toutes les Chrétientés, que le feu Pere
» Jacques Motel a fondées en différens

» endroits de cette Province, compte
» avoir baptiſé plus de mille perſonnes
» dans une ſeule année. Il faudra bien du
» temps avant qu'on en puiſſe faire au-
» tant dans ce quartier-ci, qui eſt preſ-
» que l'unique du *Hou-quam*, où le zèle
» du feu Pere Motel ne s'eſt point éten-
» du. J'eſpere cependant que Dieu vou-
» dra bien répandre ſes bénédictions ſur
» cette ville, qui en a neuf autres dans
» ſa dépendance, ſans compter un très-
» grand nombre de bourgades & de vil-
» lages fort peuplés; & qu'en peu d'an-
» nées nous y aurons une floriſſante Miſ-
» ſion. Pour en venir là, il nous faudroit
» quatre ou cinq bons Catéchiſtes; car
» ſans ce ſecours il eſt difficile d'avan-
» cer l'œuvre de Dieu, & à peine puis-
» je en entretenir un. Mais dans les
» commencemens il faut faire ce qu'on
» peut, en attendant qu'il plaiſe au
» Pere des miſéricordes de nous four-
» nir de plus grands fonds, ou de ſup-
» pléer, par quelque voie extraordi-
» naire, aux moyens qui nous manquent
» maintenant».

Vous ſerez peut-être ſurpris, mon Révérend Pere, de ce que je ne vous ai point encore parlé de notre établiſſement de *Canton*. Il ne conſiſte que dans une mai-

ſon, que nous achetâmes, il y a dix ans, le Pere de Viſdelou & moi, pour recevoir nos Miſſionnaires, & les autres ſecours qui nous viennent d'Europe. Le Pere Bouvet y demeura deux mois, quand l'Empereur l'envoya en France. Il eut le bonheur d'y baptiſer neuf ou dix perſonnes. Je ne fus pas ſi heureux, quand j'y paſſai pour m'embarquer ſur l'Amphitrite. J'achevai ſeulement d'inſtruire un de mes domeſtiques, & de le gagner à Jeſus-Chriſt. C'étoit un jeune homme d'un fort beau naturel. Sa converſion a quelque choſe d'extraordinaire. Il demeuroit à *Nanking*, quand l'Empereur y vint, au commencement de l'année 1699. Le Pere Gerbillon, qui étoit du voyage, le reçut à ſon ſervice à la priere de ſes parens & l'emmena à *Peking*, où je le pris pour m'accompagner juſqu'à *Canton*. Il ſçavoit déjà les prieres, & tout ce qu'il faut ſçavoir pour être Chrétien; mais il différoit toujours de l'être. Pendant notre voyage je lui parlai ſouvent de la néceſſité du ſalut en particulier, & en préſence de ſes compagnons, qui étoient Chrétiens, & qui l'exhortoient comme moi. Il convenoit de tout; mais il ne prenoit point de réſolution. *Que diront mes parens*, me répartit-il un jour

que je le preſſois: *aucun d'eux n'eſt Chrétien, je ſerois le premier à l'être; c'eſt à quoi je ne puis me réſoudre. Mais*, lui dis-je, *ſi l'Empereur vous faiſoit Mandarin, refuſeriez-vous de l'être, parce qu'aucun de vos parens ne l'a été juſqu'à préſent? Au contraire, ne ſeroit-ce pas un grand honneur pour vous d'être le premier Mandarin de votre famille, & vos parens ne vous en eſtimeroient-ils pas davantage? C'eſt ici la même choſe, vous ſerez le premier Chrétien de votre maiſon, en portant vos parens à le devenir comme vous, vous ſerez cauſe de leur ſalut. Pouvez-vous mieux faire? Et n'eſt-ce pas là une grande grace de Dieu?* Comme je ne gagnois rien ſur ſon eſprit, je crus qu'il me cachoit ſes véritables ſentimens. Je chargeai donc un Catéchiſte de ſçavoir adroitement ce qui le retenoit. Les Chinois ſe parlent confidemment les uns aux autres, & ſe communiquent aiſément leurs peines & leurs plus ſecrettes penſées. Ce jeune homme lui avoua donc, que ſes parens faiſoient ſouvent la cérémonie d'honorer leurs ancêtres: *Si je ne le fais pas avec eux*, diſoit-il, *ils me chaſſeront de la maiſon, & peut-être me déféreront-ils aux Mandarins, comme un homme qui manque de reſpect & de reconnoiſſance pour ſes parens. C'eſt ce qui m'empêche d'être Chrétien.*

Mais qui vous a dit, répartit le Catéchiſte, *que vous ne pourrez pas aſſiſter à ces cérémonies quand vous ſerez Chrétien ? Je le ſuis par la grace du Seigneur, & j'y aſſiſte quand la néceſſité m'y oblige. La Religion chrétienne nous défend ſeulement de demander ou d'attendre des graces de nos parens morts, de croire qu'ils ont pouvoir de nous en faire, qu'ils ſont préſens dans la tablette, ou qu'ils y viennent pour écouter nos prieres, ou pour recevoir nos préſens ; elle défend encore de brûler de la monnoie de papier, ou de verſer à terre le vin que nous leur offrons ; mais elle ne défend point de reconnoître le bienfait de la naiſſance & de l'éducation que nous avons reçu d'eux, ni de les en remercier, en nous proſternant devant la tablette où leur nom eſt écrit, & en leur offrant nos biens. S'il m'eſt permis*, répliqua le jeune homme, *d'aller avec mes parens faire mes inclinations devant les images de mes ancêtres, je n'ai plus de difficulté, & dès ce moment je ſuis Chrétien.* Le Catéchiſte me l'amena deux jours après, & me dit la diſpoſition où il étoit. Il me demanda pardon d'avoir réſiſté ſi long-temps à la grace de Dieu, me pria de lui donner le baptême, m'aſſurant que ni lui ni ſes parens n'attendoient rien de leurs ancêtres,

quand ils les honorent selon la coutume. Je ne crus pas devoir exclure du royaume du ciel un homme qui avoit la foi, & qui étoit dans les disposition que demande le Pape Alexandre VII. Il a vécu depuis ce temps-là fort chrétiennement, & il demeure à présent avec le Pere de Visdelou.

Quoiqu'il y ait sept églises à *Canton*, une des Jésuites Portugais, qui est la premiere & la plus ancienne, deux des Peres de l'Ordre de saint François, deux de Messieurs les Ecclésiastiques des Missions Etrangeres, une des Peres Augustins, & la nôtre, avec un ou deux Missionnaires en chacune, il s'y fait néanmoins très-peu de conversions. C'est à peu près la même chose dans les autres Ports, où les vaisseaux Européens ont accoutumé d'aborder. Il n'en est pas ainsi des villes qui sont dans l'intérieur de la Chine, les conversions y sont plus fréquentes, & on y forme en peu de temps des chrétientés nombreuses. Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Pere, d'où vient une si grande différence. J'aime mieux que l'Apôtre des Indes, saint François-Xavier, qui étoit envoyé de Dieu avec le don des langues, & avec le pouvoir de faire des

miracles pour convertir ces peuples, vous réponde que moi. Par-tout où les Portugais s'établiſſoient, ce grand Saint trouvoit des obſtacles preſque invincibles à la propagation de la foi. Il en étoit affligé juſqu'à s'ennuyer de vivre. (1) *J'aimerois mieux*, dit-il, *être dans le fond de l'Ethiopie, ou quelque part dans les terres du Prêtre Jean, j'y travaillerois en paix à la converſion des Gentils, loin de toutes ces miſeres que mes yeux ſont obligés de voir, & que je ne ſçaurois empêcher. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne m'y être pas oppoſé plus fortement. Faites mieux*, pourſuit-il; *ſi la douceur ne corrige point ces ſortes de gens, uſez de ſévérité. Il y a du mérite à reprendre les pécheurs, au lieu que c'eſt un grand péché devant Dieu de ne les reprendre pas, quand par leur vie ſcandaleuſe ils empêchent la converſion des Infideles.* Ces mauvais exemples des Chrétiens, dont ſaint François-Xavier déploroit les funeſtes effets aux Indes, ſont auſſi ce qui rend nos travaux inutiles dans les ports de la Chine. Les Chinois qui y demeurent, font des voyages dans les royaumes voiſins, où ils voient les diſſolutions & les débordemens de quel-

(1) Lib. 1, Epiſt. 7.

ques Européens. Ils ſont aux portes de *Macao*, qui ne leur donne pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent d'Europe dans leurs ports, les confirment dans les mêmes idées, car ils en voient pluſieurs qui menent une vie libertine, & qui ſont fort déréglés dans leur conduite. Ce qui ſuit de-là, c'eſt qu'ils perdent bientôt toute l'eſtime qu'on leur avoit inſpirée de la loi de Dieu. *Les Européens pour être Chrétiens*, diſent-ils entr'eux, *en ſont-ils plus chaſtes, plus ſobres, plus retenus, moins coleres & moins paſſionnés que nous?* Que s'ils voient les Miſſionnaires vivre parmi eux ſans reproche & avec édification, ils s'imaginent que c'eſt plutôt en vertu de leur état, ou de quelque obligation particuliere, qu'en vertu de leur religion. Au lieu que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités qu'on leur prêche ſont ſoutenues de la vie exemplaire des Prédicateurs, ils admirent notre ſainte loi, qui enſeigne aux hommes de ſi excellentes vertus, & qui les engage à les pratiquer.

Mais ne pourroit-on pas arrêter ces déſordres, & y apporter quelque remede? Voici celui que propoſoit l'Apô-

tre des Indes, dans une de ſes lettres (1). Ce ſeroit de ne choiſir pour Capitaines des vaiſſeaux qui vont à la Chine, que des gens d'honneur & de conſcience, réſolus de s'oppoſer d'eux-mêmes aux déſordres, de leur donner & le pouvoir & des ordres bien précis de punir les ſcandales; de leur faire des avantages conſidérables s'ils exécutoient leur commiſſion avec fidélité. J'aime mieux qu'on liſe le reſte dans les lettres du ſaint Apôtre des Indes, que de m'en expliquer ici davantage.

Si les Chinois voyoient les Européens qui viennent dans leurs ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes & de leurs paſſions; s'ils les voyoient venir ſouvent à l'égliſe, approcher quelquefois des ſacremens, vivre en un mot, comme nous enſeignons qu'on doit vivre, quelle impreſſion ces exemples de piété ne feroient-ils pas ſur leur eſprit? Ils donneroient mille bénédictions à notre ſainte loi: *En populus ſapiens & intelligens* (1). Voilà *d'excellens hommes*, diroient-ils, *une Nation ſage, & dont les coutumes ſont admirables.*

(1) Lib. 2. Epiſt. 5.
(2) Deut. chap. 4.

Meſſieurs les Directeurs généraux des Compagnies auroient plus d'intérêt, peut-être qu'ils ne penſent, à vouloir eux-mêmes ſeconder en ceci notre zele. Ils ſçavent que leurs vaiſſeaux ſont expoſés à beaucoup de dangers, en allant & revenant ſur ces mers; que Dieu ſeul eſt le maître des vents, qu'il y a des écueils & des tempêtes à craindre, que les maladies des équipages, & la rencontre des Pirates ſont encore d'autres maux, qu'on ne peut éviter ſans une protection particuliere. Dieu donc a cent manieres de renverſer nos deſſeins, quand nous troublons les ſiens, ou quand nous ſouffrons que ceux qui dépendent de nous les troublent.

Après vous avoir rendu compte de l'état de nos Miſſions, je ne ſçais s'il eſt trop néceſſaire de vous faire le récit des aventures de l'Amphitrite, dans ſon ſecond voyage de la Chine. Apparemment vous en aurez déja été inſtruit d'ailleurs, par ceux de nos Peres qui ſe trouverent avec moi. Mais il eſt difficile que chaque perſonne en particulier remarque tout ſur un vaiſſeau, principalement au temps des tempêtes: je crois que je ne dirai rien qui ſoit contraire à ce qu'auront rapporté les autres, mais

j'ajouterai

j'ajouterai peut-être quelques circonſtances à leur récit, qu'on ne ſera point fâché d'apprendre, & qu'il n'y a que moi ſeul qui aie pu bien ſçavoir.

L'Amphitrite étoit parti de Port-Louis le 7 de mars de l'année 1701, commandé par M. de la Rigaudiere, que ſon habileté, ſon zele pour les intérêts de la Compagnie royale de la Chine, & ſa grande vigilance, toujours accompagnée d'un air honnête, nous faiſoit aimer & eſtimer. Il avoit pour Lieutenans MM. Horry & la Touche-Bouvet, pour enſeignes M. de Beaulieu & M. le Chevalier de la Rigaudiere. M. Figeralz venoit à la Chine pour être premier Directeur de la Compagnie, & avoit pour ſeconds MM. Pecheberti, France & Martineau. J'y retournois auſſi avec huit Miſſionnaires de notre Compagnie, qui ne reſpiroient que les occaſions de travailler à la gloire de Dieu. La piété régnoit dans le vaiſſeau. Il faut avouer que nos François ſont très-louables en ce point, dans leurs navigations. On faiſoit réglément la priere le matin & le ſoir, on entendoit la meſſe tous les jours, quand le temps permettoit de la dire. Après ſouper on chantoit les litanies, & on s'aſſembloit par troupes

pour réciter le chapelet. Les dimanches & les principales fêtes on disoit les vêpres, la prédication suivoit, les confessions & les communions étoient fréquentes. Durant notre voyage, je vis mourir trois ou quatre personnes comme des prédestinés. On dit que la vie que quelques-uns avoient menée, ne leur promettoit pas une fin si chrétienne, & qu'ils furent heureux d'avoir eu auprès d'eux, dans ces derniers momens, des personnes zélées qui ne les quittoient point. C'est ainsi qu'en parloient leurs amis; & tous comprirent par-là combien il est avantageux dans ce temps décisif, d'avoir de semblables secours.

Nous fîmes un voyage très-heureux jusqu'à cent lieues de la Chine. C'est-là que Dieu nous attendoit, pour obliger ceux qui vivoient encore dans le péché, d'y renoncer entiérement, & pour nous faire connoître que le bonheur de la navigation dépend uniquement de lui. Ce fut le 29 de juillet à cinq heures du matin, que nos mâts de misaine & de beaupré furent emportés tout d'un coup dans la mer. Treize matelots montés sur les vergues y tomberent en même-temps; trois se noyerent, les autres furent tirés de l'eau. On accourut pour sauver le

grand mât, mais comme il n'étoit plus ſoutenu par les mâts de devant, auxquels il eſt attaché, la tempête & l'agitation de la mer l'ébranlerent ſi violemment, que ſur les ſix heures du matin nous le vîmes prêt à tomber. Tous alors ſe crurent perdus, car il étoit entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont juſqu'au fond de cale, & le mât tombant deſſus, les enfonce; & par la violence du coup le vaiſſeau s'entr'ouvre, & eſt ſubmergé dans un moment. Ce n'étoit pas la ſeule maniere dont ſa chûte nous pouvoit perdre, car on craignoit encore qu'en tombant, il ne briſât une partie de notre bâtiment.

A tous ces dangers, il n'y avoit point d'autre remede, dans l'état où nous étions, que d'implorer la miſéricorde de Dieu. Tous l'implorerent en effet, tous prierent la ſainte Vierge d'intercéder pour nous, & firent vœu de porter dans la premiere de ſes égliſes en France un tableau peint, où notre naufrage prochain ſeroit repréſenté. Tous s'adreſſerent auſſi à ſaint François-Xavier, Apôtre des Indes & Patron de ces mers, ſur leſquelles il avoit éprouvé, comme nous, des tempêtes extraordinaires. Dieu, qui nous

voyoit dans l'affliction, écouta nos prières ; le grand mât tomba doucement entre deux pompes, & n'offenſa par ſa chûte aucune partie du vaiſſeau.

Mais ce danger, qui nous occupoit au commencement, parce qu'il étoit le premier, n'étoit pas le plus grand. La tempête étoit furieuſe, & la mer irritée s'élevoit comme des montagnes. Notre vaiſſeau n'étant plus ſoutenu par ſes mâts, tournoit au gré des vents ; les flots le couvroient ſouvent, & le battoient ſi violemment, qu'il pouvoit être à tout moment englouti. Pluſieurs croyoient que nous ne paſſerions pas la journée. *Multum ibi lacrymarum vidi, multum ſollicitudinis & languoris*, dit ſaint François-Xavier dans une ſemblable occaſion : *nous vîmes bien des pleurs & bien de la conſternation ce jour-là ;* chacun néanmoins prit le véritable parti, qui étoit de ſe préparer à la mort par des confeſſions générales : on n'avoit pas le loiſir de les faire bien longues ; mais on diſoit ce qu'il falloit, & la douleur paroiſſoit ſincere. Heureux néanmoins ceux qui n'attendent pas ces extrêmités pour penſer à leur converſion !

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Pere, quel étoit le ſentiment

de nos Miſſionnaires, dans ce moment fatal. Je ne vous dirai pas que nous avions le courage d'un ſaint François-Xavier, qui ne demandoit à Dieu de ne ſortir d'un danger que pour rentrer en d'autres plus grands, en travaillant à ſa gloire. Je puis vous aſſurer néanmoins que nous ne regrettions point d'avoir quitté la France, & que perſonne ne montra de l'étonnement. Quelques-uns même, après avoir achevé d'entendre les confeſſions, vinrent de compagnie en ma chambre, (c'étoit durant le plus fort de la tempête,) & montrant un air de joie, comme des gens qui ne deſiroient plus rien: *Nous venons*, me dirent-ils, *mon Pere, prendre congé de vous, & vous remercier de nous avoir amenés juſques ici. Nous vous demandons pardon des peines & des mauvais exemples que nous vous avons donnés. Nous ſommes contens, & nous nous recommandons à vos prieres.* Ce compliment, auquel je ne m'attendois pas, me tira les larmes des yeux. Je leur répondis: *Mes Peres, nous nous ſommes aimés pour Dieu dans le temps; allons, ſi c'eſt ſa ſainte volonté, nous entr'aimer en lui pendant toute l'éternité.* Nous continuâmes à prier tout le reſte du jour. A minuit, nous dîmes les

litanies des Saints, celles de la sainte Vierge, de saint François-Xavier, & celles qu'on récite pour les personnes qui sont sur mer : car, que ne fait-on pas dans ces tristes momens pour obtenir grace, & pour fléchir la miséricorde de Dieu.

La tempête cessa le matin, & nous eûmes ensuite deux jours de calme, durant lesquels on dressa quelques petits mâts, pour achever, s'il se pouvoit, le voyage. J'ai appris depuis ce temps-là, de personnes qui connoissent parfaitement les mers de la Chine, que la saison de ces vents furieux ne commençoit jamais avant le 20 de juillet, & ne passoit gueres le 4 d'octobre ; que durant tout ce temps-là, il falloit se tenir sur ses gardes, & dès qu'on approchoit à cent ou deux cens lieues des côtes de la Chine, mettre bas ses perroquets, & ne laisser point en mer sa chalouppe, ni son canot, parce que la tempête, qui surprend ordinairement, & qui vient tout-à-coup, ne permettoit plus de les rembarquer. *Il vaut mieux*, disoient-ils, *arriver deux ou trois jours plus tard, en venant avec moins de voiles, que de risquer son voyage & sa vie, en voulant porter toutes ses voiles, & faire plus de diligence*

Le 5 d'août, nous étions proche des Iſles de *Macao*, que nous aurions doublé ce jour-là même, ſi le vent eût continué ; mais il changea ſur le ſoir, & fut encore contraire le lendemain. M. de la Rigaudiere, qui ne ſe trouvoit pas en ſûreté au lieu où il étoit, voulut prendre langue d'un vaiſſeau Portugais qui vint mouiller à un quart de lieue de nous & qui ſe préparoit à entrer dans ces Iſles. Nous voulions ſçavoir s'il y avoit dans ces parages quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous retirer, & le prier de nous donner un Pilote pour nous y conduire. Ces Meſſieurs, quoiqu'ils ſe diſent de nos amis, ne permirent pas à notre canot de les approcher ; l'Officier eut beau crier qu'il étoit François, qu'il étoit ſeul, qu'il venoit leur demander s'ils connoiſſoient un abri dans les Iſles, on lui fit ſigne, les armes à la main, de ſe retirer, & on ne voulut jamais ni lui parler, ni lui donner la moindre connoiſſance. Une conduite ſi peu attendue piqua vivement nos gens : elle étoit d'autant plus cruelle, qu'il y avoit, en effet, plus d'un endroit dans ces Iſles, où nous euſſions pu demeurer en toute ſûreté. Si nous l'euſſions ſçu, nous ſerions arrivés à *Canton* en ſept ou huit jours, c'eût été gagner un

an, & éviter tous les dangers que nous eûmes encore à courir.

Le 7 d'août, à huit heures du matin, il s'éleva une seconde tempête aussi violente, mais plus dangereuse que la premiere, parce que nous étions proche les côtes, & que nos mâts & nos voiles étoient trop foibles pour conduire le vaisseau; comme le vent venoit du côté de l'est, il fallut aller vers l'Isle de *Sancian*, qui étoit à l'oueſt, à dix ou douze lieues de nous. M. de la Rigaudiere eut besoin, en cette rencontre, de toute son habileté. Une de nos voiles s'enfonça; un mât de hune se rompit; à chaque moment il arrivoit un nouveau malheur; on remédioit promptement à tout. Enfin nous entrâmes au soleil couchant dans une baye, où nous étions à couvert du vent d'est: mais parce que nous y craignions le vent du sud, qui nous auroit jettés à la côte, nous passâmes deux jours après à l'occident de l'Isle, à la vue du tombeau de saint François-Xavier, où les Jésuites de *Macao* avoient bâti depuis un an une petite chapelle, laquelle s'appercevoit dans l'enfoncement à deux lieues de notre mouillage.

Je ne vous dirai point, mon Révérend

Pere, quelle fut notre conſolation parmi tant de déſaſtres de nous trouver ſi proche de ce lieu de bénédiction. Nous chantâmes le *Te Deum*, & l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous ſe ſouvint comme ce grand Saint avoit tiré l'Amphitrite du milieu des rochers du *Paracel*, où il s'étoit engagé dans le premier voyage, & nous ne doutions point que nous ne lui duſſions encore notre ſalut en celui-ci. Comme le vaiſſeau n'avoit point de mât, je partis incontinent avec quelques Officiers, pour en aller chercher à *Canton*. J'eus l'avantage, en paſſant par la chapelle du Saint, d'y dire la meſſe, de baiſer pour la premiere fois la terre, qui avoit reçu ſon précieux corps, & de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma Miſſion, où il avoit achevé la ſienne. Je me ſouvins de mes compagnons, que j'avois tous laiſſés dans le vaiſſeau, pour la conſolation de l'équipage. Dès que je fus à *Canton*, je leur envoyai une galere bien fournie de rameurs, pour être toujours à leur diſpoſition quand ils voudroient aller au tombeau du ſaint Apôtre. Ils m'écrivirent que je n'avois pu leur faire un plaiſir plus ſenſible : qu'ils y alloient tous les jours dire la meſſe ; que les Officiers & les

Matelots y venoient avec eux tour à tour ; que tous y avoient communié ; & quelques-uns même plus d'une fois. C'étoit un petit pélerinage, où chacun alloit toujours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous *Sancian*.

Les mâts que nous apportâmes de *Canton* n'étoient pas assez grands ; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieues, tant les courans étoient rapides. Les Pilotes côtiers furent d'avis de mouiller sous une Isle nommée *Niou-co*, dans un endroit assez bon, assurant que les vents d'oüest ne manquoient point dans les mois de Septembre, & qu'il en viendroit un assez fort pour achever ce qui restoit de chemin. Il ne falloit que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les Isles de *Macao*, & gagner l'entrée de la riviere de *Canton*, d'où les seules marées nous conduiroient ensuite aisément jusqu'à la ville.

Ce vent vint en effet, & fit faire deux ou trois lieues ; mais il changea tout-à-coup au coucher du soleil. Les vents d'est & de nord-est recommencerent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a

jamais vu une ſi horrible tempête. M. de la Rigaudiere voulut gagner ſon premier abri ſous l'Iſle de *Sancian* ; mais il n'en put venir à bout. Il perdit ſes maîtreſſes ancres, & fut obligé d'abandonner ſa chaloupe & ſon canot. L'obſcurité de la nuit, accompagnée d'orages & d'une horrible pluie, ne laiſſoit rien voir. Les vergues, les voiles & les mâts ſe briſoient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on ſe crut, plus que jamais, au dernier jour de ſa vie. Le Pere de Tartre & le Pere Contancin, que j'avois laiſſés dans le vaiſſeau, quand je revins à *Canton* la ſeconde fois avec mes compagnons, entendirent les confeſſions de tout le monde. Chacun vouloit, dès qu'il fut jour, qu'on échouât le vaiſſeau pour ſauver ſa vie. On ſe crut trop heureux de le mener derriere une petite Iſle, qui couvroit un peu du vent. On ſçut deux jours après qu'elle s'appelloit *Fanki-chan*, qu'elle étoit à cinq lieues d'une ville nommée *Tien-pé* ; qu'on avoit fait, pour y venir, plus de cinquante lieues ſans voiles, en une nuit & une matinée, & paſſé entre pluſieurs Iſles, ſans en appercevoir aucune.

Quinze jours après, on eut en cet endroit un autre coup de vent qui ſe

peut nommer une quatriéme tempête. Les Mandarins de *Tien-pé* m'ont dit depuis, qu'ils allerent ſur une hauteur pour obſerver ſi le vaiſſeau ne déraderoit pas : mais par bonheur ſon ancre tint ; c'étoit l'unique qui lui reſtoit alors.

J'avois averti M. de la Rigaudiere, qu'en cas qu'il n'arrivât pas à *Canton* avant le premier jour d'octobre, je partirois ce jour-là pour aller prendre les préſens de l'Empereur, afin de me rendre au plutôt à *Peking*. Je partis en effet avec deux galeres, accompagné du Pere Porquet. Je m'en allai droit à *Niou-co* ; mais l'Amphitrite n'y étoit plus : on avoit quitté ce poſte le 29 de ſeptembre. Comme perſonne ne pouvoit nous dire quel chemin le vaiſſeau avoit pris, parce que c'étoit durant la nuit qu'il avoit été emporté par la tempête, je le cherchai par toutes les Iſles. J'allai à *Sancian*, je viſitai toute la côte, & vins juſqu'à *Macao*. Enfin, après avoir couru ces mers durant vingt-cinq jours, & ſouvent avec danger, je me rendis à *Canton*, où je trouvai des lettres du premier Mandarin de *Tien-pé*, qui me donnoit avis que l'Amphitrite étoit arrivé dans ſon voiſinage, & qu'il ſe feroit un plaiſir de bien traiter les François. Il écrivoit

les mêmes nouvelles au *Tçonto*, qui me les communiqua ſur le champ.

Je me remis en chemin avec le Pere Porquet & le Pere Hervieu. Ce dernier venoit pour ſervir d'Aumônier, & relever le Pere de Tartre & le Pere Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce pauvre vaiſſeau, battu ſi ſouvent de la tempête, & ſi fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous reçûmes deux beaux mâts, dont le *Tçonto* nous faiſoit préſent. Il les avoit retirés d'une grande ſomme de *Siam*, qui avoit péri ſur les côtes de la Chine, dans la derniere tempête que nous eſſuyâmes le 29 de juillet, & nous les fit apporter de plus de ſoixante lieues, traînés le long des côtes par des galeres & des chaloupes, avec toute la peine & la dépenſe qu'on peut s'imaginer.

Je fis une autre choſe pour le ſalut du vaiſſeau, qui ſe pouvoit perdre tous les jours, tandis qu'il étoit ſous *Fan-ki-chan*. Ce fut de lui trouver un port aſſuré pour ſe retirer durant l'hiver. On nous avoit parlé d'un lieu nommé *Qoan-tcheou-voan*, éloigné de *Tien-pé* d'environ trente lieues vers l'oueſt. Mais avant que d'y aller, nous voulûmes voir nous-

mêmes ſi ce port étoit auſſi sûr qu'on diſoit, ſans trop s'en rapporter aux Chinois; il falloit en connoître les chemins, & les ſonder. Les Mandarins, auxquels j'en parlai, permirent à nos Pilotes de l'aller examiner, & leur donnerent des gens pour les y conduire.

Enfin, MM. les Directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour tranſporter à *Canton* l'argent & les effets de la Compagnie, je leur cédai mes deux galeres, & je revins par terre avec les préſens de l'Empereur. Je ramenai avec moi le Pere Hervieu, ayant été obligé de laiſſer ſur l'Amphitrite le Pere Contancin, à ſes preſſantes inſtances. Il avoit vu les quatre tempêtes qu'on avoit eſſuyées déja, ſans que rien eût pu ni alarmer ſon courage, ni épuiſer les forces que Dieu ſeul pouvoit lui donner dans un travail ſi rude & ſi conſtant.

Sitôt que M. de la Rigaudiere fut arrivé à *Qoan tcheou-voan*, il m'écrivit pluſieurs lettres très-obligeantes. « C'eſt » à préſent, dit-il, mon Révérend Pere, » que nous vous avons obligation de la » vie, mon équipage & moi, pour nous » avoir procuré des mâts & un bon » port. Cela joint aux peines que vous » voulez bien prendre, & que vos Ré-

» vérends Peres ſe donnent pour nous, » ne peut être reconnu par les hommes; » Dieu ſeul peut vous en donner la » récompenſe. Notre vaiſſeau eſt en » toute ſûreté dans ce port, nous y » reſſentons déjà les effets de votre zèle. » Tous les Mandarins des environs ſont » venus nous voir, & nous ont offert » tout ce qui dépendoit d'eux. Ils font » tenir des galeres auprès de nous pour » nous faciliter le tranſport de toutes » choſes. La joie regne dans notre équi- » page; nous avons un gros poulet pour » un ſol, un bœuf pour quatre francs, » & toutes les autres denrées à pro- » portion. Enfin, après toutes nos peines, » Dieu nous a mis dans un bon quartier » d'hiver, où rien ne nous manque. Le » Pere Contancin devient tous les jours » plus zélé, je vous promets d'apporter » tous mes ſoins pour le conſerver en » bonne ſanté; car il n'eſt pas venu à » la Chine pour s'épuiſer en travaillant » pour l'Amphitrite, il doit ſe réſerver » pour un meilleur & plus grand objet ».

Le Pere Contancin m'écrivit quelques jours après les mêmes choſes, à peu près, mais dans un plus grand détail. « M. de la Rigaudiere, dit-il, revint » incontinent après votre départ de

» *Tien-pé.* Le lendemain 15 de novembre, » il fit embarquer les mâts du *Tçonto*, » de l'eau, du bois, les malades & les » caſes qu'on leur avoit faites dans l'Iſle : » de ſorte que ſur les dix heures du ſoir, » nous appareillâmes au clair de la lune, » nous eûmes un vent favorable pour » notre mâture. M. de la Rigaudiere en » profita ſi heureuſement, qu'au lever » du ſoleil, nous vîmes le port où nous » devions entrer, quoiqu'il ſoit éloigné » de vingt-quatre à vingt-cinq lieues » du lieu d'où nous étions partis. Le » Pilote Chinois de *Tien-pé* nous con- » duiſit fort bien, & en habile homme. » Comme le vent s'étoit abaiſſé, & que » la marée nous étoit contraire, nous » ne pûmes y entrer que ſur les trois » heures. On paſſe entre deux bancs de » ſable, qui s'avancent fort loin dans » la mer, ſur une ligne parallele, & » forment un canal large de plus d'une » lieue. A l'entrée de ce canal, on ne » trouve que cinq, ſix & ſept braſſes » d'eau : mais plus on approche du port, » plus on y en trouve. M. Horry alloit » devant nous dans un canot, la ſonde » à la main. Enfin, nous ſommes entrés » ſans aucune peine, trouvant preſque » toujours dix braſſes. Nous ſommes

» préſentement comme dans un baſſin, » mouillés par huit braſſes, à la portée » d'un boucanier de terre. La terre nous » environne de tous côtés : de ſorte que » les malades qui étoient au lit, quand » nous y entrâmes, n'ont pu recon- » noître par où nous étions entrés.

» Sitôt qu'on eut mouillé, M. de la » Rigaudiere fit chanter le *Te Deum*, en » action de graces de nous voir enfin » en un lieu sûr, & le lendemain on » dit la meſſe à la même intention. Nous » ſommes auſſi tranquillement ici, que » nous ſerions dans une chambre ; nous » n'avons pas encore ſenti le moindre » mouvement dans le vaiſſeau ; & il » faudroit qu'il fît une tempête bien » horrible au dehors, pour cauſer du » roulis dans le lieu où nous ſommes. » C'eſt pourquoi l'on a mis à terre les » mâts & les vergues, & l'on a déchargé » notre vaiſſeau. M. notre Capitaine, » comme vous voyez, a fait tout ce » qui dépendoit de lui. Nous vous prions, » mon Révérend Pere, d'achever le » reſte, c'eſt-à-dire, de faire enſorte » qu'on nous fourniſſe les vivres né- » ceſſaires, en payant, & que les Man- » darins, non-ſeulement ne nous in- » quietent pas, mais qu'ils paroiſſent

» même prendre part à ce qui nous » regarde. M. de la Rigaudiere eſt bien » réſolu, de ſon côté, de retenir ſes » gens dans le devoir, & d'empêcher » qu'ils ne donnent aux Chinois aucun » ſujet de plainte ni de ſcandale.

» Samedi au ſoir, pourſuit-il dans » une autre lettre, un homme du Man- » darin d'*Ou-tchuen* nous avertit que ſon » Maître venoit en perſonne nous té- » moigner combien il s'intéreſſoit à notre » arrivée. Il y vint en effet hier matin » 21 décembre, eſcorté de cinq galeres, » & nous rendit viſite en cérémonie, » avec le grand collier; ce qui le fit » prendre par nos matelots pour un » Chrétien qui portoit un gros chapelet » au col. On ne peut nous marquer plus » d'amitié, ni parler d'une maniere plus » obligeante. Il nous promit de faire » tout ce qu'il pourroit pour nous rendre » ſervice, & nous offrit de nous laiſſer » quelqu'un de ſes gens, pour nous » conduire où nous voudrions aller. Il » m'a prié inſtamment de vous aſſurer » qu'on ſeroit content de la maniere » dont il en uſeroit. Il s'appelle *Tchen-* » *lao-ye*, & ſigne *Tchen-loung* dans ſes » billets de viſite. On lui donna fort » bien à dîner, & à trois autres Man-

» darins qui l'accompagnoient. Notre
» maniere de manger leur plut, & ils
» trouverent les liqueurs qu'on leur
» ſervit très-bonnes. Sur les trois heures
» il retourna à ſa galere, & nous le
» ſaluâmes de trois coups de canon,
» qui firent grand peur aux Chinois qui
» l'accompagnoient; auſſi étoient-ils de
» bonne poudre. Un quart d'heure après
» nous allâmes, M. de la Rigaudiere &
» moi, lui rendre viſite. Nous fûmes
» ſalués en arrivant de trois coups de
» canon, & de trois autres en ſortant.
» Nous lui fîmes notre préſent. Il partit
» ſur les neuf heures du ſoir pour s'en
» retourner, & nous ſaluâmes encore
» ſa galere de trois coups de canon.
» Au reſte vous ſerez bien aiſe d'ap-
» prendre que nous ſommes ici dans
» l'abondance; c'eſt apparamment un
» un effet de vos ſoins. Les bœufs ne
» nous coûtent que quatre francs, la
» douzaine d'œufs un ſol, les poulets
» autant; jugez combien il s'en mange
» parmi nos matelots. On va librement
» à la chaſſe; les ſangliers, les cerfs,
» les faons, les perdrix & les beccaſſines
» viennent ſouvent ſur la table de M. de
» la Rigaudiere. Dieu ſemble dédom-
» mager nos Meſſieurs de leurs peines

» passées, par l'abondance qu'il leur fait » trouver ici ».

Voilà, mon Révérend Pere, quelle a été la demeure de l'Amphitrite dans le port de *Qoan-tcheou-voan*, près de la riviere de *Sin-men-kian*, à neuf lieues de la petite ville d'*Outchuen*. Le P. Contancin fit, pendant tout ce temps-là, Miſſion dans le vaiſſeau à ſon ordinaire, aſſidu auprès des malades pour les aſſiſter & pour les conſoler, prêchant l'équipage tous les dimanches, & lui donnant les autres ſecours ſpirituels. Je lui recommandois toujours ſa ſanté. » Ma ſanté » eſt à Dieu, m'écrivit-il en me répon» dant ſur ce point, & par cette raiſon » elle me doit être chere : je fais tout » ce que vous m'avez ordonné pour la » conſerver. Si nos Peres qui ſont à » *Canton* exécutoient vos ordres auſſi » exactement, ils ſe porteroient beau» coup mieux. Au nom de Dieu, qu'ils » ne penſent point à me venir délivrer, » & qu'ils ſoient contens de me voir » demeurer ici quelque temps plus » qu'eux. J'y fais la volonté de Dieu, » & par ce motif j'y demeurerois avec » plaiſir toute ma vie ».

Quoique le Pere Contancin penſât depuis long-temps à ſe conſacrer à la

converſion des infideles, il n'obtint permiſſion de venir avec moi à la Chine, que trois jours avant mon départ de Paris. C'étoit le plus jeune de mes compagnons : cependant on peut dire de lui, qu'il n'a pas été le moindre des Apôtres, s'il eſt permis de ſe ſervir ici de cette expreſſion. Il a fait de grands biens ſur l'Amphitrite, & l'on m'en a dit beaucoup de particularités, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici.

Je ne vous ai rien dit, mon Révérend Pere, de quelques autres établiſſemens, que nous avons encore faits à la Chine; il faut attendre que nous y ſoyons en paix, & que le Chriſtianiſme y prenne racine. Je ne dirai rien non plus des biens que Dieu a opérés par le miniſtere de quelques-uns de mes compagnons, qui demeurent avec nos Peres Portugais, & qui les aident dans leurs Miſſions. Le Pere de Viſdelou a rendu des ſervices conſidérables à l'égliſe dans la Capitale de *Fokien*, où il a remis dans le devoir pluſieurs Chrétiens, qui s'en étoient écartés. Le Pere Beauvollier continue à les entretenir dans la paix, par ſes conſeils & par ſes prédications. C'eſt un Miſſionnaire qui a de grands talens, qui ſçait pluſieurs langues Orien-

tales, & qui s'applique à la connoissance des caracteres & des livres Chinois.

Ce que je ne dois point omettre, mon Révérend Pere, ce sont les saintes dispositions dans lesquelles j'ai laissé les derniers de nos Missionnaires qui sont venus à la Chine. Dieu qui les a appellés à la vie apostolique, les y préparoit depuis long-temps, par la pratique des vertus solides. Voici ce quelques-uns d'eux ont écrit en divers temps, au Pere Supérieur Général de notre Mission. Je ne les nommerai point, de crainte de leur faire de la peine; mais il n'y a que du bien à manifester en général les graces que Dieu leur a faites, principalement celles qui édifient, & qui nous excitent à les imiter.

» L'unique grace que je vous demande, » mon Révérend Pere, dit l'un d'eux, » c'est de me donner tout ce qu'il y aura » de plus pénible & de plus mortifiant » dans la Mission, soit pour l'esprit, » soit pour le corps. Ce n'est point une » ferveur passagere qui me fait parler » ainsi; il y a long-temps que Dieu m'a » mis dans la disposition de souhaiter, » & de chercher en effet ce qu'il y a » de plus difficile. Si je ne regardois

» que moi-même, je ne parlerois pas
» ainſi, je connois trop ma foibleſſe :
» mais celui en qui j'ai mis ma con-
» fiance, & pour l'amour de qui je ſuis
» venu en cette Miſſion, peut tout :
» ainſi j'eſpere tout de lui. Si vous avez
» donc quelque endroit où il faille mar-
» cher, jeûner, veiller, ſouffrir le froid
» ou le chaud; je crois, mon Révérend
» Pere, que c'eſt ce qui me convient.
» Dieu m'a donné des forces qui me
» mettent en état de ſoutenir les fa-
» tigues plus aiſément qu'un autre. Je
» vous parle comme à mon Supérieur,
» afin que vous puiſſiez plus facilement
» diſpoſer de moi. Je ſerai bien par-tout
» où vous m'envoyerez, parce que je
» trouverai Dieu par-tout. Je vous prie
» ſeulement de me regarder comme un
» Miſſionnaire qui veut tout ſacrifier à
» Dieu, & qui prétend ne s'épargner
» en rien pour ſa gloire.

» J'aurois ſouhaité, dit un autre, que
» vous ne m'euſſiez pas laiſſé le choix
» d'aller en l'une ou en l'autre des deux
» Miſſions que vous me marquez, mais
» que vous m'euſſiez déterminé. Je n'ai
» quitté la France que pour obéir à
» Dieu; & je ſerois fâché de ſuivre à la
» Chine, où ſa providence m'a con-

» duit, d'autre mouvement que celui de
» l'obéiſſance. J'eſpere que vous voudrez bien dorénavant me donner ce
» mérite & cette conſolation, ſans conſulter mes inclinations. Je vous conjure donc, mon Révérend Pere, par
» la tendreſſe & par le zele que vous
» avez pour vos inférieurs, & pour
» leur avancement ſpirituel, de m'accorder toujours cette grace. Vous
» aurez la bonté de me donner vos
» ordres, & j'aurai le plaiſir de les
» exécuter.

» Je ſuis venu à la Chine, écrit un troiſiéme, dans la réſolution de m'abandonner entiérement entre les mains de
» mes Supérieurs, également déterminé
» à recevoir tout, & à ne rien demander. Ainſi vous pouvez diſpoſer de
» moi pour les Provinces du nord, ou
» pour celles du midi, de la maniere
» & dans le temps qu'il vous plaira.
» Par-tout où vous me mettrez, je m'y
» croirai placé de la main de Dieu, &
» je ne penſerai qu'à l'y ſervir, & qu'à
» lui être fidelle le reſte de mes jours.

» Je vous ſupplie, mon Révérend Pere,
» dit encore un autre, d'être perſuadé
» que quoique je ſois celui de tous les

» Miſſionnaires

» Miſſionnaires qui apporte le moins de » vertu à la Chine, je ne céderai néan- » moins à aucun, avec la grace de Dieu » ſur ce point, de ne ſouhaiter jamais » aucun lieu ni aucun emploi particu- » lier. S'il y a quelqu'occupation plus » pénible, je crois qu'elle me convient » mieux qu'à perſonne, pour plus d'une » raiſon. Enfin je ſuis, graces au Sei- » gneur, dans la diſpoſition de ne me » regarder point moi-même, mais d'aller » par-tout où vous jugerez qu'il y aura » plus à travailler pour le ſalut des ames, » & pour la plus grande gloire de Dieu. » Je ne refuſerai jamais ni la peine ni le » travail, dit le même dans une autre » lettre: Dieu m'a donné tant de force » juſqu'ici, que je ne crains rien da- » vantage, que de ne pas m'abandon- » ner aſſez entre les mains de ſa provi- » dence ».

Plaiſe à Dieu, mon Révérend Pere, de conſerver dans ces ſentimens les Miſſionnaires qui nous ſont venus déja, de les communiquer à ceux qui vien- dront, & de les perpétuer parmi nous. Cette indifférence des lieux paroît né- ceſſaire, quand le deſir de convertir les ames eſt le ſeul motif qui nous amene dans ces Miſſions: car nous ne ſçavons

pas où ſont ces ames que Dieu veut ſauver par notre miniſtere, & pour l'amour deſquelles il nous a appellés aux Miſſions, il nous a conſervés dans les voyages & conduit heureuſement au port. (1) *Ecce gentem quam neſciebas vocabis.* Ne peut-on pas expliquer ici la parole du Prophête : *Les peuples que vous appellerez, vous ſont entiérement inconnus? Ce ne ſont point ceux que vous penſez, & moins encore ceux auxquels vos inclinations ſe portent. J'ai d'autres penſées que vous; autant que le Ciel eſt éloigné de la terre, autant mes vues & mes deſſeins ſurpaſſent toutes vos lumieres.*

C'eſt ſouvent une rencontre imprévue à notre égard, mais réglée par la Providence, qui eſt cauſe de la converſion d'un infidele; c'eſt une affliction qui le frappe ſubitement, c'eſt l'extrémité d'une derniere maladie, c'eſt un détour qui nous oblige contre nos vues de paſſer une fois par un certain endroit. Comment ſe trouver juſtement dans ces momens favorables, & dans ces temps de ſalut pour eux, ſi ce n'eſt Dieu lui-même qui nous y mene, comme par la main? Le ſalut non-ſeulement d'un ſim-

(1) Iſaï. chap. 55.

ple particulier, mais le ſalut d'une province entiere eſt ſouvent attaché à ces ſortes d'événemens inopinés. Laiſſons-nous donc toujours conduire, & Dieu nous conduira toujours comme il faut.

Je finirois ici cette lettre, qui ne vous paroîtra déja peut-être que trop longue, mon Révérend Pere, ſi je ne croyois vous faire plaiſir, en vous donnant quelques éclairciſſemens ſur une ou deux difficultés, que des perſonnes de vertu me propoſerent au ſujet de ces Miſſions, en mon dernier voyage de France. Vous allez vêtus de ſoie à la Chine, me diſoient-ils, & vous ne marchez pas à pied par les Villes, mais vous allez en chaiſe. Les Apôtres prêchoient-ils l'évangile de cette maniere; & peut-on garder la pauvreté religieuſe, en portant des habits de ſoie? Dans l'idée de ces perſonnes, dont j'honore la vertu, aller prêcher Jeſus-Chriſt aux Chinois, & aller nuds pieds le bourdon à la main, c'étoit une même choſe.

Je ne ſçai pas s'ils prétendent en effet qu'il eſt libre à la Chine d'aller avec cet habillement, & que les Chinois s'en convertiroient plus facilement, c'eſt néanmoins la premiere choſe dont il faudroit convenir. *Nemo enim noſtrum*

ſibi vivit (1), dit l'Apôtre ; car ce n'eſt point pour lui-même, mais pour gagner des ames à Dieu, qu'un Miſſionnaire vit dans ces pays infideles. Il doit régler ſes vertus & toute ſa conduite, par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiſte portoit un gros cilice pour vêtement, & accompagnoit ſa prédication d'un jeûne très-rigoureux, parce qu'avec ces auſtérités il touchoit & convertiſſoit les Juifs. La maniere de vivre de Notre-Seigneur, pendant le temps de ſa prédication, fut toujours plus conforme aux uſages ordinaires des hommes. Saint Paul ſe faiſoit tout à tous, *per infamiam & bonam famam* (2). Il recevoit également l'honneur & la confuſion, quand par ces moyens il pouvoit faire plus de fruit. *Scio & humiliari, ſcio & abundare*, dit-il, *ſatiari & eſurire, abundare & penuriam pati* (3). Sa vertu ne conſiſtoit pas à vivre ſeulement dans le mépris & dans la diſette ; mais quand les peines intérieures venoient à ſçavoir les ſouffrir patiemment ; & quand l'occaſion ſe préſentoit de procurer la gloire de Dieu

(1) Rom. chap. 14.
(2) 2. Cor. chap. 6. v. 8.
(3) Philip. chap. 4.

par des voies plus douces, à ne les refuſer pas non plus. C'eſt cette ſcience que les hommes apoſtoliques, à l'exemple de ſaint Paul, doivent ſçavoir, & qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les Miſſions, ſans être reſponſables du ſalut de pluſieurs ames.

Graces à Dieu nos Miſſionnaires de la Chine ſont les freres de ceux qui vont nuds pieds en habit de pénitens, & qui gardent un jeûne ſi auſtere dans les Miſſions de Maduré, de ceux qui ſuivent dans les forêts du Canada les Sauvages au milieu des neiges, ſupportant le froid & la faim. Quand nous étions en France eux & nous, & que nous preſſions, les uns & les autres, nos ſupérieurs de nous envoyer dans les Miſſions éloignées, on ne remarquoit pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui ſe deſtinoient au Canada qu'en ceux qui demandoient la Miſſion de la Chine. On ne peut donc pas dire raiſonnablement que ce ſoit manque de mortification, que ceux-ci n'obſervent pas les mêmes auſtérités extérieures dans leur Miſſion: de même que ce n'eſt point par relâchement que les Miſſionnaires de Canada mangent de la viande, pendant que ceux

de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui eſt bon & ſuffiſant en un pays, pour y faire recevoir l'Evangile, ne vaut rien quelquefois, ou ne ſuffit pas en un autre.

Nos premiers Miſſionnaires, au commencement qu'ils vinrent à la Chine, avoient aſſez d'envie d'y porter, comme dans les autres Miſſions, des habits pauvres, & qui marquaſſent leur détachement du monde. L'illuſtre Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, entr'autres, m'a ſouvent dit que le Pere Mathieu Ricci, fondateur de cette Miſſion, vécut ainſi les premieres années, & qu'il demeura ſept ans avec les Bonzes, portant un habit peu différent du leur, & vivant très-pauvrement. Les Bonzes l'aimoient tous, à cauſe de ſa douceur & de ſa modeſtie; ils honoroient ſa vertu; il apprit d'eux la langue & les caracteres Chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit preſque perſonne. Les ſciences d'Europe étant nouvelles alors à la Chine, quelques Mandarins eurent avec le temps la curioſité de le voir; il leur plut, parce qu'il avoit un air reſpectueux & inſinuant; quelques-uns ſatisfaits de ſa capacité le prirent en affection, & commencerent à lui parler plus ſouvent. Ayant appris de lui, dans la converſa-

tion, le grand motif de ſa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louerent ſon deſſein; mais ce furent eux, qui lui conſeillerent de changer de maniere. *Dans l'état où vous êtes*, lui diſoient-ils, *peu de gens vous écouteront, on ne vous ſouffrira pas même long-temps à la Chine. Puiſque vous êtes ſçavant, vivez comme nos ſçavants; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les Mandarins, accoutumés à conſidérer les gens de lettres, vous conſidéreront auſſi; ils recevront vos viſites; le peuple vous voyant honoré d'eux vous reſpectera, & écoutera vos inſtructions avec joie.* Le Pere qui avoit déja éprouvé que tout ce qu'ils diſoient étoit vrai, (car il ſentoit bien qu'il avançoit peu, & qu'il perdoit preſque ſon temps;) après avoir prié Dieu & conſulté ſes ſupérieurs, ſuivit le conſeil des Mandarins. Voilà, diſoit Monſeigneur de Baſilée, la raiſon pourquoi les premiers Miſſionnaires de votre Compagnie changerent leur maniere d'agir, & ſe mirent à la Chine ſur le pied des gens de lettres. Il les louoit d'avoir pris ce parti, l'unique & le véritable qu'on peut prendre, ajoutoit-il, ſi l'on veut

pouvoir y prêcher l'Evangile, & y établir la Religion.

Cinquante ans après, lorſque nos Miſſionnaires avoient déja formé une Chrétienté nombreuſe, les Religieux de ſaint François & de ſaint Dominique, attirés par le deſir de gagner des ames à Jeſus-Chriſt, paſſerent des Philippines à la Chine; mais ſoit qu'ils ne ſçuſſent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils cruſſent mieux faire en portant leur habit de religion, ils allerent ainſi le Crucifix à la main prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le mérite de ſouffrir beaucoup, d'être battus, empriſonnés, & renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la conſolation de faire le bien qu'ils avoient eſpéré. Ils l'éprouverent ſi ſouvent, & toujours au préjudice de leur principal deſſein, que d'un avis commun & par des ordres réitérés de leurs ſupérieurs généraux, ils ſe déterminerent enfin à s'habiller & à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre Religieux de ſaint François, arrivés d'Italie, qui vouloient revenir à ces premieres manieres, & porter leur habit pauvre & groſſier dans la Miſſion comme ils font, avec tant d'é-

dification, en Europe. Leurs confreres furent les premiers à s'oppoſer à cette réſolution. Monſeigneur de Péking, Religieux de leur Ordre lui-même, les fit changer deux ans après, & les a mis ſur le pied des autres Miſſionnaires.

L'état des gens de lettres eſt donc celui que les Miſſionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine; & l'on n'en ſçauroit diſconvenir, après tant d'expériences; car tous les Religieux qui l'ont pris après nous ne ſe croyoient pas obligés de nous imiter; on peut même dire qu'ils étoient plus portés à s'oppoſer à nos manieres qu'à s'y conformer, principalement en ce point. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres & des docteurs d'Europe, qui ſont des noms honorables & qui conviennent à notre profeſſion, & que nous prenions cet état, il faut par néceſſité que nous en gardions toutes les bienſéances, que nous ayons des habits de ſoie, & que nous nous ſervions de chaiſes comme eux, lorſque nous ſortons de la maiſon pour aller en viſite.

Quand nous n'aurions pas même cette raiſon particuliere, il faudroit en uſer ainſi pour ſe conformer à la coutume

générale du pays; car les gens du commun portent tous des habits de soie & vont en chaise quand ils veulent visiter quelqu'un. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les personnes qu'on va voir, & qu'on n'est pas dans la nécessité, ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage des soies ne devroit être que pour les grands & pour les riches; ce sont ordinairement des habits de prix; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un Religieux; mais les gens du commun & les valets même, pour la plupart, portent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées, & non sur celles que nous avons en France, qu'il faut se régler, & que les personnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos Missionnaires, sans croire facilement qu'après avoir commencé par l'esprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amolliſſent dans un pays où ils sont venus par le seul desir de vivre dans une grande perfection, & de souffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jesus Christ.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites, car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les Mis-

ſionnaires vivent très-pauvrement, & ne ſe ſervent que des étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorſqu'ils parcourent les villages en faiſant leurs Miſſions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverſes occaſions; ce qui peut avoir ſes dangers pour la Religion; car outre les railleries & les paroles de mépris qu'ils s'attirent, & qui aſſurément ne diſpoſent pas les Chinois à les écouter, ils doivent ſe ſouvenir que les Miſſionnaires ne ſont que tolérés à la Chine, & qu'il ne faut s'y montrer que rarement en public, de peur que les Mandarins choqués de les voir en ſi grand nombre, ou même de les voir ſouvent, ne ſe mettent dans l'eſprit qu'ils ſont trop hardis, & qu'il faut en avertir la Cour. Cette conſidération oblige les Miſſionnaires à prendre de grandes précautions, & à garder beaucoup de meſures. J'avouerai, ſi l'on veut, que ce ne ſeroit pas tout-à-fait la même choſe, ſi quelqu'un avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les Apôtres, & comme ſaint François Xavier. Un Miſſionnaire revêtu de ce pouvoir, iroit à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudroit, par toutes les villes de la Chine. Les peuples attirés par le

bruit de ces prodiges, accoureroient en foule pour le voir, & pour l'entendre; ils le reſpecteroient, ils ſeroient dociles à ſes paroles, ils admireroient ſa pauvreté; parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il ſe trouveroit quelque homme de ce caractere, il ne faut pas croire que les autres Miſſionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, & qui voudroient cependant garder une pareille conduite, trouvaſſent dans les peuples le même reſpect & la même docilité à les écouter.

Le plus ſûr, mon Révérend Pere, eſt donc de s'en tenir aux coutumes introduites dans la Miſſion, avec tant de ſageſſe. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déja beaucoup de fruit. Quand on aura établi ſolidement la Religion par ce moyen, la Religion à ſon tour pourra mettre les Miſſionnaires dans la liberté de les quitter, & de reprendre les manieres d'Europe autant qu'ils voudront. Si les habits de ſoie déplaiſent, il n'en faut jamais porter à la maiſon, ni quand on eſt ſeul avec ſes domeſtiques; & quand on va en ville, que ceux dont on ſe ſert ſoient toujours très-modeſtes. On peut même, ſous une étoffe de ſoie, porter la haire & le cilice, ſelon la pra-

tique de pluſieurs ſaints Miſſionnaires. Enfin il n'eſt pas néceſſaire d'être revêtu d'un habit de pénitence pour être ſaint, & pour prêcher l'Evangile. Combien y a t-il d'excellens Religieux de tous les Ordres, dans les pays hérétiques, qui ſoutiennent, avec un zele admirable, les intérêts de Jeſus-Chriſt, & qui portent indifféremment toutes ſortes d'habits. Il y a plus de cent ans que la Miſſion de la Chine eſt fondée; il y eſt venu des Miſſionnaires de toutes les nations de l'Europe, & de différens Inſtituts: aucun d'eux, graces à Dieu, n'a renoncé la foi juſqu'à préſent: aucun n'y a commis une action ſcandaleuſe, qui ait déſhonoré la Religion: c'eſt une grace particuliere que Dieu a faite à la Miſſion de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mene ne porte pas au relâchement, ou que les occaſions de ſe perdre y ſoient rares, ou que Dieu y protege, d'une maniere particuliere, les Ouvriers Evangeliques. De quelque principe que cela vienne, c'eſt toujours une juſtification de notre conduite, & un grand motif pour exciter les hommes apoſtoliques à y venir travailler à la converſion des ames, ſur les traces des premiers fondateurs de la Miſſion.

Je ne parle point de la mortification de l'humeur & des inclinations naturelles, qui eſt la vraie mortification que les Saints ont tant recommandée, & qui dans cette Miſſion eſt ſi néceſſaire, que ſans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, & l'on n'y pourra même perſévérer long-temps. Un Européen eſt naturellement vif, ardent, empreſſé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut abſolument changer ſur cela, & ſe réſoudre à être toute ſa vie doux, complaiſant, patient & ſérieux: il faut recevoir avec civilité tous ceux qui ſe préſentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, & les écouter autant qu'ils le ſouhaitent, avec une patience inaltérable; leur propoſer ſes raiſons avec douceur, ſans élever ſa voix ni faire beaucoup de geſtes: car on ſe ſcandaliſe étrangement à la Chine, quand on voit un Miſſionnaire d'une humeur rude & difficile. S'il eſt bruſque & emporté, c'eſt encore pis; ſes propres domeſtiques ſont les premiers à le mépriſer & à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les ſatisfactions & à tous les divertiſſemens de la vie. Un Miſſionnaire qui eſt ſeul dans les provinces, ne ſort jamais de

ſa maiſon que pour adminiſtrer les ſacremens aux malades, ou pour aller dans les villages faire ſa miſſion en certains temps. Les viſites ſont rares à la Chine; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déja embraſſé la foi, & avec les Catéchumenes, auxquels on parle ſeulement de la loi de Dieu. Il faut demeurer ſeul le reſte du temps, & s'occuper à prier ou à étudier. C'eſt pour cette raiſon que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette Miſſion, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air ſérieux & grave, eſt celui qu'un Miſſionnaire doit prendre & retenir inviolablement juſques dans l'intérieur de ſa maiſon, s'il veut que les Chinois l'eſtiment, & que ſes paroles faſſent impreſſion ſur leurs eſprits. C'eſt pour cela que le Pere Jules Aleni, un des plus grands hommes qui ait travaillé dans cette Miſſion, quand les Chrétiens le venoient voir, quelqu'habitude qu'il eût avec eux, prenoit toujours un habit de viſite pour leur parler. Par cet extérieur compoſé, il leur inſpiroit d'abord du reſpect; & par ſa douceur & ſon affabilité dans la converſation, il s'attiroit enſuite leur eſtime & leur

Je ne parle point de la mortification de l'humeur & des inclinations naturelles, qui eſt la vraie mortification que les Saints ont tant recommandée, & qui dans cette Miſſion eſt ſi néceſſaire, que ſans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, & l'on n'y pourra même perſévérer long-temps. Un Européen eſt naturellement vif, ardent, empreſſé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut abſolument changer ſur cela, & ſe réſoudre à être toute ſa vie doux, complaiſant, patient & ſérieux: il faut recevoir avec civilité tous ceux qui ſe préſentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, & les écouter autant qu'ils le ſouhaitent, avec une patience inaltérable; leur propoſer ſes raiſons avec douceur, ſans élever ſa voix ni faire beaucoup de geſtes: car on ſe ſcandaliſe étrangement à la Chine, quand on voit un Miſſionnaire d'une humeur rude & difficile. S'il eſt bruſque & emporté, c'eſt encore pis; ſes propres domeſtiques ſont les premiers à le mépriſer & à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les ſatisfactions & à tous les divertiſſemens de la vie. Un Miſſionnaire qui eſt ſeul dans les provinces, ne ſort jamais de

ſa maiſon que pour adminiſtrer les ſacremens aux malades, ou pour aller dans les villages faire ſa miſſion en certains temps. Les viſites ſont rares à la Chine; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déja embraſſé la foi, & avec les Catéchumenes, auxquels on parle ſeulement de la loi de Dieu. Il faut demeurer ſeul le reſte du temps, & s'occuper à prier ou à étudier. C'eſt pour cette raiſon que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette Miſſion, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air ſérieux & grave, eſt celui qu'un Miſſionnaire doit prendre & retenir inviolablement juſques dans l'intérieur de ſa maiſon, s'il veut que les Chinois l'eſtiment, & que ſes paroles faſſent impreſſion ſur leurs eſprits. C'eſt pour cela que le Pere Jules Aleni, un des plus grands hommes qui ait travaillé dans cette Miſſion, quand les Chrétiens le venoient voir, quelqu'habitude qu'il eût avec eux, prenoit toujours un habit de viſite pour leur parler. Par cet extérieur compoſé, il leur inſpiroit d'abord du reſpect; & par ſa douceur & ſon affabilité dans la converſation, il s'attiroit enſuite leur eſtime & leur

sition à embraſſer la foi, & les Miſſionnaires tant d'avantage pour la faire recevoir. Cet ennemi de notre ſalut voudroit qu'un ſi grand empire fût tout à lui. Nous voulons que Jeſus-Chriſt en ſoit le maître. Nous combattons & nous ſouffrons pour l'y faire connoître & pour l'y faire régner. Puiſſe le ciel bénir des intentions ſi juſtes, & continuer de répandre ſur nous ſes plus précieuſes bénédictions. En attendant l'honneur de vous voir, je me recommande à vos ſaintes prieres, & je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

Fin du dix-ſeptieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere de Tartre, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. de Tartre son pere. Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 34.

LETTRE du Pere de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 78

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 147.

LETTRE du Pere Fouquet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France. 91

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 5, pag. 129.

MÉMOIRE sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au Révérend Pere Général de la Compagnie de Jesus, l'an 1703, par le Pere François Noel, Missionnaire de la même Com-

pagnie, & depuis traduit en François. 160
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, p. 68.
LETTRE *du Pere de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.* 184
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 9, p. 322.
LETTRE *du Pere de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.* 207
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 7, pag. 61.
LETTRE *du Pere de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.* 332
Et dans l'ancienne édition, Lettres édif. tom. 8, p. 51.

Fin de la table du dix-septieme volume.